

Le Géant de l’azur

Paschal Grousset

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

I

« Eh bien, que pensez-vous de mon jouet ?

— Un jouet ?… Dites le point de départ de quelque chose d'énorme et de prodigieux, — le résultat le plus important peut-être qui ait été atteint depuis cinquante ans en physique !… Une dynamo activée par un simple mouvement d'horlogerie et développant par des oscillations isochrones la force qu'on obtenait jusqu'à ce jour de la seule rotation…

C'est tout uniment la force gratuite ou quasi gratuite,

— la solution des solutions, la découverte des découvertes. J'en reste ébloui, confondu et muet.

— C'est pourtant très simple et le hasard seul m'a fait rencontrer ce que vous voulez bien qualifier avec tant de bienveillance.

— Oh ! oh ! le hasard !… il a bon dos, et vous êtes trop modeste. Est-ce le hasard, aussi, qui vous a amené à isoler l'irkon, ce métal si rare et si précieux dont vous faites vos bobines ?

— Évidemment non. Mais la propriété spéciale de l'irkon, celle qui le distingue nettement des autres métaux auxquels il est associé en quantités presque infinitésimales, et notamment du cuivre, — vous savez bien comment je l'ai constatée ?

— Oui, par une de ces bonnes fortunes qui échoient exclusivement à ceux qui les méritent !… Vous avez isolé l'irkon, vous avez

reconnu sa prodigieuse conductibilité électrique, vous en avez conclu que c'était le métal prédestiné de la bobine d'induction.

— … Et, pour en avoir le cœur net, j'ai fait étirer les quelques grammes de ce métal que j'avais pu extraire ; je les ai isolés et enroulés en bobine. Mais je n'aurais jamais songé à la mise en activité spontanée de cette bobine sous l'influence d'un faible mouvement oscillatoire, — si le hasard, je le répète, l'aveugle hasard, ne m'avait pas conduit à déposer la bobine et son aimant sur la cheminée de ma chambre, juste à côté de la montre que j'y avais oubliée, et si le résultat aussi inattendu qu'immédiat de ce voisinage n'avait pas été un feu d'artifice d'étincelles suffisant pour foudroyer un bœuf.

— Évidemment. Pour que Galilée remarquât l'isochronisme du pendule, il a fallu qu'il fut assis dans une église, les yeux fixés sur le balancement d'un lustre. Pour que Newton formulât la loi de la gravitation, il était indispensable qu'il vît tomber une pomme. C'est toujours une coïncidence fortuite qui détermine les observations les plus fécondes. Encore faut-il être en mesure de noter la coïncidence et d'en dégager la philosophie…

— Admettons, mon cher Wéber, que j'étais l'homme du destin, comme l'irkon est le métal de l'avenir. Reste cette question : que faire de mon jouet ? Je veux dire : à quoi l'appliquer d'abord ?

— Vous demandez à quoi appliquer le moteur idéal qui pèse deux kilogrammes à peine et qui emprunte sa force de cent chevaux au réservoir commun de l'univers, sous la provocation la plus futile, celle d'un ressort de montre pareil à un cheveu ?… À coup sûr, vous n'avez que l'embarras du choix !…

— En effet, j'ai cet embarras. Je l'ai positivement. Et c'est pourquoi je vous consulte.

— Eh bien, mon cher Henri, je vais vous répondre avec une entière franchise. Votre moteur est propre à tout ; il peut tout ; il répond à tout, — puisqu'il emprunte au cosmos la force mécanique universelle, absolue et gratuite. Demain, il fera marcher les usines, les trains de marchandises, les voitures et les navires ; il fouillera le sol et fera germer les blés ; il transportera les montagnes, il percera les isthmes… Pour le présent, si vous m'en croyez, il commencera par nous donner la conquête de l'air.

— C'est votre première idée ?…C'est aussi la mienne. Un aérostat dirigeable…

— Un ballon ?… Jamais de la vie ! Pourquoi nous embarrasser d'une vessie indocile et encombrante, qui flottera toujours à l'aventure, comme un bouchon sur la vague ? Il y a mieux sous le soleil, puisque l'oiseau vole, et l'insecte aussi !… Il nous faut la machine volante, l'aviateur pur et simple, l'aéroplane plus lourd que l'air et qui ne sollicitera pas humblement la permission de l'atmosphère pour s'élever et se soutenir au-dessus du sol, mais la traitera en maître, par la raison qu'il puisera dans son activité propre ses moyens d'équilibre, de mouvement et de victoire…

— Vous avez étudié le problème ?

— Mieux qu'étudié, — résolu. J'ai dans mes cartons tous les plans de l'oiseau artificiel, de l'oiseau d'acier qui s'enlèvera d'un bond élastique et sûr, déploiera ses ailes, planera dans l'espace, ira droit au but et reprendra terre à volonté… Un seul organe manquait : le cerveau. Entendez le moteur assez puissant, assez léger, pour suppléer à la force nerveuse et animer mon oiseau

mécanique. Je l'ai cherché six ans, sans aboutir. Vous l'avez trouvé : prêtez-le-moi !

— De grand cœur, mon cher Wéber. Mais avez-vous vraiment poussé si loin votre étude, et la croyez-vous pratique ?

— De tout point. Je n'ai fait d'ailleurs que suivre servilement la nature. Guidé, je dois le proclamer, par les admirables travaux du professeur Marey, je me suis attaché à réaliser artificiellement les conditions essentielles du vol de l'oiseau. J'ai imité l'aile, dans ses moindres détails d'articulation, de constitution et de forme, en substituant le fer creux et la feuille de caoutchouc au corps et à la barbe de la plume. J'ai reproduit la patte en boudins élastiques. J'ai planté mes leviers moteurs de manière à pouvoir leur imprimer, par des bielles distinctes et sous la direction de triples et quadruples manettes, les battements essentiels de l'organe naturel. J'ai fait de la queue à hélice le gouvernail de la machine ; de la cage thoracique, l'habitacle et le magasin des passagers ; de la boîte crânienne avec son bec, la proue du navire aérien, le poste du pilote et la chambre du moteur… Il ne manquait que le moteur, — et le voilà !… Mais venez plutôt voir mes épures, et vous ne douterez plus. Tout est au point. Le temps d'assembler quelques tubes et de tordre quelques fils d'acier ; trente kilogrammes de caoutchouc en feuilles ; deux ressorts monstres à tremper… Dans six semaines, l'oiseau mécanique peut être une réalité.

— S'il ne tient qu'à moi, c'est chose faite. Mon cher Wéber, à vous mon moteur léger… »

Cet entretien décisif se poursuivait par une belle matinée de printemps sur la terrasse d'une villa de Passy, au-dessus d'un jar-

din dont les pentes descendaient vers la Seine et dominaient le cirque dessiné autour de la tour Eiffel par les coteaux de la rive gauche.

C'est là qu'une famille de colons français, échappée aux désastres du Transvaal, où elle avait tenté naguère des entreprises minières et agricoles, était venue se réfugier, comme à son port d'attache abandonné dans un moment d'erreur.

M. et M Massey, leurs deux fils Henri et Gérard, leur fille Colette avaient connu dans l'Afrique australe des jours tragiques et des jours heureux. Colette s'y était mariée avec un jeune savant, M. Martial Hardouin ; sa mignonne fillette Tottie, née sur les bords du Zambèze, ébauchait maintenant sa première éducation aux rives fleuries que chanta M Deshoulières. Autour de ce noyau familial, restaient groupés leurs compagnons de gloire et d'infortune, le docteur Lhomond, M. Wéber et sa fille Lina, destinée à devenir prochainement la femme de Gérard ; l'ancien matelot Le Guen et Martine, sa digne moitié, qui tenaient dans le ménage de Passy, comme autrefois au pays du Limpopo, les grands rôles du dévouement et de la fidélité.

Dans ce petit monde étroitement uni, les peines et les joies étaient en commun et, maintenant que toute inquiétude avait pris fin, au sujet de la vue de M Massey, grâce à la plus habile opération, le bonheur de tous aurait été parfait s'ils avaient pu oublier que le fils aîné, Henri, avait laissé son cœur au Transvaal, où sa charmante fiancée, Nicole Mauvilain, poursuivait héroïquement une lutte sans espoir.

Parce qu'il portait le poids de cet amer souci, chacun lui donnait une part plus grande de sollicitude et de tendresse. Aussi, ce

matin-là, tandis que toute la famille s'était assise à la table du déjeuner, sa mère ne manqua-t-elle point de remarquer que la place de Henri restait vide.

« Que fait-il donc ? demanda-t-elle avec insistance. Je crains qu'il n'ait pas entendu la cloche.

— S'il l'a entendue, il a dédaigné un bruit si vulgaire, dit Gérard en se servant des œufs brouillés. Tous les mêmes, ces savants !...

— Ma foi, si l'on n'y prend garde, m'est avis que M. Henri va devenir un autre M. Wéber, fit observer Le Guen, qui présentait le plat, en se mêlant avec une affectueuse familiarité à la conversation. Pas moyen de le tirer de son laboratoire !... Un tremblement de terre bouleverserait tout autour de lui qu'il ne s'en apercevrait pas !...

— Il faudrait sonner de nouveau, mon bon Le Guen, en cas qu'il n'ait pas entendu.

— Bon, bon, madame... J'ai pourtant bien carillonné !... Mais il s'en moque pas mal, de ma cloche !...

— Attendez ! fit Gérard en se levant, je vais le relancer... Vous permettez, maman ?...

— Oui, mon enfant. Tout sera froid.

— Pas de danger, madame, j'ai tenu le plat sur le réchaud.

— Et j'aurai tôt fait de lui battre une omelette », s'écria Martine en disparaissant vivement vers les régions culinaires.

Gérard revint, tenant par le bras son frère aîné.

« Voici le délinquant !… Il avait complètement oublié qu'il existât au monde des choses aussi peu importantes qu'un déjeuner ou une famille affamée.

— Pardonnez-moi, chère maman, dit Henri en baisant la main de M Massey avant de s'asseoir. Mais j'ai une excuse à vous présenter : l'extraordinaire intérêt de ce qui m'occupait… Ni plus ni moins que le grand problème résolu et la navigation aérienne assurée désormais ! »

Henri prononça ces mots avec un calme que démentaient l'éclair de son œil gris et l'imperceptible frémissement de ses lèvres.

Ce fut aussitôt autour de la table un joyeux concert d'exclamations et de questions. « La navigation aérienne ?… où ?… quand ?… comment ? … Dis-nous bien vite l'énorme nouvelle. »

En deux mots, le jeune ingénieur expliqua tout. Sa famille connaissait depuis la veille le moteur léger… Eh bien, l'application de cet incomparable agent de force mécanique était toute trouvée, grâce à l'excellent Wéber, qui était là, ne soufflant pas mot et riant dans sa barbe… Le digne homme avait, depuis des années, en ses cartons, les plans, étudiés jusqu'au moindre détail, d'un admirable oiseau artificiel, auquel rien ne manquait, sinon la vie… Cette vie, l'irkon allait la lui donner !… Henri en était sûr, les épures et calculs de l'ami Wéber ne lui laissaient pas l'ombre d'un doute… Non seulement l'oiseau artificiel pouvait désormais être considéré comme un fait, théoriquement acquis, — mais l'exécution allait être d'une facilité surprenante et dont il restait lui-même abasourdi. Le temps d'élever sur la terrasse du jardin un hangar clos et une petite forge, où les pièces commandées sé-

parément à deux ou trois spécialistes émérites viendraient s'assembler ; le temps de mettre au point les organes élémentaires, sur mesures prévues par l'auteur de la machine, puis de l'actionner grâce à la bobine qui était là, immobile et inerte, sur la tablette du poêle… Que fallait-il ? un mois, six semaines au plus, — et le grand oiseau serait accompli ! … L'aviation devenue une réalité… Trois passagers au moins, peut-être quatre, pourraient prendre leur vol au-dessus de Paris d'abord, puis au-dessus du globe…

« Bravo !… Hourra !… cria Gérard. J'en suis, n'est-ce pas, des quatre ou des trois ?… Tu ne voudrais pas me refuser un fauteuil ?

— Ni à toi, ni à notre cher Wéber, ni au D Lhomond, si le cœur leur en dit. Vous êtes les collaborateurs prédestinés et choisis d'avance de notre œuvre maîtresse, répliqua Henri. Je vous demanderai seulement la permission d'essayer d'abord seul ma monture et de ne vous laisser mettre le pied à l'étrier qu'après une expérience décisive…

— Pardon, mon cher ami, je revendique mon droit, dit vivement M. Wéber. L'oiseau artificiel est bien quelque peu l'enfant de mes veilles, si le moteur est le vôtre ; à vous la fonction de capitaine ; à moi celle de pilote, pour la première épreuve comme pour celles qui suivront… »

M Massey écoutait ce débat avec une anxiété qui se révélait sur son doux visage par une pâleur croissante. Elle intervint tout à coup :

« Henri, mon enfant, fit-elle d'une voix dont elle s'efforçait en vain de réprimer l'angoisse, une seule question… Certes, je suis

heureuse et fière au delà de toute expression que tu aies résolu un problème aussi ardu… Mais enfin, voyons, cet oiseau artificiel, cet aviateur, si tu le construis, ce sera pour…

— Pour voyager à travers les airs, chère maman, n'en doute pas, répliqua Henri avec son grave sourire.

— Ah !.. fit la pauvre mère en se laissant aller sur le dossier de son siège et en joignant les mains d'un geste d'épouvante, voilà ce que je craignais !…

— Quoi, maman chérie, voudriez-vous que j'eusse fait une découverte aussi importante pour céder à d'autres l'honneur de la mettre en œuvre ?

— Oh ! ciel, je ne demande pas cela ! Construisez-le votre aviateur, si une force irrésistible vous le commande !… Mais ne me dites pas que vous allez vous lancer dans les airs sur une machine pareille !… Nous avons assez souffert, il me semble, et payé notre tribut tout entier !… Je vous ai vus tous courir des dangers suffisamment terribles pour avoir acheté le droit de vivre enfin eu paix… Henri, ne me dis pas que tu veux tenter en personne la navigation aérienne !…

— Je ne puis vous dire autre chose que la vérité, chère maman : si j'ai le bonheur de mener à bien la construction de notre machine, je vous donne ma parole que je ne céderai à nul homme au monde le privilège d'y monter le premier !

— Alors, c'est fini… murmura M Massey, dont les doux yeux un peu voilés s'embrumèrent de larmes. Adieu le repos que nous pensions avoir enfin conquis après tant de tribulations !… Adieu la douce quiétude de ce port tant souhaité… C'est un nouveau

gouffre, béant sur une mer plus terrible et plus orageuse que les flots !... Je pensais avoir dompté l'infortune. Il m'est réservé, sans doute, de voir, de ces yeux tout exprès rendus à la lumière, mes deux fils, précipités du haut des airs, s'écraser à mes pieds sur le sol !...

— Allons, allons, chère Marie, ne nous abandonnons pas ainsi aux idées noires ! s'écria M. Massey, terrifié lui aussi de ce tableau lugubre, mais résolu du moins à n'en pas convenir. Il faut savoir regarder le meilleur côté des choses, que diable !... L'aviateur n'est pas construit encore, tant s'en faut... Quand il le sera, s'il l'est jamais, nous pouvons être certains qu'Henri et l'ami Wéber seront les premiers à ne s'y embarquer qu'à bon escient et agiront avec toute la prudence requise... Ils n'ont aucune envie de se rompre le cou, évidemment... Et la question de sécurité mise à part, croyez-vous qu'ils se soucieraient tous deux d'aboutir à un fiasco ?... Je connais mes gaillards... S'ils partent, c'est qu'ils seront sûrs du succès !

— Nous connaissons tous leur compétence, ajouta le D Lhomond. Et, pour mon compte, je n'hésiterai nullement à m'engager avec eux, s'ils estiment leur machine viable et pratique, pas plus que je n'hésiterais à m'embarquer pour Trouville sur le bateau du Havre... Il est d'ailleurs beaucoup trop tôt pour s'en inquiéter. Attendons de voir, pour juger... Nous ne savons pas le premier mot de ce que doit être ce fameux oiseau mécanique. Peut-être après avoir étudié et compris le plan, — si l'on veut bien nous admettre à ce régal scientifique, — deviendrons-nous tous de fervents adeptes de l'aviation, vous la première, chère amie... »

M Massey secoua douloureusement la tête, tandis que sa fille et Lina s'efforçaient de lui rendre courage, encore qu'elles eussent pâli, elles aussi, devant la redoutable perspective qui s'ouvrait.

Quant à Henri, il se levait déjà, son repas dépêché.

« Si vous voulez, les uns ou les autres, venir au laboratoire, je vous montrerai tout… Vous verrez, c'est extraordinairement simple.

— Il ne s'agissait que d'y penser ! fit Gérard.

— Ou plutôt, non ! reprit Henri. Ne perdons pas de temps. Wéber se chargera des démonstrations, ce soir après dîner. L'oiseau artificiel est son affaire, après tout !… Moi, j'ai à m'occuper sans délai de faire établir le hangar clos… Combien de mètres à votre estime ? demanda-t-il en ouvrant la porte-fenêtre du jardin et passant sur la terrasse.

— Trente mètres de large sur quarante de long suffiront, avec un appentis de trois mètres carrés pour la forge », répondit M. Wéber.

Le jeune ingénieur mesurait déjà le terrain, à grandes enjambées.

« Trente-neuf… quarante…, disait-il en comptant. Parfait !… Nous n'occuperons même pas toute la terrasse. Il restera treize mètres de soleil devant la salle à manger. C'est grandement suffisant pour l'hygiène des gens de terre. Et, au surplus, nous ne serons pas longtemps à l'ouvrage, pas vrai, Wéber ?… Cinq à six semaines peut-être… Voyons, procédons à la division du travail. Je vais mettre tes charpentiers à l'œuvre et courir d'un coup d'auto-

mobile chez Cabrougnat, vous savez bien, ce brave démolisseur, boulevard Barbes… Il a toujours un choix de « fermes » toutes prêtes à poser, et je gage qu'en deux jours il nous campe notre hangar… De chez lui j'irai aux Forges et Chantiers d'Aubervilliers, commander les tubes d'acier. Combien de mètres en tout !

— Quatre-vingts pour la carcasse, autant pour les ailes, du diamètre deux, disons cent quatre-vingt-dix en tout, pour ne pas manquer, répliqua Wéber, aussi emballé que son ami. Le thorax et le crâne seront formés de seize pièces plates dont je donnerai sans tarder le dessin à Morizot. C'est l'homme indiqué pour ces pièces fines… Les bielles, leviers et articulations seront de Jaucourt… Je vais de ce pas choisir les feuilles de caoutchouc et commander une colle spéciale de sabot de cheval… Quant aux ressorts, on ne peut les demander qu'à Ransen, de Besançon… Nous aurons tout sous dix jours, ou ils diront pourquoi !… Avant un mois ce sera bâti…

— All right !… C'est long, mais n'importe ! Partez de votre côté, je vais du mien », dit Henri.

Ils agissaient tous deux si délibérément et si posément, qu'il était impossible aux spectateurs de ce scénario soudain de n'en pas garder la notion de quelque chose de réel, de positif et de certain. Ces deux hommes n'étaient ni l'un ni l'autre des utopistes ; ils avaient fait leurs preuves et s'embarquaient dans l'entreprise en gens sûrs de leur affaire. Voilà la seule conclusion qui pût s'imposer à ceux qui les connaissaient le mieux, les ayant vus à l'œuvre.

Et, de fait, ils ne laissèrent pas chômer leurs fournisseurs.

Dès le lendemain matin, les fourgons de Cabrougnat arrivèrent avec des charpentes toutes montées, des solives, des planches, des boulons. Avant le soir, les « fermes » étaient plantées sur des poteaux gigantesques. Trente-six heures plus tard, le hangar était couvert en carton ardoisé, flanqué de la forge et clos sur deux côtés. Le troisième jour, il était fermé vers la vallée de la Seine d'un immense vélum de grosse toile à bâches, sur toute l'ampleur de la nef, haute de quinze mètres, au-dessus d'un quai ou plate-forme avancée.

Cependant, les tubes d'acier, les feuilles de caoutchouc vulcanisé et les barils de colle forte arrivaient d'heure en heure. Deux ouvriers émérites et d'une discrétion éprouvée, que M. Wéber avait souvent employés pour ses essais et inventions, s'étaient installés l'un à la forge, l'autre dans l'atelier. La charpente qui devait servir à monter et à porter l'oiseau mécanique s'élevait peu à peu, tandis que les tubes métalliques se soudaient un à un, s'agençaient, s'articulaient et que les pennes de caoutchouc s'effilaient en plumes artificielles tout au long des ailes projetées.

Puis, ce fut le tour des pièces confiées à Morizot, qui furent livrées séparément et mises au point pour s'emboîter de manière à former un thorax en carène et un crâne à bec de corbin.

Puis les fémurs et les bras, les bielles, les manettes, les manchons résistants et souples destinés à maintenir les condyles sur leurs billes d'acier, en leur laissant du jeu, comme dans la nature, furent successivement établis et ajustés, non sans cette remarque de Henri : « Tout se tient, en mécanique pratique ! Sans les billes d'acier, créées pour le vélocipède, vous n'auriez jamais fait mouvoir vos ailes en tout sens, mon cher Wéber !…

— Bah ! le besoin crée l'organe, comme la fonction !... Si les billes d'acier n'avaient pas été inventées il y a quinze ans, elles le seraient maintenant, puisqu'elles nous sont indispensables.

— Noble confiance ! murmura Henri en souriant. Mais peu importe, puisque nous les avons... Et il n'y a pas d'erreur, elles répondent entièrement aux nécessités de la situation. Encore une douzaine de jours de travail, n'est-il pas vrai, et tout sera terminé, l'oiseau mécanique mis au point... »

On ne l'aurait pas cru, à le voir, quoiqu'il commençât à prendre tournure. La machine se présentait sous l'aspect d'un grand squelette constitué par des côtes d'acier fixées sur la carène thoracique et sur la barre de fer creux qui remplaçait l'épine dorsale. À l'avant, le crâne, porté par une chaîne d'anneaux imbriqués, figurant le cou, renfermait la dynamo et le siège du pilote, derrière deux hublots de cristal, pareils à deux yeux. À l'arrière, une queue d'aronde formant gouvernail et mobile sur son axe, couvrait une hélice légère en aluminium. Aux deux omoplates s'adaptaient les ailes, dessinées par de longs doigts conjugués et pourvus de pennes. L'ensemble pouvait avoir vingt-cinq mètres, de l'extrémité du bec à la pointe de la queue, sur cinq mètres de large au repos. Mais les ailes déployées devaient étendre l'envergure totale à trente-huit mètres. La tête, relativement grosse, en raison des organes multiples qu'elle était destinée à loger, ne mesurait pas moins de quinze mètres cubes ; la cavité thoracique en comptait cent dix. Ces chambres prenaient jour en haut, en bas et sur les côtés par des fenêtres garnies de grilles.

Il ne s'agissait plus, désormais, que de compléter l'habillage de ce squelette métallique par un tégument externe de toile imper-

méable et d'y mettre en place les organes moteurs, bielles articulées, courroies de transmission, bras de levier et manettes. Tel quel, il présentait déjà une physionomie robuste, impressionnante et bien personnelle.

« Comment l'appellerez-vous ? demanda Gérard, de jour en jour plus épris du chef-d'œuvre.

— J'ai pensé à Albatros, en raison de l'ampleur de ses ailes, répondit Henri.

— Ce serait à la fois inexact et injuste, objecta M. Wéber ; l'albatros naturel n'est qu'un moineau franc auprès de nous. Le modèle que j'ai eu en vue par l'imagination, et cherché à réaliser, autant que j'ai pu le concevoir, car je n'en connais que la tête, — elle est au Jardin des Plantes, à côté de la baleine, — c'est l'oiseau géant des Mille et une Nuits, le Roc de Madagascar, dontles œufs fossiles ont deux mètres de haut, l'épiornis, pour lui donner son nom moderne et scientifique.

— L'épiornis, c'est-à-dire le sur-oiseau, beaucoup plus réel que le sur-homme de Nietsche, dit Henri en approuvant de la tête… Eh bien, voilà le nom que nous cherchons. Appelons notre navire aérien l'Epiornis, et surtout lançons-le sous huitaine !…

— Je n'aime pas ce nom qui ne dirait rien aux profanes… Parlons français, voulez-vous ?… Notre oiseau artificiel est certes un géant en son genre. Il va s'élever dans les airs et l'azur sera son domaine… Que ce soit le Géant de l'azur ! »

II

Àson retour en Europe, M. Massev avait renoué connaissance avec un ancien camarade de lycée, le capitaine Renaud, brave soldat sans peur et sans reproche, sinon doué d'un génie transcendant, que toute la famille aimait pour son âme simple et loyale. Cet honnête retraité s'ennuyait ferme, au moment où nos exilés reprenaient leur ancienne habitation de Passy. Comme beaucoup de ses pareils, il découvrait que les loisirs, la liberté tant souhaitée aux heures de surmenage ou de mécontentement, ne lui apportaient pas les satisfactions attendues. Il regrettait la vie active, l'existence large, les vastes champs de l'Algérie où il avait fait presque toute sa carrière ; il étouffait dans son petit appartement de garçon du boulevard Gouvion-Saint-Cyr, et nombreuses furent les doléances qu'il versa dans l'oreille de cet ami qu'il avait toujours considéré, avec raison, comme un conseiller sûr et avisé.

« Pourquoi ne prendriez-vous pas du service chez les Boers ? lui dit un jour M. Massey. Vous êtes célibataire ; solide et vigoureux comme à trente ans ; vous connaissez le métier militaire comme pas un ; vous pourriez rendre à ces gens des services incalculables. Si j'étais à votre place, je n'hésiterais pas, je vous assure…

— C'est une idée ! » s'écria le capitaine, qui brillait plus par le courage que par l'imagination.

Et, l'idée ayant fait du chemin, il avait fini par la mettre à exécution, par s'en aller au Transvaal, frapper un bon coup pour une cause juste et belle. Pendant plusieurs mois, on n'entendit plus parler de lui ; puis, un beau matin, on le vit reparaître enchanté

de sa campagne, — bien qu'il y eût laissé le bras droit ; — plein de récits enthousiastes sur la tactique des patriotes boers, leur endurance, leur intrépidité. Cependant, au milieu de ce flot de paroles, les Massey n'avaient pas tardé à démêler sur la physionomie transparente du capitaine une impatience ou une préoccupation qu'il cherchait vainement à dissimuler.

« Henri ! s'écria-t-il, trouvant soudain la transition cherchée, faites-moi donc faire un peu le tour du propriétaire ! Vos marronniers doivent être superbes à cette heure… J'ai hâte de les revoir !…

— À vos ordres ! » dit le jeune homme assez ému, tandis que les autres s'entre-regardaient, inquiets.

Quittant la verandah où l'on achevait de déjeuner, les deux hommes descendirent la vaste pelouse, admirèrent les corbeilles de roses, chefs-d'œuvre des talents combinés de Le Guen, de Colette et de Lina, et, ayant pris la gauche, s'engagèrent sous l'allée de marronniers qui longeait le jardin du côté de la Seine.

« J'ai un message pour vous, mon cher ami, fit brusquement le brave officier, aussitôt qu'ils se trouvèrent hors de vue ; et je ne vous cache pas que ce message est pénible… J'ai cru que vous préféreriez le recevoir seul… Le contre-coup de nos peines réfléchi sur les visages consternés de ceux qui nous aiment, en augmente encore la rigueur — telle est du moins ma façon de sentir, et j'ai agi à votre égard comme je voudrais qu'on fit pour moi.

— Capitaine ! s'écria Henri pâlissant. Que dois-je comprendre ?… De grâce, épargnez-moi les préambules ! Oui, oui… merci pour le procédé… Mais parlez ! parlez vite ! Si vous m'apportez une nouvelle fatale, dites-la : je suis prêt ! L'incerti-

tude est pire que tout le reste… J'ai entendu, allez, sans que vous parliez… Nicole… M Mauvilain ?… » Et comme l'autre esquissait un vague signe d'assentiment attristé :

« Morte ! articula le jeune homme d'une voix étouffée. Et, pâlissant encore, il dut s'appuyer, pour ne point tomber, au troue noueux d'un arbre près duquel ils s'étaient arrêtés.

— Non ! non ! non ! Un million de fois non ! criait le capitaine éperdu, désolé. Henri, revenez à vous !… Moi qui croyais bien faire en l'avertissant par degrés ! Triple bête ! Henri ! Entendez-moi !… Rien n'est perdu ! Elle est vivante ! bien vivante ! Plus active et plus bienfaisante, je vous jure, que beaucoup de gens qui ne sont pas dans sa triste condition.

— Vivante ! répéta Henri d'une voix de rêve. Que vouliez-vous dire alors ?

— Elle est, hélas ! prisonnière de guerre. Je craignais de mettre en paroles un fait si cruel ; mais, après ce que je vous ai donné à croire comme un fieffé crétin !… Non, je ne suis pas fait pour la diplomatie !

— Prisonnière ! répéta le jeune homme avec douleur. Prisonnière, ma pauvre Nicole ! Et sans doute endurant les plus affreuses privations ! Je sais, ajouta-t-il avec rage, comment un adversaire brutal traite les nobles combattants qui tombent en ses mains ! Comment il se venge sur des femmes, sur des enfants, de l'insulte permanente qu'inflige à son orgueil la résistance incomparable de cette poignée de héros !… Mais, dites, êtes-vous bien sûr qu'elle soit prisonnière ? reprit Henri, trouvant soudain de l'espoir. Peut-être est-ce un faux bruit… Tant de fois, ils se sont vantés d'avoir capturé l'un ou l'autre des Mauvilain… Hélas ! plu-

sieurs d'entre eux leur ont laissé leur dépouille, mais jamais avant qu'un cœur intrépide eût cessé de l'animer… Dites, capitaine, par qui avez-vous appris la capture de M Mauvilain ?

— Par mes propres yeux, dit l'officier placide et apitoyé.

— Mais je croyais que vous aviez toujours guerroyé du côté du Cap, que vous ne vous étiez point rapproché du champ d'action où les Mauvilain défendaient comme des lions leur foyer en danger… Si j'avais pu penser un instant que vous les aviez rencontrés, mon premier mot n'eût-il pas été pour vous demander de leurs nouvelles !

— Les hasards de la campagne m'ont amené, il y a deux mois à peu près, sur le Transvaal propre, vers la limite où il prend le nom de Rhodesia. C'est là que j'ai rencontré cette admirable jeune fille. Nous avons combattu ensemble à l'affaire de Perekopje. C'est là que nous avons été faits prisonniers, — moi, parce que mon bras fracassé m'avait laissé sans connaissance sur le terrain ; elle, l'incomparable héroïne, parce que, sitôt fini de se battre, elle s'était mise au métier d'ambulancière… Quand je suis revenu à moi, au camp de Modderfontein, je l'ai retrouvée, active, calme, comme toujours, au milieu de cette scène d'horreur et de misère : tendre aux petits, habile à soigner les souffrants, regardant sans pâlir les plaies les plus hideuses ; pansant d'une main ferme et légère les blessures atroces que laisse la balle dumdum, secourable à tous, et accompagnant ce ministère de pitié de paroles plus précieuses encore… J'en parle à bon escient : sa douce présence, ses soins intelligents, ses encouragements mont rendu supportables des moments assez durs… Une vraie sainte… Un ange, je vous dis !… »

Et, sentant sa voix s'étrangler, le brave capitaine se contenta de montrer son bras mutilé, comme complément de son récit.

« Oh ! fit Henri, après une longue poignée de main silencieusement échangée, il ne se peut que nous durions ainsi davantage ! Je pars !... Rien ne peut désormais me retenir !... Je l'arracherai à cette cruelle captivité !... Mon père n'est pas sans amis, sans influence !... Nous mettrons tout en œuvre !... Un pareil état de choses ne peut se prolonger !... On ne retient pas des femmes prisonnières !... C'est inhumain ! barbare ! Cela crie vengeance ! C'est contraire à toutes les traditions d'un peuple civilisé, chevaleresque !...

— Hum ! lit le capitaine. Il ne faudrait pas s'emballer sur cet espoir. M Nicole a été prise les armes à la main. Nul n'ignore qu'elle est aussi bonne tireuse, aussi indomptable patriote, aussi terrible adversaire que pouvaient l'être son père ou ses frères : dès lors, pourquoi la relâcherait-on ? Il faut être équitable ; ne pas attendre de l'ennemi un excès de générosité qu'on ne pratiquerait pas soi-même, le cas échéant.

— Mais, vous-même, n'avez-vous pas été relâché ?

— Le cas est différent. Je suis hors de combat, tandis que M Mauvilain n'a pas reçu la moindre égratignure dans les vingt affaires où elle a si vaillamment besogné. Par le ciel ! cette jeune fille est protégée par un charme ! Elle se meut au milieu des balles, de la poudre, du massacre, de l'air pestilentiel des camps, de la misère et des fatigues... aussi aisément que nous le pouvons faire à cette heure sous l'ombre bienfaisante de ces arbres...

— Ah ! interrompit Henri se tordant les mains, n'est-il pas affolant de penser que nous jouissons ici de nos aises, de la liberté,

de tous les biens, tandis que là-bas !… Capitaine ! n'avez-vous pas exagéré par bonté d'âme ?… Est-elle aussi bien portante que vous dites ? N'a-t-elle vraiment reçu aucune atteinte soit en sa santé, soit en son courage ?

— Je vous donne ma parole d'honneur que, lorsque j'ai quitté le camp de Modderfontein, M Nicole paraissait en parfait état de santé physique et morale ; son joli visage sérieux de jeune sainte exprimait comme à l'habitude le calme, la bonté, le courage plus puissant que tous les coups de l'adversité… Mais d'ailleurs, reprit le brave capitaine, j'ai ici un témoignage qui vaudra sans doute davantage à vos yeux que toutes mes paroles… Quelques mots de lettre qu'elle a pu tracer et me remettre sans être surprise au matin de mon départ.

— Quoi ? s'écria Henri, tremblant d'impatience, vous avez une lettre et vous ne me la donnez pas ? L'avez-vous apportée au moins ? De grâce, de grâce, donnez-la-moi, si vous l'avez !

— La lettre est ici ! dit le capitaine frappant sa poitrine de sa main unique. On m'aurait ôté la vie plutôt que de me l'arracher ; et je suis venu au débotté, littéralement, pour la remettre. Mais elle n'est pas à votre adresse, Henri ; elle est destinée à madame votre sœur.

— Eh bien, courons la lui porter, la lui entendre lire. Qu'attendons-nous ?

— Un moment ! Ne serait-il pas prudent, convenable, de préparer un peu cette chère dame ?

— Préparer ! fit Henri avec explosion. Ah ! certes, si le cœur doit être broyé, il importe assez peu, croyez-moi, que ce soit d'un

coup ou par morceaux… Et, d'ailleurs, ne savez-vous pas quelle femme est Colette ? Pour le courage, elle ne le cède pas à Nicole elle-même !… »

On reprit d'un pas vif le chemin de la vérandah, où chacun attendait un peu anxieux le résultat de cette conférence, et Henri ayant brièvement annoncé la triste nouvelle, le digne officier se décida à tirer de sa poche un portefeuille, à en extraire un pli qu'il remit à Colette, non sans gémir à part soi sur une manière de procéder contraire à tous ses principes d'étiquette.

Le charmant visage de M Hardouin s'était couvert de pâleur aux paroles de Henri, mais, comprenant mieux que l'honnête soldat l'impatience qui devait dévorer son frère, elle sut dompter d'un effort énergique les larmes qui montaient à ses yeux ; ouvrant la lettre, elle lut immédiatement à haute voix :

« C'est à vous, ma correspondante habituelle, que j'adresse ce mot, mais c'est à tous que je parle, vous tous que je chéris individuellement et en bloc à l'égal de ma propre famille.

« En même temps que ce pli, vous recevrez sans doute la nouvelle de ma captivité ; qu'elle ne vous afflige pas trop : j'ai la vie sauve et j'espère !

« Le Seigneur nous a beaucoup éprouvés au courant des derniers mois. Mon père est tombé glorieusement à Kleinsdorp. Vous l'avez sans doute appris. J'ai eu la consolation de lui fermer les yeux ; son dernier moi a été : Je suis content ! Les Boers n'auront pas à rougir devant l'histoire ! Et pourtant, chère Colette, au moment où il disait ces héroïques paroles, tous les siens, sauf moi, lui avaient été ravis un à un : ceux de mes frères qui avaient atteint l'âge d'homme, abattus dans leur force ; les autres, les pe-

tits, saisis, dispersés en des « camps de concentration », ces repaires où la fièvre, la famine, l'air impur font plus de fatale besogne que les balles et les obus !...

« En vain, j'ai écrit, plié ma fierté (il m'en a coûté), supplié humblement qu'on voulût bien m'informer où se trouve ma pauvre mère ; ou bien me réunir à l'un des petits, — s'il en est qui survivent ! — mes prières sont restées sans réponse, et je demeure dans l'incertitude sur le sort de tant d'êtres si chers, incertitude plus difficile à supporter avec constance que les désastres irrémédiables. Vous le savez, j'ai vu mourir ma sœur Lucinde, frappée en pleine poitrine alors qu'elle faisait son glorieux devoir d'infirmière, qu'elle ramassait indistinctement amis et ennemis sur le champ de Lange-lauden. Et, devant le spectacle navrant de cette jeune plante fauchée dans sa fleur, j'ai eu, je l'avoue, un mouvement de rébellion ; j'ai été tentée de me révolter contre les décrets de l'Éternel ; de les appeler cruels, injustes, barbares... C'est à grand'peinc que mon noble père m'amena à répéter, après lui, les paroles du patriarche Job : Dieu me l'avait donnée, Dieu me l'a reprise !... Eh bien, je le répète, ces déchirements affreux, ces affres indicibles, ne sont pas pour les courages une épreuve aussi démoralisante que l'attente ou l'incertitude. On se dit pour les glorieux disparus : « Ils ont cessé de souffrir ; ils partagent, au sein de l'Éternel, la « récompense si bien méritée. » Mais comment trouver réconfort ou résignation devant le tableau toujours présent à l'esprit d'une mère solitaire, errante, rongée de chagrin ; de petits enfants abandonnés, manquant de tout appui, et, qui sait ? peut-être d'un morceau de pain !...

« Je ne trouve de recours contre ces noires pensées qu'en m'absorbant dans un travail acharné. Il ne manque certes pas au-

tour de moi de misères à soulager ; et, quand je pense : « Peut-être une autre en cet instant rend aux petits ou à ma mère les soins que j'administre ici », je retrouve un peu de tranquillité. Ce qui me soutient encore, c'est la connaissance que j'ai de leur caractère ; ils pâtiront, ils mourront peut-être jusqu'au dernier, mais ils ne manqueront pas au nom qu'ils portent. Tous patriotes et héros de naissance, depuis le chef jusqu'au bambin de quatre ans qui commence à peine à avoir une demi-douzaine d'idées… Quelle race que la nôtre, chère Colette ! Nous pouvons nous enorgueillir ensemble, vous Français, qui avez fourni la plus noble essence de cette plante superbe, nous qui en sommes la fleur.

« On peut nous appeler barbares, paysans, — sauvages — disent parfois nos agresseurs dans la fureur de leur humiliation. Barbares ou sauvages, nous ne le sommes à aucun degré. Des paysans, soit ! Étrangers à beaucoup de luxe et raffinements, soit encore ! Mais des hommes dans la plus haute acception du mot. Des hommes qui grandissent dans le péril et que la souffrance rend plus courageux. J'ai vu à l'œuvre ces Anglais tant vantés ; je connaissais en gros leur histoire ; j'admirais sincèrement leurs annales militaires ; je savais leurs ressources inépuisables, leur morgue sans pareille… Comment, dès lors, n'être pas saisi d'un saint orgueil à penser que c'est nous, paysans paisibles, infime poignée de laboureurs, de femmes et d'enfants, qui faisons trembler ces gens-là ! qui les forçons à mettre sur pied deux cent mille hommes, à réquisitionner leurs plus savants tacticiens, à épuiser leur trésor — et à reculer constamment !…

« On m'assure que ce sont eux, après tout, qui auront le dernier mot. Je ne veux pas le croire. Je veux espérer jusqu'au bout. Mais, quoi qu'il arrive, il est un trésor que ni la force, ni la ri-

chesse, ni le nombre ne nous pourra jamais arracher : c'est le souvenir des faits accomplis par nous ; une grande page d'histoire que nul peuple ne dépassera, que peu ont égalée sans doute…

« Parmi les innombrables humains qui peinent et qui manquent de tout à Modderfontein, je retrouvai, après le premier tumulte de l'internement, votre brave compatriote, le capitaine Renaud, lequel a généreusement sacrifié son bras droit pour la cause des Boers (que le Seigneur lui rende au centuple ce qu'il a fait pour nous !). Ce camp n'est pas une ambulance proprement dite, mais, dans la hâté des coups de main, on entasse provisoirement où l'on peut les blessés et les prisonniers. Dès que je l'eus reconnu, je réclamai comme une faveur le privilège de l'assister dans son épreuve. J'étais présente à l'amputation du bras, qui fut tout d'abord déclarée inévitable, et qu'il subit en héros, dédaignant le secours des anesthésiques. J'eus ensuite la consolation de voir sa prompte convalescence, son parfait rétablissement, et enfin d'apprendre que l'ordre de libération lui était parvenu. Sa qualité de Français était déjà une recommandation à mes yeux : pensez combien s'accrut cet intérêt quand je découvris qu'il était ami assez intime de M. Massey !… qu'il vous avait tous connus enfants ! Je lui contai votre séjour au kopge, le dévouement de vos frères comme ambulanciers, les inoubliables souvenirs que toute votre chère famille a laissés dans les cœurs boers ; je lui dis le grand désir que j'avais de communiquer avec vous, et il me promit que son premier soin, de retour à Paris, serait de courir à vous, de vous remettre cette lettre… Il ne reste plus maintenant que peu de minutes avant l'heure fixée pour son départ. Le jour se lève sur une scène de tristesses, de souffrances et de mort. Je suis heureuse de le voir échapper à ce séjour inhospitalier, bien

que je regrette son amitié qui me rappelle la vôtre, si gaie, si aimable, si française, c'est tout dire ! Nous ne connaissons plus, nous, frustes habitants du veldt, ces arts si gracieux que nos ancêtres avaient cultivés sans doute, mais que les pauvres huguenots abandonnèrent avec tous leurs biens périssables, n'emportant dans l'exil que le trésor sacré de leur conscience. Nous ne les pratiquons plus, mais nous les sentons, nous les admirons quand ils viennent à nous. Rappelez-vous les succès de Gérard, et dites si son esprit, son enjouement délicieux pourraient être plus goûtés dans un salon parisien que sous la rude tente des Boers. Et votre noble père, votre exquise mère, Lina, Tottie… Quel est celui d'entre vous dont le charme ou le mérite nous aient échappé ? Chers amis ! les retrouverai-je jamais ? Donnez-leur à tous, du plus grand au plus petit, mon souvenir affectueux. Dites à Henri que, si nous ne devons pas nous revoir sur cette terre, j'ai la ferme espérance qu'après avoir fait notre devoir ici-bas, nous nous réunirons dans un monde meilleur.

« Nicole Mauvilain. »

III

La colère, le désespoir d'Henri, en écoutant cette lecture, ne se peuvent décrire. Eh quoi, il demeurait ici inactif, il différait indéfiniment son départ, tandis que cette héroïque fiancée, cette famille à qui il avait livré la moitié de son cœur luttaient là-bas, combattaient, mouraient, sans qu'il eût frappé un coup seulement pour leur juste querelle !…

Longtemps Gérard, qui l'avait suivi au fond du jardin, lui laissa donner carrière à son amertume, se contentant de lui témoigner par une silencieuse sympathie la part qu'il prenait à sa peine ; puis, la première explosion de douleur épuisée, il essaya de parler d'espoir et de patience, sans beaucoup de conviction.

« Non, non ! disait Henri impétueusement, je ne demeure pas un instant de plus ! Je pars demain, ce soir, tout à l'heure ! Notre mère tant chérie ne peut exiger de moi un sacrifice plus prolongé. J'ai consenti — tu sais avec quel déchirement — à quitter pour la suivre cette terre du Transvaal où tout, l'inclination, le devoir, l'amour-propre, me disaient de rester. J'ai accepté l'attitude la plus pénible qui soit pour un homme de cœur : celle de l'ami peu héroïque qui se retire à l'heure du danger !... Pouvais-je faire moins pour une mère comme la nôtre ? Elle était si touchante avec ses pauvres yeux obscurcis, lorsqu'elle me disait :

« Que je puisse du moins entendre ta voix, trouver ta main pour me guider, quand la nuit éternelle sera venue... Mais elle y voit maintenant ! ses chers yeux ont retrouvé leur doux rayonnement et leur spirituelle finesse ; dès lors je pars ! je pars ! Je deviendrais fou si je tardais une heure de plus...

— Et moi je te suis ! déclara Gérard avec décision. Mais écoute : il me vient une idée ; une idée que j'ose appeler géniale. Ne pars ni demain, ni ce soir, ni tout à l'heure. Attends d'avoir complété l'Epiornis !...

— Attendre ! Ce mot me fait horreur !

— Laisse-moi finir. Combien de jours vous faudrait-il, en comptant largement, pour mettre sur pied la machine ?

— Oh ! bien peu : cinq, six jours au plus, si l'on avait la tête à soi. Mais comment veux-tu que, dévoré d'inquiétude ?…

— Six jours ! interrompit Gérard triomphant ; ajoutes-en neuf pour le voyage ; à ton estime, il ne te faudra pas une minute de plus. En bonne arithmétique, cela fait quinze jours : tout juste le tiers du temps que les plus rapides moyens de transport demanderaient pour nous amener sur le théâtre de la guerre. »

Et, comme Henri se taisait, frappé de la justesse de son argument, Gérard poursuivit :

« Si tu peux réussir à dompter ton impatience, si tu acceptes mon projet, nous gagnons, il me semble, trois avantages immédiats : 1, du temps ; 2, tu n'abandonnes pas en bon chemin une entreprise dont tu es justement fier, qui fera ta gloire et la nôtre ; 3 enfin, pendant que tu termines tes travaux, nous aurons le loisir, la possibilité de préparer notre excellente mère à ce départ. Toi qui as tant fait pour elle, Henri, ne lui marchande pas ce petit sacrifice. Que ne lui devons-nous pas ? Que n'a-t-elle pas souffert ?… »

Madame Massey eût été tentée de bénir secrètement la cruelle infirmité qui l'avait atteinte, lorsqu'elle y découvrit le prétexte de retenir ses fils bien-aimés quelques mois de plus à ses côtés, car elle y puisa l'espoir de voir finir la guerre au Transvaal avant ses épreuves personnelles. Mais sa guérison était aujourd'hui parfaite, comme le disait Henri : par un prodige de vaillance et de ténacité que seuls quelques rares hommes d'État avaient prévu, le Boer invincible tenait toujours tête à son formidable agresseur ; la lutte ne semblait pas près de finir ; Henri et Gérard brûlaient d'une légitime impatience de retourner sur le champ de bataille,

et la pauvre mère sentait bien que les derniers délais étaient expirés, qu'elle ne pourrait sans injustice les empêcher d'aller où les appelait leur vocation.

M. Massey, homme de grande décision et de parfait équilibre moral, avait depuis longtemps pris son parti de l'inévitable, et, bien avant que la lettre de Nicole vînt précipiter les choses, il s'attachait à faire accepter à sa femme l'idée de séparation, essayant, sans grand succès, de lui communiquer son courage.

« Nous les avons élevés pour faction, lui disait-il ; nous leur avons enseigné dès le berceau la religion du travail, le devoir de ne laisser en friche aucun talent pouvant profiter au corps social ; nous les avons mille fois prémunis contre l'exemple de ces méprisables flâneurs qui, sous prétexte qu'ils trouvent le vivre assuré, se contentent de suivre la dégradante carrière d'élégants inoccupés. Resterons-nous au-dessous de nos théories, et, à l'épreuve, dirons-nous : « Périssent les principes pourvu que nos enfants ne s'éloignent pas de nous » ?

— Non ! non ! nous en préserve le ciel ! protestait tristement M Massey. Mais il faut m'excuser si je me montre faible et chancelante. Des chagrins trop terribles ont sans doute ébranlé à tout jamais mon courage. Rappelez-vous que déjà une fois je vous ai tous perdus. Dans ce naufrage effroyable, pas un de vous qui n'ait trouvé près de soi un membre de la famille, ou tout au moins un visage ami. Moi seule, j'ai connu l'abandon absolu, quand je revins à la conscience sur cette embarcation poussée au hasard par les vagues furieuses… Parmi les désespérés qui se lamentaient à mes côtés, pas une figure familière, pas une voix connue !… L'angoisse de ce cauchemar me hante toujours… J'avais espéré que de telles traverses m'assureraient pour l'avenir une sorte d'indemni-

té, me créeraient le droit exceptionnel de garder près de moi ces fils que j'ai pleures comme morts…

— Il faut renoncer à cet espoir, disait doucement M. Massey, remué par la vue de ces larmes qui n'étaient jamais bien loin, désormais, et résolu, toutefois, d'agir selon l'équité et la justice, quoi qu'il lui en pût coûter. Que l'amour que nous portons à nos enfants ne prenne jamais la forme de l'égoïsme ! N'entravons point le libre essor de leur personnalité ; n'opposons pas notre goût propre au choix de leur carrière ; pour moi, je me ferais un cas de conscience de peser sur eux en aucune façon à cet égard. Voyez notre Gérard : il est explorateur-né, colon et pionnier de nature, fait pour les tâches difficiles réservées à l'élite ; la nature l'a taillé pour gravir les sommets inexplorés, fouiller les entrailles de la terre, affronter toutes les aventures. Je l'observais ces jours derniers, exécutant à cru sur son cheval ses prodigieux exercices d'agilité… Cet athlète n'est pas formé pour garder benoîtement le coin du feu ! Toutes ses paroles ne marquent-elles pas le besoin irrésistible de l'action ? De quoi parle-t-il sans cesse ? De retourner dans cette Afrique attirante et mystérieuse, de chercher les sources du Nil, d'aller se battre au Niger… Et, plus tard, quand l'heure sera venue pour lui d'aller planter sa tente en ces régions neuves, d'épouser Lina. Si jamais j'ai vu vocation déterminée, c'est bien celle-là ; et remarquez que notre brave mignonne ne paraît nullement reculer devant ces perspectives hasardées. Elle est de la race des vaillantes compagnes dont l'histoire ne parle pas, mais qui, toutes les fois qu'une nouvelle colonie se forme, y prennent sans fracas le ministère le plus modeste, celui du dévouement.

— Ah ! gémissait la mère adoptive de Lina, va-t-on aussi m'enlever cette enfant ? Ma chère petite élève, ma consolation ?…

— Pas encore ! Pas encore ! Nous avons bien un ou deux ans devant nous… Mais je n'ai pas fini de vous sermonner, reprenait M. Massey. Si, comme j'espère vous en avoir convaincue, il serait injuste et despotique de vouloir empêcher plus longtemps Gérard de voler de ses propres ailes, que dire pour ce qui touche Henri ? Henri, ma chère amie, est non seulement taillé comme son frère pour les œuvres hautes et indépendantes, mais ses affections sont fixées loin de la France, et ce serait positive cruauté de l'y retenir davantage, de prolonger la dure séparation qu'il a si noblement acceptée par amour filial. Croyez-moi, ne nous contentons pas d'accorder à son départ un consentement arraché comme à regret. Donnons sans compter notre approbation, nos encouragements, nos subsides, à l'entreprise qui depuis longtemps fait l'objet de toutes ses pensées ; qu'il parte, puisque tel est son désir ; qu'il aille seconder, secourir, délivrer celle qu'il a choisie, que nous avons bénie comme notre fille future ; qu'il donne, s'il le faut, sa vie pour une grande cause… »

Et, comme une protestation de détresse échappait à ce cœur de mère, il l'arrêtait d'un mot :

« Rappelez-vous l'année terrible. Comment aurions-nous jugé alors une mère assez égoïste pour paralyser l'effort d'un patriote désireux de combattre ? N'ai-je pas encore dans l'oreille vos paroles au matin de Champigny ?…

— Ah ! ne les répétez pas ! on n'était plus soi-même à ces heures désastreuses. On était prêt à donner sa vie et tout ce qu'on avait de plus cher pour l'honneur de la patrie. Mais je suis loin

aujourd'hui, je l'avoue, de me sentir montée à ce diapason pour la cause des Boers ! Pourquoi le sort m'a-t-il donc voulu destiner les rôles héroïques, moi qui le suis si peu ?… » ajoutait M Massey avec un sourire mouillé.

Et les événements se précipitaient, la décision tant reculée prenait corps ; les préparatifs de départ marchaient bon train, et seule la crainte de froisser leur mère empêchait les jeunes gens de manifester devant elle la joie intense qu'ils éprouvaient à la veille d'une entreprise dont elle appréhendait également les deux faces : le chemin et le but ; l'envolée hasardeuse dans l'espace ; l'arrivée sur le théâtre de la guerre ! Colette et Lina, au contraire, partageaient dans une mesure, malgré leurs alarmes, l'enthousiasme des voyageurs et se lamentaient tout bas de ne pouvoir imiter les exploits de leur sœur future, Nicole Mauvilain. M. Massey, qui avait vaillamment fait ses preuves sur maint champ de bataille, eût été, plus encore que ses filles, heureux de partager les fatigues de cette croisade africaine ; et Le Guen, le factotum de la maison, se rappelant qu'il avait été gabier de son état, soupirait aussi à ses moments perdus pour les lauriers de la guerre ; sur quoi il était vertement rabroué par sa femme.

Car Martine, la brave et fidèle servante, pas plus que M Massey, ne partageait l'humeur martiale de la maisonnée. Courageuse et constante comme pas une dans toutes les épreuves partagées avec ses maîtres, indomptable quand la nécessité s'était présentée de faire face au danger, elle estimait que c'était folie de le chercher et désapprouvait hautement l'idée de voir les chers enfants, qu'elle avait vus naître et grandir, s'en aller risquer leur vie dans les plaines du Transvaal, dont elle n'avait cure.

« Qu'on se batte pour défendre son pays, c'est raisonnable ! arguait l'honnête Martine ; et, moi qui vous parle, j'ai montré les dents aux Prussiens, tout comme une autre !… Mais s'en aller se faire périr pour les Boers, ça a-t-il du bon sens, je vous le demande ?… »

Ce qui n'empêcha pas l'excellente femme de donner sans hésiter son consentement lorsque, le projet d'emmener Le Guen s'étant dessiné, on vint le soumettre tout d'abord à son approbation :

« À la bonne heure ! Au moins ils auront quelqu'un pour prendre soin d'eux, les pauvres chéris. Vas-y, va, Monsieur Le Guen, et tâche de me les rapporter sans rien de cassé.

— On fera ce qu'on pourra, Mâme Le Guen. »

Or Henri n'avait guère tardé à reconnaître que le conseil de Gérard était judicieux de tous points, et, de concert avec l'architecte en chef de l'Epiornis, il dépensait une activité dévorante pour mettre le chef-d'œuvre sur pied. Encore quelques heures, et il serait prêt ; or, les calculs les plus précis permettaient de l'espérer, en huit jours de voyage, neuf au plus, on toucherait le Transvaal. En dehors de cette rapidité que nul autre mode de transport ne pourrait égaler ou seulement approcher, l'Epiornis allait fournir un moyen excellent, — le seul — de secourir efficacement la prisonnière. Le capitaine Renaud le répétait avec raison : espérer que ses geôliers relâcheraient de bon gré Nicole Mauvilain, c'était folie ! Ergo, il fallait la libérer sans permission, et c'est ce dont se chargerait l'oiseau artificiel qui achevait de prendre figure sous le hangar de la pelouse. On trouverait moyen d'avertir la jeune fille : on descendrait la nuit au milieu du camp endormi, puis on

s'envolerait en faisant un grand salut aux sentinelles britanniques… Gérard ne se possédait pas de joie à l'idée de leur jouer ce bon tour. Quatre jours avaient passé depuis l'arrivée de la lettre de Nicole ; le départ n'était plus seulement irrévocable, il était ouvertement décidé, et, une fois ce pas accompli, un grand soulagement régna dans les esprits. M Massey n'eut pas plus tôt accepté le cruel sacrifice que, faisant abnégation complète d'elle-même, elle voulut être la première à s'occuper de tous les détails matériels concernant l'équipement des voyageurs. Chargeant son visage de tout l'espoir qu'elle n'avait pas, elle s'attacha résolument à leur montrer cette sérénité, ce bon courage, cette confiance qui sont le meilleur viatique à emporter quand on s'en va vers l'inconnu. Lina, se modelant en tout sur sa mère adoptive, ne voulut pas montrer moins de résolution. Lorsque Henri et Gérard vinrent lui annoncer, un peu en tremblant, que le bon M. Weber voulait absolument faire partie de l'expédition, elle déclara avec un vaillant sourire qu'elle n'avait qu'à s'incliner ; que son seul regret était que son père ne lui offrît pas une petite place près de lui. Quant à Colette, elle avait assez montré à l'épreuve quelle âme d'héroïne cachait son doux extérieur : d'elle il n'y avait à craindre aucune faiblesse à l'heure où le sang-froid est nécessaire. Si bien que jamais combattants ne s'engagèrent en périlleuse aventure d'un cœur mieux cuirassé contre les périls probables de la lutte ; ils avaient désormais la certitude que mère, sœur, ou fiancée ne protesteraient, ni en paroles, ni tacitement, contre l'accomplissement d'une entreprise qu'elles avaient appris à regarder comme un devoir sacré.

Pour Henri, voler au secours de Nicole, ne pas demeurer inutile et inactif pendant qu'elle se trouvait en situation périlleuse, c'était une nécessité si élémentaire, que M Massey, ramenée à

une vue plus équitable des choses par le fait même de son consentement, se demandait aujourd'hui comment elle avait pu entraver un vœu si légitime. Elle s'accusait humblement auprès de son mari d'égoïsme, de dureté. Et M. Massey, tout en cherchant des paroles réconfortantes, ne laissait pas de convenir qu'en effet, trop souvent, nos affections les plus saintes sont entachées de recherché personnelle, et plus tôt on a démêlé cet alliage, plus tôt il faut s'en débarrasser — ainsi qu'elle faisait si bravement.

Quant à Gérard, la nécessité de son départ semblait moins évidente. Mais s'il était aux yeux de tous une compensation à l'envolée d'Henri, toujours un peu distrait et oublieux des détails, vers une carrière où rien ne l'appelait, sauf son courage, c'était de savoir près de lui un frère qui possédait au plus haut point les qualités pratiques qui lui faisaient défaut. À part l'idée fixe d'aller combattre près de celle à qui il avait promis, d'un cœur fervent, fidélité et protection, aucun attrait pour les champs de bataille, aucune vocation latente pour le métier des armes n'étaient en effet le mobile d'Henri Massey. Homme d'étude avant tout, voué avec ardeur à la science, et sur le point à cette heure même de résoudre le problème moderne par excellence, rien ne pouvait être plus opposé à ses goûts, à ses aspirations que le triste spectacle des boucheries modernes, des ruines et des ravages auxquels il se disposait à prendre part. Il manquait totalement de cet ensemble d'aptitudes qui font ce qu'on appelle un soldat « débrouillard » ; et, plus que justifiées eussent été les appréhensions de tous les siens, s'il s'était risqué seul dans cette guerre d'un genre si nouveau, une lutte où chaque homme est tenu de posséder individuellement la science complète du métier, de ne compter que sur lui-même, soit pour l'attaque, soit pour la défense, le vivre, le vê-

tement, les munitions… Ces aptitudes multiples, Gérard les possédait en perfection, et il éprouvait une impatience bien naturelle de leur donner carrière. Il avait suivi pas à pas chaque épisode de cette émouvante guerre, il avait brûlé mille fois d'imiter les faits d'armes presque incroyables de cette poignée de patriotes qui tenaient en respect depuis tantôt deux ans les masses compactes de l'ennemi. Auraient-ils la chance d'arriver avant que le dernier acte de ce drame unique fût joué ? Des bruits de paix circulaient de temps à autre, toujours contredits par un nouvel effort et un nouveau miracle du patriotisme boer, et, malgré tous les vœux qu'il formait pour que ce vaillant petit peuple obtînt enfin la tranquillité si bien méritée, Gérard aurait amèrement regretté de voir finir un conflit si intéressant sans avoir pu y essayer ses talents. Aussi poussait-il de toute son activité les derniers apprêts du départ.

Les soins qu'apportaient les deux frères à cette tâche étaient bien caractéristiques. Prévoyant et avisé, Gérard assemblait sous le plus petit volume possible tout ce qui peut être utile au soldat en campagne ou à l'homme en pays neuf, et, par conséquent, lui permettre la victoire, soit contre les forces armées, soit contre les éléments. Henri faisait provision de livres, de notes scientifiques, d'instruments délicats, précis, tels qu'on ne peut se les procurer que dans les grands centres civilisés.

Car, maintenant que son amère inquiétude se trouvait apaisée par l'action, ses préoccupations habituelles avaient regagné tous leurs droits, ses études tout leur attrait.

« Si je n'étais pas là pour le rappeler à l'ordre, disait Gérard, se moquant de lui amicalement, je gage qu'il oublierait d'emporter un seul vêtement de rechange, ou une bouchée de vivres, ou des

armes, ou toute autre chose insignifiante… Ah ! tu peux te réjouir, rêveur, de m'avoir près de toi pour vaquer à la question matérielle pendant que tu planes dans les régions transcendantes ! »

Henri s'en réjouissait de bon cœur, car il chérissait son frère. Et chacun tombait d'accord que le jeune savant se serait difficilement passé de Gérard, et qu'il fallait se féliciter de cette double séparation, loin de s'en affliger.

IV

Grâce aux mesures prises par les deux auteurs de l'Épiornis, la construction de l'oiseau mécanique avait pu s'achever dans le plus profond secret. Personne, à Paris ni ailleurs, n'en soupçonnait l'existence. Les deux ouvriers employés à la main-d'œuvre étaient les premiers à respecter ce mystère avec un soin jaloux. L'établissement du hangar dans un jardin isolé n'avait rien d'insolite ou qui attirât particulièrement l'attention du voisinage. Du côté de la Seine, les passants qui le remarquaient, se profilant sur la hauteur de Passy, ne songeaient même pas à s'en demander la destination et ne pouvaient, en tout cas, la deviner.

Le but des inventeurs, en s'entourant de ce profond secret, avait été d'abord d'écarter les curiosités incommodes et de se prémunir contre les commentaires désobligeants, si les premiers essais indiquaient la nécessité de perfectionnements successifs. Plus que jamais, le secret était indispensable, maintenant que l'expédition projetée prenait un caractère politique et militaire, avec la délivrance de la jeune captive pour objectif direct. Aussi

les derniers travaux furent-ils poussés avec un redoublement de précautions.

Martine prit soin d'écarter visites et fournisseurs en annonçant une absence momentanée de ses maîtres, et allant elle-même aux provisions loin du quartier. Elle rapportait en voiture les caisses de vivres, vêtements de rechange et denrées de tout ordre qui venaient peu à peu s'arrimer dans la soute du navire aérien. Boites de conserves, pain grillé, biscuits, légumes frais, eau douce et médicaments s'étageaient en bon ordre, par casiers distincts, de manière à se retrouver à point nommé sous la main des voyageurs. Au-dessus de ce magasin, où la prévoyance de M. Wéber avait réuni, d'autre part, tout ce qui pouvait être utile en cas d'avaries et de réparations urgentes, une plate-forme spacieuse en bois léger servait de cabine aux passagers, avec literie complète, sièges en rotin, tablettes pliantes, fontaine à glace, fourneau à alcool et buffet à vaisselle. La toilette et la baignoire de caoutchouc se trouvaient à l'arrière.

La boite crânienne de l'oiseau mécanique destinée à la direction était semblablement aménagée au-dessous du moteur électrique. Un petit escalier de filigrane y donnait accès, dans l'épaisseur du cou, contre l'arbre de couche, qui se prolongeait en épine dorsale, flanqué, au niveau des omoplates, des organes d'orientation des ailes, tels que les réglaient les doubles et triples manettes placées, en guise de cerveau, à la disposition du pilote.

Conformément aux plans minutieux de M. Wéber, tout avait été prévu, réglé d'avance de manière à laisser aux passagers le plus d'espace disponible à l'intérieur de la machine volante, avec la plus grande somme possible de confort, de légèreté spécifique et de puissance motrice.

Chacun des quatre membres de l'oiseau artificiel, — ailes et pattes élastiques, — était d'ailleurs indépendant, ce qui permettait d'en vérifier séparément la fonction : les dimensions du hangar avaient été arrêtées en conséquence.

Or, les essais préliminaires étaient si satisfaisants, qu'il ne pouvait subsister aucun doute sur le succès définitif. À moins d'un accident tout à fait invraisemblable, l'Epiornis, pesant à peine six mille kilogrammes, — armature, outillage, passagers et vivres compris, — et animé d'une force de cent sept chevaux-vapeur, devait s'enlever d'un bond, déployer ses ailes et progresser aussitôt, avec une vitesse qu'il était impossible d'évaluer exactement, mais qui pourrait selon toute apparence atteindre de deux à trois cents kilomètres à l'heure, dans une atmosphère calme, et beaucoup plus, sans doute, avec une forte brise en poupe.

Aussi n'était-ce pas de très bon gré que le docteur Lhomond s'était résigné à abandonner sa place au brave gabier Le Guen, dont les connaissances pratiques en matière de manœuvre devaient être plus utiles que les siennes à des voyageurs bien portants. Il aurait, certes, pu partir cinquième, à la rigueur ; mais il fallait réserver une part de cabine à Nicole, puisqu'on allait la chercher, et le chiffre de six passagers aurait décidément excédé les sages prévisions de l'architecte naval.

L'excellent docteur, qui s'était flatté d'ajouter une triomphale expédition à celles qu'il comptait déjà à son actif, voyait donc lui échapper cet espoir. Il prenait la chose en philosophe, à son ordinaire, et se contentait de menacer plaisamment M. Wéber ou Gérard de les rendre malades au dernier moment, afin de les supplanter. Ces innocentes facéties ne l'empêchaient pas d'ailleurs d'observer la discrétion la plus absolue sur ce qui se préparait.

Il faut admirer cette discrétion, quand on pense que quatre femmes et sept hommes, en comptant les deux ouvriers, étaient dans le complot. Ni les uns ni les autres ne trahirent par un signe les préoccupations qui les absorbaient et ne laissèrent échapper avec un tiers la plus petite allusion à ce sujet, se modelant, sans s'en douter, sur les instructions que donne Hamlet à ses fidèles amis ; Martine elle-même sut se garder de faire entendre aux gens, au moyen de jeux de physionomie, clignements d'yeux et haussements d'épaule, que :

« Well, well, we know… we could talk if we would… if we like to speak… There be an if they might… »
et demeurer absolument impénétrable en dépit d'une forte démangeaison de parler ; car la chère dame avait une langue fort bien pendue et ne détestait nullement d'étonner son public en racontant toutes les choses terribles ou merveilleuses qu'elle avait vues au cours de ses longs services chez la famille Massey.

Cependant l'heure est venue de procéder au départ, fixé à minuit précis. La lune a disparu derrière l'horizon. Les amples rideaux du hangar ont glissé sur leurs tringles et démasqué l'oiseau mécanique, encore endormi sur la charpente. Pas un être vivant, hors de ceux qui sont réunis sur la terrasse de la maison Massey, ne se doute de l'immense événement. En bas, la Seine dessine sur la plaine le ruban de ses eaux, illuminées par les becs de gaz des ponts et des quais ; au loin, Paris flamboie en exhalant ses derniers bourdonnements, avant le court arrêt nocturne de sa vie fiévreuse. Rien ne lui dit qu'il va une fois de plus se montrer « le chef-lieu du globe » par un miracle industriel ajouté à tant d'autres. Porté par ses étais, l'Epiornis a glissé lentement sur les rails disposés à cet effet jusqu'au bord de la plate-forme. La pas-

serelle dressée au niveau de la porte de sa cabine n'attend que les passagers. Il ne reste qu'à se dire adieu.

Àmesure qu'approche le moment décisif, ceux qui demeurent en arrière, toujours les plus à plaindre, sentent grandir les appréhensions, les pressentiments qu'ils avaient courageusement refoulés jusque-là. En vain ils voudraient éloigner de leur esprit la longue liste des désastres qui soulignent sinistrement depuis cent ans tous les essais de navigation aérienne : elle s'impose, implacable à leur mémoire. En vain M. Massey répète que la noire série des accidents est close : que le moteur d'Henri est invincible, assuré contre tous les hasards, c'est à peine s'il le croit lui-même, et tous ont fort à faire pour ne point troubler la calme assurance des voyageurs en donnant une voix à quelqu'un des tristes pronostics qui leur étreignent le cœur. Le dernier repas pris en commun avait été une pure formalité : les uns, surexcités par l'expérience si nouvelle qu'ils allaient tenter, se sentaient dépourvus de tout appétit, déclaraient gaiement qu'ils souperaient plus tard, là-haut, dans les nuages... Les autres, frissonnant malgré eux à ces simples paroles, n'essayaient même pas de toucher aux mets placés devant eux. Et, certes, l'heure présente était bien faite pour justifier leur angoisse. Que n'allait-il pas emporter dans l'espace, cet oiseau dont on ne connaissait encore que théoriquement les qualités propres ? Tout ce qu'on avait de plus cher : des fils, des frères, un fiancé, un mari, un père, tendrement et justement aimés ! Combien d'entre eux reviendront de cette périlleuse aventure ? Même l'optimiste M. Massey est obligé de faire un violent effort sur lui même pour ne point trahir son émotion ; pâle et tremblante, Colette s'efforce vaillamment de sourire ; quant à M Massey, étouffée par les larmes, elle cache son visage dans son mouchoir ; elle s'était tant promis d'être brave jusqu'au

bout : hélas, elle ne peut pas !… En lui adressant quelques paroles de tendresse, Henri fait déborder les pleurs prêts à couler.

« Henri, mon Henri ! Promets-moi que tu reviendras… que tu ramèneras Gérard… que tu me les ramèneras tous ! » balbutie la pauvre mère, incohérente et désolée.

C'est le signal de l'émotion générale. Colette entoure Gérard de ses bras, serre sur son cœur ce frère qui lui est doublement cher en raison des épreuves partagées ; puis elle se recule un peu, le regarde comme si c'était pour la dernière fois ; le franc éclair de ses yeux bleus, le sourire de cette bouche qui n'a jamais menti, les reverra-t-elle jamais ? Tant de bravoure, d'entrain, d'esprit, de bonté, de charmantes et heureuses qualités, tout cela est-il destiné à périr bientôt, soit dans cette hasardeuse ascension, soit sous les balles de ceux qui gardent Nicole ?

Et, sans qu'elle s'en aperçoive, elle aussi laisse inonder de larmes son doux visage.

Lina s'est jetée au cou de son père, elle sanglote sur sa poitrine, tandis que le bon vieux savant caresse sa tête blonde ; Martine pleure bruyamment, et Le Guen se mouche avec un bruit de trompette.

« Allons, allons ! fait enfin M. Massey, non sans s'être éclairci la gorge en toussant à plusieurs reprises ; réagissons, je vous en prie ! Réagissons ! Le Guen ! Apporte une bouteille de champagne, que nous trinquions au succès de l'entreprise, et, pour l'amour du ciel, montrons à la fortune des visages plus gaillards ! Vous savez que cette déesse n'aime pas les mines renfrognées !… »

Le Guen a apporté la bouteille au col d'argent ; le bouchon est parti avec un bruit de fête ; maîtres et serviteurs trempent leurs lèvres dans le fin breuvage, pétillant comme le génie de la France. Chacun y puise un peu de réconfort.

« À votre heureux voyage ! s'écrie M. Massey.

— À votre prompt retour ! murmure M Massey.

— Puissiez-vous nous ramener bientôt notre chère Nicole ! continue Colette.

— Oh, oui… fait tout bas Lina.

— Gloire et longue vie à l'inventeur du moteur léger ! dit le docteur Lhomond.

— Honneur et gloire au savant constructeur de l'Epiornis ! appuie Martial Hardouin.

— À la santé de mon bon Le Guen ! fait la petite Tottie, qui trouve que le gabier est un peu oublié dans tous ces toasts.

— Cher ange du ciel ! » s'écrie Martine, étouffant la fillette de baisers.

Et, toute ragaillardie par cette attention de la mignonne, aussi bien que par le vin de Champagne :

« Allons ! bon voyage ! Et surtout ne vous rompez pas le cou !… Et dépêchez-vous d'en finir… Nous allons nous languir de vous ici, les autres ! Chès ! Qui m'aurait dit que je vivrais pour voir ces enfants nous quitter encore ! Vous n'en avez donc pas assez de cette Afrique ?…

— Chut ! chut ! fait Gérard, montrant sa mère abîmée dans les bras d'Henri.

— Mon fils ! mon premier né ! Promets-moi d'être prudent ! Promets-moi !... Oh ! pourquoi faut-il que vous soyez possédés de cet esprit d'aventures ! Tant d'autres mères gardent leurs enfants auprès d'elles. Pourquoi les miens ne sont-ils pas ainsi faits ?...

— Des ronds de cuir ! s'écria Gérard. Vous vous calomniez, maman ! Vous ne voudriez pas de ces fils-là ! »

On sourit de cette boutade ; on se lève, car il en est temps ; brusquant les adieux, les quatre voyageurs franchissent la passerelle et prennent dans l'aviateur leur place respective : Henri et Wéber devant le moteur ; Le Guen, à la roue de l'hélice-gouvernail ; Gérard sur la plate-forme étroite qui surmonte la cabine.

« Nous v sommes ? demande Henri, d'une voix brève.

— Nous y sommes ! répètent les trois voix.

— En route, donc !... »

Il abaisse une manette, puis une autre et une autre encore. On entend un déclic, suivi d'un pétillement d'étincelles, l'hélice s'incline et ronfle en battant l'air. Les deux ailes se déploient instantanément avec un frisson d'étoffe soyeuse. L'Epiornis bondit sur ses pieds d'acier, s'enlève d'un mouvement majestueux et sûr, plane un instant à quinze ou vingt mètres de ses étais, — puis, sous l'impulsion de l'hélice qui se redresse, — il s'envole sans bruit appréciable, comme un yacht filant sous la brise, accélère son mouvement et s'éloigne...

Contre la voûte étoilée, son immense envergure se confond déjà avec le bleu sombre du firmament. Il monte, il vogue, contourne la tour du Champ de Mars, revient à tire-d'aile vers Passy pour saluer la villa Massey d'un coup de canon minuscule. Et, aussitôt, s'orientant vers le sud, il prend son élan définitif et disparaît.

Silencieux, le cœur battant à grands coups, les spectateurs demeurent les yeux dans les nuages, les pieds cloués au sol. Ils ont maintenant une même pensée, qu'ils n'énoncent pas, mais ressentent jusqu'au plus profond de leur être : celle d'une confiance invincible et inébranlable dans la nouvelle machine. Il s'en dégage une telle impression de simplicité et de puissance, que tous, même M Massey, se demanderaient volontiers comment ils ont pu un instant la redouter. Au premier moment, elle a saisi la main de son mari en la serrant jusqu'à la broyer. Cette étreinte se détend insensiblement. Un soupir d'espoir monte aux lèvres de la pauvre mère, et M. Massey traduit véritablement la conclusion de tous ceux qui l'entourent en disant :

« C'est plus simple et plus rassurant qu'un ballon !... Avez-vous vu l'oiseau s'envoler, comme s'il en avait l'habitude ?... Ma parole, c'est à se demander comment il pourrait jamais retomber, une fois ses ailes déployées... C'est une pure merveille...

— Une pure merveille ! répéta Martial Hardouin. Ah ! ils ne sont pas à plaindre, nos voyageurs.

— Vous n'avez le droit d'envier personne, dit le docteur Lhomond, en désignant Tottie qui vient de s'endormir dans les bras de son papa. C'est moi, malheureux célibataire, qui aurais dû

partir bien plutôt que ce cher Wéber, si au lieu de posséder ses talents je n'étais parfaitement inutile ici-bas !

— Inutile ! proteste la famille d'une voix. Quelle calomnie ! »

Et, en effet, depuis que les naufrages, la captivité, les périls partagés ont créé entre lui et les Massey comme un lien d'étroite parenté, il n'est pas un membre de la petite colonie à qui le bon docteur n'ait plus ou moins sauvé la vie.

« Voyez ! dit M. Massey en lui montrant sa femme à bout de forces et presque anéantie, que ferions-nous sans vous ? Allez, tout a été réglé pour le mieux, dans la mesure de nos besoins… Ma chère Marie, courage et espoir ! reprit-il en attirant sous son bras la main de sa femme pour rentrer à la maison. Tout ira bien, soyez-en sûre… Comment voulez-vous que des gaillards de cette trempe n'arrivent pas au but ?… Je ne vous donne pas un mois pour les voir reparaître avec la chère Nicole. Et alors, quelle gloire, quelles ovations !… Non pas qu'ils y tiennent. Vous les avez entendus. Pas de « pose » pour un sou. Ni lâchez tout ! ni cabotinage aéronautique… Nous y sommes ? En route, donc ! … Comme s'il s'agissait d'aller à Meudon et de revenir. Et, de fait, c'est aussi simple, avec leur machine… On dira ce qu'on voudra, mais ces enfants ont oublié d'être bêtes.

— Ce sont des héros, murmura la pauvre M Massey, des héros sans pitié pour leur mère. »

Cependant, l'Epiornis poursuit sa course. Pour la seconde fois il a franchi la Seine, d'un vol sûr et régulier ; il oblique au sud-est ; l'énorme ville flamboie sous lui, piquée de points lumineux, n'offrant à la vue qu'une masse confuse et imprécise ; à peine l'œil reconnaît-il l'Arc de Triomphe, l'Opéra, les tours Notre-

Dame, le Père-Lachaise, dont les ombrages paisibles abritent tant de crânes tumultueux, à jamais calmés aujourd'hui… Un instant de plus et Paris s'efface dans la nuit ; le vol de l'Epiornis s'accélère, il va, il va, coupant, de son poitrail à angle droit et du tranchant de ses ailes, l'air, qui n'oppose pas la moindre résistance à sa marche et qui le porte sans le gêner. Un vent léger du nord-ouest qui s'est levé à l'arrière, semble fait à souhait pour offrir à l'hélice une prise plus forte de seconde en seconde. À quelle allure va-t-on ? Nul ne saurait le dire, et l'oiseau mécanique ne possède aucun appareil qui permette de la mesurer. À cinq ou six cents mètres sous lui, les plaines et les monts semblent fuir avec une vitesse vertigineuse, et il n'est pas trois heures du matin quand la barrière neigeuse des Alpes se dresse devant les voyageurs. Il faut s'élever pour la franchir. L'Epiornis monte docilement, suivant une ligne oblique, jusqu'à la hauteur nécessaire. Il traverse la Suisse, verdoyante sous les feux du matin, avec ses lacs transparents, ses villes blanches nichées au revers des monts, ses glaciers étincelants et ses cascades.

Voici les plaines de la Lombardie. Déjà le laboureur guide sa charrue, le paysan vaque à ses travaux, mais personne ne paraît remarquer l'oiseau gigantesque qui sillonne les airs. À la hauteur où il se trouve, sa forme doit demeurer indistincte, et, si quelque observateur l'aperçoit, il le prend pour un aigle ou pour un jouet d'enfant abandonné au gré de la brise, sans se douter qu'un gros événement scientifique passe au-dessus de lui.

D'heure en heure, Henri Massey et M. Wéber se relayent à la direction ; non qu'elle donne la moindre fatigue à l'aiguilleur : c'est, pour chacun d'eux, au contraire, un plaisir qu'ils se transmettent courtoisement, d'admirer le fonctionnement de leur ma-

chine et de sentir à la moindre pression, sous la main du pilote, l'Epiornis évoluer, tourner, virer, monter ou descendre, presser ou ralentir son allure, sans un choc, sans une secousse, avec la grâce et la souplesse d'un véritable oiseau planant dans l'azur. Un léger balancement, comparable à celui d'un navire à voiles appuyé par la brise, est le seul mouvement sensible, et aucun des quatre passagers, tous marins éprouvés et affranchis du mal de mer, ne se plaint de ce tangage très modéré.

« Eh bien, mon vieux Le Guen ! dit Gérard à l'éveil, venant se placer près de l'ex-gabier, que te semble de ce navire ? Il vaut bien, je crois, ceux où tu fis jadis ton apprentissage.

— Moi, m'sieur Gérard, je ne me plains pas, fait Le Guen avec la prudence paysanne.

— Je crois bien ! nous n'avons pas à nous plaindre ! Brouettés comme des princes à travers l'Empyrée !... Peste !... Et pas de collisions à craindre, pas de requins !... Avoue que l'Epiornis bat tous les vaisseaux où tu as jamais navigué.

— Je ne veux pas dire de mal de cette petite boîte-ci, qui fait rudement honneur à m'sieur Henri... mais c'est tout de même un peu étroit... Il y avait plus de place à bord du Charles-Martel.

— De la place ! Je ne trouve pas qu'il en manque. Aurais-tu par hasard la fantaisie d'exécuter une gigue ?

— Hé ! hé ! on en a dansé plus d'une quand on était moussaillon...

— Tu pensais alors que tu étais le premier moutardier du pape, pas vrai ? Je te vois d'ici te dandinant d'un air faraud...

— On n'était pas plus mal qu'un autre, m'sieur Gérard, dit Le Guen avec la paisible conviction de ses avantages extérieurs. Et quant à un homme qui a navigué, il en vaut deux au moins des empaillés qui restent toujours sur le plancher des vaches, voilà mon avis !

— Bon ! Mais que dire alors de ceux qui comme nous, prennent possession du royaume des airs ? N'en valent-ils pas au moins quatre de ces empaillés ?

— Ça, m'sieur Gérard, c'est pas à moi d'en parler, attendu que, sauf votre respect, ça me paraît un peu tôt pour affirmer que nous n'allons pas faire le saut périlleux…

— Eh quoi ? s'écrie Gérard surpris, est-ce là ta façon de penser ?… Mais alors, mon pauvre Le Guen, comment as-tu consenti à nous suivre ?

— Voyez-vous, m'sieur Gérard, dit Le Guen, se campant en équilibre, les pieds écartés, d'un air vraiment nautique, moi, je ne connais que la consigne. Du temps que j'étais matelot, je suivais mon officier. Mon officier m'aurait dit : « Le Guen, on va aller dans la gueule du diable ! » J'aurais dit : « Bien, mon capitaine », ou « bien, mon amiral », selon qui m'aurait parlé, quoi ? Eh bien, depuis que je suis à votre service, votre papa et m'sieur Henri, et vous, m'sieur Gérard, vous êtes censément mes officiers (je puis bien y ajouter mam'zelle Colette, Dieu la bénisse !). Alors, où que vous allez, je vais, c'est bien simple !

— Très simple ! dit Gérard lui frappant amicalement sur l'épaule. Mais je voudrais te voir plus d'enthousiasme ou de confiance pour notre Epiornis. Allons ! avoue que de tous les bateaux où tu as mis le pied, celui-ci est encore le plus chic !

— C'est pas qu'il soye à dédaigner, fait Le Guen, promenant un regard critique autour de lui. C'est de la bonne ouvrage, pas d'erreur ! Mais ils disent chez nous qu'il faut attendre d'être sorti du bois pour faire la nique au loup et chanter victoire…

— Bah ! fait Gérard avec un peu d'humeur. Est-ce que nous ne la tenons pas, la victoire ? Je te dis que nous toucherons le Transvaal, sans avoir eu le temps d'éternuer… que nous rentrerons à Passy dans un mois…

— Savoir !… » dit Le Guen, diplomatiquement.

Avant que midi fût venu, les voyageurs avaient laissé derrière eux la ville éternelle assise sur ses sept collines, Naples, le Vésuve, l'Etna, toute l'Italie, et, franchissant comme une flèche la largeur de la Méditerranée, l'Epiornis arrivait en vue de la côte africaine.

Étrange sensation de planer ainsi dans l'infini, sans même sentir au-dessous de soi l'appui chancelant des vagues. Gérard ne pouvait s'arracher au spectacle unique qui lui était offert : autour de lui, l'immensité ; à ses pieds, la terre entière déroulant sa carte avec une rapidité vertigineuse. Il était le seul d'ailleurs, de l'équipage, à triompher ouvertement. Absorbé dans sa manœuvre, Henri guidait sa chimère ailée à travers l'espace, sans qu'un mot ou un geste vînt indiquer le cours de ses pensées : M. Wéber, perdu dans sa rêverie coutumière, n'était jamais présent que de corps dans une réunion quelconque ; quant à Le Guen, roulant philosophiquement sa chique d'une joue à l'autre, il accomplissait sa consigne sans en demander plus long, et si Gérard n'eût signalé par moments les contrées reconnues au passage, ni les uns ni les autres ne s'en fussent inquiétés.

L'Épiornis a franchi les bouches du Nil ; il plane au-dessus de l'antique Égypte. Au clair de la lune, les grands sphinx, rêvant aux pieds des Pyramides, projettent sur le sable leur énigmatique silhouette. Le Nil, d'abord large comme une mer intérieure, se resserre, diminue jusqu'à n'être plus qu'un simple ruban bleu bordé de verdure qui, même à la lumière incertaine du soir, tranche sur le jaune aride des sables environnants. Sa course devient plus sinueuse, plus accidentée ; des roches sauvages, des rapides le coupent à chaque pas ; des affluents nombreux lui arrivent de toutes parts ; et si inextricablement entrelacé est leur réseau, que, même de leur observatoire favorable, nos aéronautes ne peuvent distinguer la source initiale ; le « Père des Rivières » sort du mystère des grands lacs en gardant le secret de son origine.

Un autre matin, un autre soir, puis d'autres encore se suivent et se remplacent ; le continent noir déroule son énorme masse compacte sous les pieds des voyageurs ; enfin, au matin du cinquième jour, les plaines immenses, le Veldt, l'héroïque Transvaal sont atteints. C'est deux fois plus tôt que les calculs les plus ambitieux d'Henri Massey ne lui avaient laissé espérer, avant qu'il eût éprouvé sa machine.

Hamlet. Acte I. Scène v.

V

La question capitale de savoir où l'on devait remiser l'Épiornis avait été mûrement pesée et débattue entre les quatre voyageurs ; il fut admis d'un commun accord que la plus sûre auberge pour

ce véhicule peu ordinaire était sans contredit la cour intérieure de la Tour phénicienne, qui avait naguère servi de logis au jeune ménage Hardouin, et qui plus tard soutint si vaillamment l'assaut de Benoni et de sa bande.

Lorsque cette tourbe fut exterminée par l'explosion de la terrible poudre K (une des mille inventions du savant Wéber), toute la vallée en reçut la commotion ; à la place où s'élevait le monticule que la famille Massey avait baptisé la colline des pétunias, une sorte de gouffre noir se creusa, et de tous côtés les arbres arrachés, l'herbe brûlée, les roches calcinées témoignèrent éloquemment de la puissance effroyable de cet explosif. Seule, la Tour avait paru ignorer le passage du fléau qui saccageait tout le pays à dix lieues à la ronde. Rongées par les plantes parasites, la rouille et l'abandon, les hautes murailles de granit trente fois centenaires montraient bien çà et là quelque pan démantelé, et les toitures supérieures que jamais, depuis des siècles, main d'ouvrier ne toucha, avaient cédé sous l'effort des averses torrentielles revenant chaque année à la saison des pluies.

Mais, à part ces dégâts partiels, la Tour se portait à merveille. Toutes ses voûtes étaient intactes ; inébranlable sur ses puissantes assises, elle avait fourni avec ses murs épais, ses arcades profondes, une défense également efficace contre l'humidité et contre les ardeurs d'un soleil tropical ; en temps de guerre elle s'était montrée forteresse imprenable ; et, quand les Français lui dirent adieu, sa masse imposante semblait prête à défier l'assaut des siècles à venir comme elle avait soutenu celui des siècles passés.

« Pourvu que la Tour soit libre, disait M. Wéber, je ne vois pas, en effet, de meilleur asile pour notre machine. En temps si

troublés, il serait de la plus haute imprudence de la loger chez l'un ou l'autre des belligérants. Rappelez-vous comme notre pauvre éléphant fut promptement qualifié bête de guerre, et confisqué par les Boërs…

— Il ne nous manquerait plus que de voir notre oiseau confisqué et baptisé de la sorte par les Anglais ! s'écria Gérard. Non ! dussions-nous lui creuser un terrier et veiller nuit et jour près de lui, l'arme au pied, il faut à tout prix prévenir une semblable catastrophe…

— La Tour étant sensiblement éloignée du théâtre propre de la guerre, reprit Wéber, il y a lieu d'espérer qu'au dedans de ses murs l'Epiornis sera en sûreté ; partout ailleurs, il faudrait craindre qu'on fît main basse sur une machine d'une pareille utilité.

— Le fait est, dit Henri pensif, qu'un général désireux d'épier l'ennemi en toute sécurité ou de faire parvenir quelque dépêche pressante, d'où peuvent dépendre des milliers de vies, sa gloire propre, l'honneur de sa nation, serait vraiment excusable, s'il faisait, comme vous dites, main basse sur notre précieux aviateur.

— Qu'il y vienne ! fit Le Guen, serrant les poings. Qu'on me la donne à garder à moi, la Piornis, et nous verrons bien si je la leur laisse prendre, à ces Angliches ! Ah mais !… »

Il était environ trois heures après minuit lorsque l'oiseau géant commença de planer sur le Veldt. Conservant toujours une hauteur suffisante pour se défendre des regards curieux ou de la balle possible de quelque chasseur matinal, les voyageurs approchaient davantage de minute en minute de cette Rhodésie où ils avaient passé des jours si heureux, si paisibles, si utilement occu-

pés, et dont la guerre, l'éternel fléau qui désole le monde, était venue les déloger en pleine prospérité. Penchés aux hublots inférieurs, ils regardaient avidement, cherchant d'un cœur ému tel groupe d'arbres, telle colline, tel point de repère bien connu, qui leur annoncerait l'approche de l'ancienne demeure.

« Le voilà ! Voilà Massey-Dorp ! s'écria Le Guen le premier. Un pauvre tas de décombres !... Il n'y a que la rivière qui soit demeurée intacte... Si ça ne fait pas gros cœur !... Tas de rien du tout, va ! Penser que nous avons tant peiné, sarclé, labouré, pioché, arrosé, pour en arriver là !... Où sont-elles les roses de mam'zelle Lina ?... Et les beaux bouquets qu'elle allait cueillir tous les matins pour la table du déjeuner ? Ah, tenez, cela fait mal ! »

Et le brave gabier essuya avec colère une larme du revers de sa main. Les autres se taisaient, non moins attristés, non moins émus. Que de travail, que d'efforts, que de richesses, que de beautés, enfouis sous ce tas informe de bois brûlé, de briques effondrées ! Sur ce coin de terre favorisé, à vrai dire, pour le climat et la végétation, mais absolument inculte et sauvage, l'activité, l'industrie, le génie d'une seule famille avaient créé une sorte d'Eden qui naguère encore faisait l'admiration et l'envie des pèlerins de la solitude, toujours hospitalièrement accueillis. La déesse à l'œil sanglant, à la torche allumée, n'avait fait que passer, et en un instant ce paradis était devenu un désert dont bientôt les animaux sauvages reprendraient possession... Mais déjà, le bois de magnolias, l'ancien enclos du jardin, la rivière s'enfuient à l'arrière de l'Epiornis ; à l'avant, la Tour se dessine trapue et solide.

Était-elle occupée ? Rien ne donnait à le croire. Pas un mouvement ne se manifestait aux alentours. À cette heure, où déjà le la-

boureur est aux champs, où la ménagère vient de lui donner sa soupe chaude, pas un attelage, pas une charrue creusant son sillon, pas la plus mince colonne de fumée montant au-dessus des arbres, n'annonçaient la présence d'un travailleur ou d'un foyer. Le site avait tout l'air d'être abandonné.

« Voilà qui est parfait ! dit Gérard, après avoir soigneusement exploré, à l'œil nu et à la lorgnette, tous les abords de la Tour. Rien ne grouille à cinq lieues à la ronde. Je ne vois pas même frétiller les oreilles d'un lièvre, ni la silhouette d'une gazelle… Et pourtant, en avons-nous fait de belles chasses ici même, hé, mon Le Guen !

— Il faut croire que lorsque la racaille de Benoni a dévasté ce pays, elle n'a rien laissé, même pour le gibier, dit Le Guen.

— Je ne crains pas d'affirmer que ce lieu est absolument désert, reprend Gérard, déposant sa lorgnette. Nous pouvons sans hésitation gouverner sur la cour et y atterrir.

— Pour plus de sécurité, dit Henri, je propose que nous descendions provisoirement dans la petite clairière qui se trouve à un demi-kilomètre à peu près de la Tour ; deux de nous pourraient aller faire un voyage de reconnaissance ; si elle est habitée, nous nous envolons ailleurs ; si elle est libre, nous venons nous poser dans la cour.

— Entendu ! fait Gérard. Et Le Guen se charge avec moi du voyage de reconnaissance.

— Voilà qui me va ! dit Le Guen satisfait. Je commence à avoir des fourmis dans les jambes, moi !… Alle est bien belle, la boîte à m'sieu Wéber, mais alle est un peu serrée, quoi ?… »

Aussitôt que Gérard, faisant office de vigie, a signalé le point exact où l'Epiornis peut atterrir sans encombre, l'aiguilleur fait tourner sa poignée : l'aviateur arrête sa course, commence à descendre d'un mouvement lent, savamment modéré, contredisant par un puissant effort de mécanique la loi de la chute des corps. À chaque seconde la vitesse décroît dans une mesure régulière, et lorsque, enfin, l'oiseau touche le sol, c'est avec tant de souplesse et de moelleux, qu'à peine on en ressent le choc dans la cabine.

« Bravo ! s'écrie Gérard, donnant le signal des applaudissements, que ses compagnons imitent de bon cœur. Henri, tu viens d'accomplir une manœuvre de virtuose ! Ceci est positivement merveilleux !... Et maintenant, ajoute-t-il, en prenant terre, en marche !... Viens vite, Le Guen ! nous ne faisons qu'un saut jusqu'à la Tour pendant que les autres gardent l'arche sainte.

— Eh bien ! dit Le Guen, pendant qu'ils s'éloignent rapidement, c'est tout de même agréable de retrouver cette vieille terre sous ses pieds. « Le plancher des vaches ! » qu'on l'appelle à bord ! C'est bon pour blaguer. La vérité est que nulle part on n'est aussi à l'aise.

— Eh quoi ? est-ce toi qui parles ainsi ? toi, un vieux loup de mer ? fait Gérard presque scandalisé. Alors, décidément, cette course admirable que nous venons de fournir à travers les nuages, ça ne te dit rien ? Tu préférerais peut-être un simple voyage en paquebot ! ou, s'il était possible, une vulgaire diligence !

— Ma foi, m'sieu Gérard, dit Le Guen assez penaud, la diligence, c'est comme qui dirait moins casuel qu'un grand diable

d'oiseau qui vous emporte sans crier gare à des cinq cents mètres de hauteur… Vrai, on se sent tout drôle…

— Et on n'en a que plus de mérite à se comporter comme toi ! accorde Gérard généreusement.

— C'est étonnant ! fait observer Le Guen au bout de quelques minutes de pas gymnastique, ou dirait que personne n'a passé par ici depuis notre départ. Je ne vois aucune ornière, aucune trace de pas, de charrette, de bestiaux… Croirait-on pas que les gens se sont donné le mot pour respecter l'ancienne propriété de not'maître ?

— Il ne faudrait pas se leurrer d'une telle illusion, dit Gérard, secouant la tête. Il y a deux bonnes raisons pour que le « Dorp » ait été délaissé par les parties adverses. D'abord il se trouve en dehors de la région où la lutte sévit ; et puis rappelle-toi l'état où Benoni et sa horde avaient laissé les choses. Ni un mur debout, ni un meuble, ni une bouteille de vin, ni vestige de vivres d'aucun genre… En vain des bandes de soldats affamés ont pu chercher quelque objet sur quoi mettre la main ou la dent ; les autres avaient fait place nette… Et c'est ce qui me laisse espérer de trouver pareille solitude à la Tour. »

L'attente de Gérard ne fut pas trompée. Du haut en bas de l'antique forteresse, un profond silence régnait : aucun être vivant, sauf les rats et les araignées, ne paraissait y avoir passé depuis l'heure où la longue caravane composée des Massey, de leurs hôtes et de leurs serviteurs, avait quitté ses murs. Sans perdre de temps, les deux éclaireurs revinrent d'un pied alerte rapporter la bonne nouvelle à leurs amis et reprirent leur place sur l'Epiornis. Trois tours de manette, l'aviateur s'élève franchit comme une

flèche la courte distance, s'arrête au-dessus de la cour, descend légèrement, s'arrête avec précision sur le sol. Il est quatre heures.

« Ne perdons pas une minute ! dit Henri, mettant pied à terre. Que notre premier soin soit de nous procurer des chevaux et un guide pour gagner Modderfontein aussitôt qu'il nous sera possible. Nous vous laissons, cher monsieur Wéber, la garde de l'Epiornis, votre œuvre, votre chose. Et à notre brave Le Guen nous confions la garde de M. Wéber. Je ne vous en dis pas davantage… Au revoir ! J'ai hâte d'agir, de me voir en chemin…

— Au revoir ! au revoir, mes enfants, dit le vieillard ému. Ne tardez pas ! Ne vous inquiétez pas de nous. Le Guen et moi nous ferons très bon ménage et très bonne garde. Nos vœux vous accompagnent ! Et revenez vite avec la chère captive !… »

Les jeunes gens s'éloignent d'un pas rapide. Pour eux, toute cette partie du Veldt n'a point de secrets. Tant et tant de fois ils l'ont parcouru, le fusil sur l'épaule ! Mais, aujourd'hui, ils ne songent guère aux belles chasses de jadis ; leur seule préoccupation est de gagner promptement le centre de trafic le plus proche, d'y trouver le nécessaire, de conclure sans délai leur marché. À dix kilomètres environ de l'ancien emplacement du Dorp, un commencement de village s'ébauchait deux ans auparavant. Aujourd'hui, c'est un gros bourg où les marchands de chevaux ne peuvent manquer. Habitués au langage, aux mœurs et coutumes du pays, les deux frères trouvèrent leur homme sans beaucoup chercher ; en moins d'un quart d'heure, ils se voyaient montés sur deux petits chevaux indigènes, qu'ils avaient payés comptant le double de leur valeur, et le maquignon, enthousiasmé de cette aubaine matinale, leur offrait son propre fils comme guide. Il estimait que la distance d'ici à Modderfontein était de 40 milles à

peu près, et que, par conséquent, ils devaient être rendus avant le soir, Sakkalo étant bon marcheur…

« Bon marcheur ! s'écria Henri. Prétendez-vous qu'il fournisse à pied une pareille étape ? Et la rapidité du voyage n'en sera-t-elle pas compromise ?

— À pas peur ! fit le marchand en riant. Sakkalo trotte aussi bien que le meilleur cheval. Il est de race matabélé ! Et, avec une de ces pilules sous la langue pour le fouetter de temps à autre, vous verrez si, pendant douze heures d'affilée, il ose parler de s'arrêter ! »

Contrairement à la réputation bien établie de ses pareils, le maquignon disait vrai. Sans perdre une minute, Sakkalo, un jeune métis d'une quinzaine d'années, commençant à tricoter de ses longues jambes sèches et grêles comme des aiguilles à bas, se lança tête baissée dans la carrière, et, pendant deux bonnes heures, les cavaliers émerveillés le suivirent au grand trop, sans observer chez lui la moindre trace de fatigue. De loin en loin, on le voyait puiser dans la poche de sa veste, en retirer une des précieuses pastilles de kola, et, muni de ce stimulant, reprendre sa course avec une nouvelle ardeur.

Au bout de vingt kilomètres environ, on arriva en vue d'un misérable petit hameau. « Arrêtons-nous là pour donner l'avoine à nos hôtes, dit Henri. Hé, Sakkalo ! tu dois avoir besoin de souffler !

— Moi ? Pas besoin souffler ! dit le jeune coureur, sans paraître le moins du monde incommodé par le violent exercice qu'il venait de se donner. Sakkalo marcher douze heures… selon contrat… ou père battre… »

Beaucoup trop humains pour exiger l'exécution intégrale d'un contrat aussi dur, les deux frères ne voulurent se remettre en marche qu'après un temps de réfection et de repos normal. Et telles étaient cependant les qualités d'endurance et de vélocité possédées tant par le guide que par les montures, que, bien avant l'expiration du temps assigné, c'est-à-dire vers six heures du soir, on atteignait Modderfontein.

Aviser la première auberge venue, y laisser les bêtes avec instruction à Sakkalo d'attendre de nouveaux ordres et s'élancer vers le camp, tout cela fut l'œuvre de quelques minutes pour les deux frères. Dans leur légitime impatience d'obtenir des nouvelles de la prisonnière, de lui faire connaître leur présence, il leur avait semblé que la principale, la seule chose à faire était d'aller droit à l'une des portes du camp, d'en demander l'accès ; ou bien, si la chose n'était pas praticable, de prier les gardiens de transmettre à M Mauvilain un simple message verbal, lui disant que les amis de sa famille étaient informés du lieu de sa captivité et lui envoyaient leurs respectueuses salutations…

Hélas ! ils étaient loin de compte. De gardiens réguliers, d'administration organisée, on n'en voyait pas trace autour de la palissade qui marquait les limites du camp où des milliers d'êtres humains, étroitement entassés, agonisaient lentement, souffraient de toutes les privations et de tous les maux. De loin en loin, une sorte de portail grossier, orné d'un auvent, marquait une des entrées de l'enceinte ; à chacune de ces portes, gardée par un piquet de soldats, ils reçurent la même réponse : Impossible !

Impossible de pénétrer dans le camp. Impossible de communiquer de quelque manière que ce fût avec les prisonniers… Im-

possible de leur faire entendre aucune nouvelle du dehors… Impossible même de dire si la personne qu'ils cherchaient était au nombre des vivants !

Même en certains lieux on commença à les regarder de travers et à parler d'espionnage…

« De la prudence ! fit alors Gérard, entraînant loin du poste son frère exaspéré. À aucun prix il ne faut nous laisser coffrer !… Ce serait le désastre irréparable. De la patience, Henri, je t'en conjure !… Eh oui, c'est difficile ! Si tu crois que la main ne me démange pas de gifler quelqu'un de ces maroufles ! Mais voyons, que pouvons-nous faire ? La force est hors de question ; nous n'obtiendrons rien par persuasion ; il faut ruser ! Il doit y avoir, et il y a moyen d'entrer, quoi qu'ils en disent… Ils vont répétant avec obstination : « Impossible, impossible ! » Eh bien, moi qui te parle, j'ai déjà vu pénétrer dans le camp, par la porte sud, quelqu'un qui n'était ni officier, ni soldat, ni fonctionnaire, j'en suis sûr.

— Qui était-ce ? que veux-tu dire ?

— Une simple revendeuse de fruits, poussant devant elle sa brouette. Elle est entrée comme dans du beurre. Ces brutes de sentinelles, qui faisaient tant les fendants, n'ont pas même examiné sa marchandise.

— C'est vrai. Je l'ai vue… Mais je n'avais pas noté le fait.

— Eh bien, si cette citoyenne peut entrer ainsi, c'est que la loi rigoureuse qu'on nous oppose n'est qu'un mot : je m'en doutais !

— Oui. Mais qu'importe s'ils se butent à leur stupide consigne ? Gérard, je ne vois qu'un moyen, c'est d'escalader la

clôture ; et c'est ce que je tenterai ce soir même !

— Faisons mieux. Usons de la clef d'or. Achetons une de ces brouettées de fruits, et poussons-la hardiment à l'intérieur.

— Certes, je ne demande pas mieux que d'essayer ; mais comment espérer qu'ils ne remarquent pas la substitution de personne ?...

— On se déguise ; on se grime.

— Tu espères te faire passer pour cette marchande ? demanda Henri, étonné. Elle était naine et quelque peu bossue.

— Non, je ne vais pas jusque-là. Mon espoir est de trouver autour du camp un vendeur d'un physique plus favorable à la substitution... »

Gérard avait vu du premier coup, selon son habitude, le meilleur parti à prendre, et avec le bonheur qui rarement désertait ses entreprises personnelles, il n'avait pas fait cent pas qu'il rencontrait précisément le type cherché : un marchand ambulant de taille assez haute et d'âge incertain, dont la figure hâve et les yeux affamés disaient assez qu'avec un souverain on obtiendrait de lui ce qu'on voudrait.

Sans balancer, Gérard va droit au bonhomme, lui propose de lui acheter sa défroque pour une livre sterling, en lui donnant par-dessus le marché les habits de son compagnon.

Le marchand ébahi croit d'abord qu'on veut se moquer. Puis il cligne de l'œil :

« Compris ! Ce sont des gentlemen qui méditent quelque practical joke, quelque bonne farce. » Il est leur homme.

L'échange est fait en un instant et la pièce d'or empochée avec ivresse.

« Combien les fruits et la brouette ? demande alors Gérard.

— Oh ! oh ! fait l'autre, comprenant de mieux en mieux. C'est donc là votre jeu ?… »

Et saisissant l'occasion par sa mèche traditionnelle :

« Cinq livres, gentlemen ! Ce serait faire tort à mes petits enfants que de demander un sou de moins.

— Les voici ! » dit Gérard tirant un billet de son portefeuille.

Et le marchand détale de toute la vitesse de ses longues jambes.

« Pars, et bonne chance ! murmura Gérard. Je prendrais volontiers ta place. Mais vraiment, je n'ai pas le droit de te disputer ce privilège… »

Le crépuscule grandissant favorisait l'entreprise. Poussant sa brouette, Henri va droit à la porte la plus proche, et, sa casquette rabattue sur les yeux, il fonce tête baissée à travers les rangs des soldats qui, tout à l'heure, lui refusaient inexorablement l'entrée. Il ne rencontre ni un œil soupçonneux, ni une rebuffade. À peine si la sentinelle jette un regard indifférent sur sa marchandise ; à vrai dire, les quelques douzaines de bananes pourries qu'il vient de payer cent vingt-cinq francs ne méritent pas qu'on leur accorde plus d'attention.

Henri presse le pas, se hâte de gagner les ruelles grouillantes où sont parqués les infortunés prisonniers. Instinctivement, il a repoussé le couvre-chef que la nécessité seule a pu lui faire accep-

ter, aussitôt que la première cahute rencontrée le dérobe à l'observation de la sentinelle. Et voici qu'une voix cassée l'arrête au passage :

« Hé, l'homme ! Pas si vite ! Qu'on voie un peu vos fruits. »

Il s'arrête frappé au cœur. Cette voix, cet accent, il les connaît ! Il se rapproche. Non, il ne s'est pas trompé. La pauvre vieille prisonnière de guerre ! Elle était des amis des Mauvilain. Que de fois n'a-t-elle pas bercé la petite Tottie là-bas sur le kopje !

« Tante Anik !!... »

Àson tour elle le reconnaît.

« Bonté divine ! monsieur Henri !

— Chut ! dit le jeune homme vivement. Je viens pour délivrer Nicole. Vite, tante Anik, dites-moi dans quelle partie du camp je la trouverai !

— Nicole ! » Et la bonne vieille éclate en pleurs. « Ah ! mon pauvre enfant, elle n'est plus parmi nous ! »

VI

« Que voulez-vous dire ? demanda Henri, frappé d'un affreux soupçon.

— Hélas ! Monsieur !...

— Quoi ? Parlez !... pour l'amour du ciel ! » En ce moment un soldat en uniforme kahki, grand feutre brun retroussé à gauche,

et cartouchière en travers de la poitrine (car les Anglais, comprenant le danger des couleurs éclatantes et des uniformes empanachés, avaient bientôt copié la tenue boer au cours de la campagne), se rapprocha en se dandinant d'un air fat.

« Eh bien ! eh bien ! dit-il insolemment, faut-il tant de palabre pour acheter un penny de fruit gâté ?

— Gâté, mon fruit ? protesta le faux marchand, jouant l'indignation, et s'exprimant dans le plus pur anglais de Billingsgate. Viens un peu y voir. Tu n'en as pas goûté souvent de si bon chez toi.

— C'est toi, mendiant, qui n'en as jamais vu comme il en pousse dans mon Yorkshire ! répond le soldat en colère. Ces cockneys ont un aplomb !... »

Satisfait que son accent l'ait fait prendre pour un cockney (sobriquet donné aux habitants des faubourgs de Londres), Henry veut se détourner et reprendre son soi-disant marché avec la vieille Anik ; mais le soldat lui met rudement la main sur l'épaule.

— Minute !... Tu m'as l'air bien déluré pour un mercanti, dit-il avec le mépris inconscient de l'homme de guerre pour le pékin. Est-ce que ta place ne serait pas avec nous, un rifle sur l'épaule, un revolver au poing, au lieu de pousser cette sale brouette ?...

— Mêle-toi de ce qui te regarde ! répliqua Henri secouant la main qui repose sur son épaule. D'abord, si je voulais servir, ce ne serait pas avec des fantassins comme toi ! Il me faudrait un cheval, mon garçon.

— Excusez du peu !... Shank's mare n'est pas assez bonne pour monsieur !

— Rien n'est assez bon pour moi, mon vieux, fait Henri, et dans tous les cas, je ne te demanderai pas la permission, s'il me prend envie d'aller à l'avant-garde. Allons, place ! J'ai besoin de gagner ma vie, moi. Je n'ai pas le temps de baguenauder comme un fainéant de galonné ! »

Flatté d'être pris pour un galonné, alors que pas la moindre « sardine » ne brille encore sur sa manche, le soldat, souriant béatement, laisse Henri s'éloigner sur les traces de la vieille Anik qui s'est esquivée pendant l'altercation, et dont il aperçoit la jupe en loques, cheminant cahin-caha à quelque distance en avant. Le tournant d'une étroite ruelle leur offre enfin un abri propice. Dévoré d'inquiétude, Henri presse de questions la vieille paysanne, que les chagrins et les souffrances paraissent avoir réduite à un état voisin de l'imbécillité ; et, de ses réponses confuses, il finit par comprendre que Nicole a été emmenée de Modderfontein après une tentative d'évasion.

— Mais où est-elle ? où l'a-t-on enfermée ? s'écrie Henri au comble de l'anxiété. Rappelez vos souvenirs, tante Anik !... Voyons ! vous devez bien avoir entendu nommer le lieu où on la menait. Est-ce à Port-Natal ?... Est-ce dans un autre camp ?...

— Ah, mon bon monsieur, comment vous dire !... Je ne sais pas, moi... Je crois bien que c'est en Angleterre...

— En Angleterre !...Mais pourquoi ?...on n'y a transporté aucun autre prisonnier de guerre... Réfléchissez, tante Anik, je vous en supplie. Qu'est-ce qui vous donne à croire qu'elle est en Angleterre ?

— Dame ! L'Angleterre est une île, n'est-ce pas ?

— La Grande-Bretagne est une île. Après ?

— Eh bien, on a dit comme ça que Nicole serait in… in… internée… c'est bien internée qu'on a dit ?

— Oui, internée, mais où, pour l'amour du ciel ?

— Dans une île, redit la pauvre vieille, rassemblant laborieusement ses souvenirs. Alors, il y en a qui ont dit comme ça qu'on la mènerait dans l'île de Londres pour la montrer à la Reine.

— Une ile, une île, répétait Henri perplexe. On a établi des camps de concentration dans plusieurs îles. Il y en a un à Sainte-Hèlène… un à Ceylan.

— Ceylan ! s'écrie la vieille toute contente. C'est cela même ! Ceylan près de Londres : là où le roi a son palais de Windsor !

— Oh ! tante Anik ! Êtes-vous bien sûre d'avoir entendu ce nom ? Pensez bien à ce que vous me dites, je vous en conjure !…

— Hélas ! mon bon monsieur, fait la vieille prisonnière, les larmes commençant à couler sur son visage flétri, je veux bien vous dire tout ce que je sais, moi… Et il faut me pardonner si j'ai un peu perdu la tête, après tous les malheurs que j'ai vus… mes fils, vous vous les rappelez, monsieur Henri ?

— Certes, je me les rappelle : de beaux garçons, de braves cœurs, de vrais Boers !…

— Ah oui ! des vrais… Ils y sont tous restés, tous ! fils et petits-fils !… »

Et la malheureuse ouvre ses deux bras d'un geste désolé…

« Tous, jusqu'à mon petit Alau qui n'avait que onze ans.

— Alau ! Il est mort ?

— Combattant à côté de son père et de son grand-père, oui monsieur, oui monsieur. Il avait onze ans, son père trente-cinq et mon mari soixante-dix… Tous trois restés couchés là-bas, à Colenso…

— Pauvre tante Anik ! Et les autres ?…

— Deux sont tombés à Maggersfontein, un autre à Spion-Kopje… Les pleurs empêchent la malheureuse mère d'achever la triste énumération.

— Chère, chère tante Anik ! répéta Henri, le cœur broyé de pitié. Ils sont morts glorieusement pour leur pays !…

— Alors, je suis restée toute seule… mes filles, ma bru ont succombé de misère… et moi, je survis à tous… Le Seigneur m'a oubliée !…

— Ne dites pas cela !… Vous avez encore du bien à faire en ce monde. Voyez, c'est grâce à vous que je retrouverai peut-être Nicole !…

— Ah ! le Seigneur la bénisse, la sainte fille !… aussi bonne que belle… et sous son air doux, un cœur de lion !… Oui, dame Gudule était heureuse, elle aussi, en ses enfants… Et où sont-ils tous aujourd'hui ?… Les voies du Seigneur sont impénétrables… Que son nom soit béni !…

— De tous ces chers amis, pouvez-vous me donner quelque nouvelle ?… Y avait-il ici avec Nicole quelqu'un des siens ?…

— Seule ! seule ici !… Et presque seule elle reste sur la terre. Le père est tombé à Maggersfontein avec ses deux derniers gar-

çons… Toutes les petites sœurs mortes… Vous savez comment a péri la gentille Lucinde, pauvre agneau ?…

— Oui, oui, s'écrie Henri vivement, car il sent son courage se fondre au récit de si affreuses douleurs… Mais parlez-moi de ceux qui ont été épargnés. Ne disiez-vous pas tout à l'heure que c'est en voulant courir au secours de sa mère que Nicole a été arrêtée et incarcérée dans une plus dure prison ? Dame Gudule serait donc vivante ?… Oh, donnez-moi l'assurance qu'il en est ainsi !

— Dame Gudule est demeurée seule avec son plus jeune enfant parmi les ruines de sa ferme incendiée, du moins on me l'a dit… Je ne me rappelle pas bien si c'est à la même époque que Nicole, prise les armes à la main, fut amenée parmi nous… Je n'ai plus de mémoire… Mais ce que je puis vous dire, mon bon monsieur, c'est que nous avons béni le jour où elle nous arriva comme un ange du ciel !… s'oubliant pour les autres, donnant son dernier morceau de pain, sa dernière goutte d'eau aux malades et aux affamés ; recueillant le vœu suprême des agonisants, ne perdant jamais patience ou courage, la consolation de tous !… pleurant avec ceux qui pleuraient… Ah ! quelle perte quand elle nous a quittés !… Mais ne croyez pas que ce fût pour chercher son contentement… Ayant appris par un nouveau prisonnier que sa mère était gravement malade, elle risqua tout pour voler à son secours… fut reprise… et comme il y eut du désordre au camp, — une révolte pour la défendre, disent-ils, — on décida de l'interner dans cette île… Vous voyez, monsieur, ça me rend ma langue de parler de cette fille bénie ! fit la bonne vieille souriant au milieu de ses larmes.

— Et vous êtes bien sûre que c'est Ceylan ?

— Oui, oui ! Quand vous avez dit le nom je l'ai bien reconnu.

— Comment, comment obtenir une certitude ? se demandait Henri angoissé, et se le demanda tout haut.

— C'est bien facile, monsieur. Tous les autres vous diront comme moi. »

Et appelant une femme âgée, fantôme décharné qui se traînait le long de la ruelle :

« Pstt ! Frû de Burgh ! Venez un peu par ici ! Pourriez-vous nous dire où l'on a envoyé Nicole Mauvilain ? Voici un ami qui voudrait le savoir. »

La prisonnière leva sur Henri deux yeux caves rougis par les larmes :

« Nicole Mauvilain ?… répondit-elle d'un ton vague.

— Oh ! si vous le savez ! dites-le, je vous en conjure !

— Pardonnez-moi, monsieur ! reprit la vieille dame portant la main à son front. Toutes les horreurs que j'ai vues, que j'ai souffertes ont affaibli, je crois, mon entendement… Mais qui peut, ici, avoir oublié Nicole Mauvilain ?… »

Puis, après un temps :

« Chère petite ! Ils l'ont envoyée à Ceylan !

— Ah madame, merci ! s'écria Henri prenant respectueusement sa main ridée. Laissez-moi vous le confier, j'étais venu pour arracher M Mauvilain à cette cruelle prison ; je suis son fiancé… Grâce à vous, à cette bonne tante Anik, je saurai de quel côté diriger mes recherches… Mais dites-moi, n'est-il rien qu'on puisse

tenter pour vous-même ? Pour vous tirer de l'état… de dénuement où j'ai la douleur de vous voir ?

— Quand on a tout perdu, monsieur, dit Frû de Burgh, qu'on a vu s'écrouler son foyer, tomber tous les siens, démembrer la patrie, que sont les privations personnelles ?… Il m'importe assez peu, je vous assure, que les jours qui me restent à vivre se traînent dans une prison ou dans un palais… mais vous, monsieur, reprit la vieille femme avec une ombre d'animation, ne vous attardez pas ici davantage ! Si, comme il paraît, vous avez franchi ces postes à la faveur d'un déguisement, hâtez-vous de quitter le camp, de quitter le voisinage !… La révélation de votre identité serait la ruine de vos projets !… Allez, allez à Ceylan, et puisse le Seigneur bénir votre entreprise ! Si vous délivrez votre fiancée, si le ciel permet votre union, vous ne l'aurez pas achetée trop cher, même au prix de mille fatigues et de tout votre dévouement : car Nicole est une créature d'élection. »

Inclinant gravement la tête, la prisonnière s'éloigna de son pas faible et chancelant.

« Elle a vu fusiller sous ses yeux son mari et ses trois fils, murmura Anik. C'étaient des gens notables, des gens riches, braves et charitables… Et maintenant elle n'a pas un morceau de pain à manger !… »

Le cœur serré de douleur, Henri se remit à pousser sa brouette, non sans en avoir versé le contenu entre les mains d'Anik, avec une gratification généreuse et mainte parole d'encouragement.

Il ne rencontra pas plus de difficultés pour sortir que pour entrer, et bientôt se retrouva auprès de Gérard, qui l'attendait, le

cœur bourrelé d'inquiétude, ayant eu toutes les peines du monde à se retenir de pénétrer à sa suite dans le camp.

En peu de mots, Henri le mit au courant de la situation. Les deux frères demeurèrent d'accord que la seule chose à faire était de partir sur l'heure pour Ceylan.

« Heureusement, nous n'avons ni train, ni paquebot à attendre, ni passeport à demander ! s'écria Gérard. Partons ! partons sans perdre une minute !

— Pourvu que les renseignements soient exacts ! objecta Henri, soucieux. Pourvu que nous ne quittions pas ce pays en y laissant Nicole !... Mais comment obtenir une certitude ? ... Je ne puis que me fier à ce qu'on me dit...

— Naturellement ! Mais puisque deux personnes, sans s'être concertées, t'ont affirmé la même chose, on peut croire qu'elles disent la vérité. Nicole, la chère courageuse fille, était évidemment connue dans le camp ; tous ont dû s'intéresser à son sort, vouloir connaître le lieu de sa captivité, grands et petits en sont instruits... Tu vois, il ne peut y avoir erreur.

— Crois-tu que les autorités anglaises refuseraient de nous donner à cet égard une réponse positive ? demanda Henri encore irrésolu. Un simple renseignement !... Il n'y a pas de raison pour le refuser.

— Oui. Compte là-dessus ! Deux balles dans la tête pour t'apprendre à t'occuper de ce qui ne te regarde pas !... Crois-moi, ne mêlons personne à cette affaire ; allons droit à Ceylan !... »

Les chevaux attendaient patiemment leurs cavaliers, broutant l'herbe, la bride sur le cou, à la mode boer, et les deux frères, en-

fourchant leurs montures, reprirent sans tarder le chemin de la tour phénicienne. Une demi-journée de galop presque ininterrompu les y ramena sans encombre, et ils trouvèrent M. Wéber et Le Guen tous deux agréablement occupés : l'un à ses calculs, l'autre à fourbir et faire reluire tout ce qui était susceptible d'être « astiqué » sur le navire aérien.

« Là !… dit-il avec satisfaction en saluant ses jeunes maîtres. Gnia pas à dire ! Une chose propre vaut deux sous de plus qu'une chose sale, que ce soit un bouton de cuivre ou une figure de chrétien. Pas vrai, m'sieur Gérard ?

— Pourvu que tu n'aies rien détraqué dans la mécanique, mon bon, je n'y contredis pas.

— Détraqué, moi ? Ah, mais non ! Les machines, ça me connaît… Quand j'étais moussaillon à bord de la Sémillante…

— On t'y a inculqué la religion de l'Astique ! Nous savons cela, fit Gérard. Et tu as bien fait de te livrer à ton passe-temps favori, tandis que tu en avais le loisir, car nous repartons à l'instant même…

— Repartir ? fit le Le Guen interloqué. Et mamzelle Nicole ?

— Elle n'est plus ici. On l'a transportée à Ceylan et nous allons l'y chercher.

— C'est donc cela ?… Je n'osais point demander, mais, vrai, j'en ai eu froid dans le dos de vous voir revenir seuls !… Et comme ça, ils l'ont transférée à Ceylan ? C'est-y que ces espèces d'Angliches ont eu vent de notre arrivée ?

— Je ne crois pas, mon ami ; elle devait être déjà partie avant que nous quittions Paris.

— Enfin ! Va pour Ceylan. Pourvu qu'elle soit là quand nous arriverons, c'est l'essentiel, est-ce pas ?

— Pourvu qu'elle y soit, en effet, répéta Henri avec angoisse. Oh ! que ne donnerais-je pas pour avoir une certitude !...

— Nous ne pouvons mieux faire que d'y aller voir au plus vite, dit Gérard.

— C'est vrai !... Le sort en est jeté !... Partons ! ... »

De nouveau, l'oiseau artificiel a repris son élan, pointant droit vers le sud. Selon l'itinéraire rationnel, c'est vers le nord-est qu'il devrait tourner sa proue, s'il veut cingler sur l'Indoustan. Mais je ne sais quelle obscure espérance fait souhaiter à Henri de ne pas quitter les champs du Transvaal sans qu'ils lui aient dit leur dernier mot, et Gérard, qui comprend sans explications sa pensée secrète, ne souligne par aucun commentaire cet écart de la ligne droite.

Penché à l'un des hublots inférieurs, il voit se déployer la verdoyante immensité de ce veldt jadis si prospère, aujourd'hui semé de ruines calcinées, restes lamentables de ce qui naguère était un foyer paisible de tant d'heureuses familles. Il distingue des troupes en marche ; aperçoit le réseau de « blockhaus » établi pour entraver les mouvements des Boers ; il distingue de haut leurs curieux retranchements, pareils aux tronçons d'un immense reptile, fossés profonds creusés en zigzag, de façon à se parer du feu en enfilade, longs de vingt mètres environ et séparés les uns des autres par une distance de cinq à six mètres. Ces fos-

sés creusés en forme de silos, c'est-à-dire comme une jarre plus étroite à l'entrée qu'à la base, offrent un abri relativement sûr contre les éclatements d'obus fusants ; leur seul défaut est qu'il n'est pas facile d'en sortir promptement.

Comme l'œil de Gérard étudiait, avec un intérêt passionné, ces tranchées derrière lesquelles le pauvre Boer défend intrépidement son indépendance, un parti de cavaliers arrivant de loin attire soudain son attention. Ce sont des Boers, il n'en peut douter ! Tout, leur allure, leur costume, leurs armes, leurs chevaux, les fait reconnaître pour tels.

« Henri ! s'écrie le jeune frère triomphant, descendons, descendons ! J'aperçois des amis, j'en suis certain !...

— Des Boers ? demanda brièvement Henri, commençant à manœuvrer vers la terre.

— Des Boers ! je reconnais leur fière allure, le pas vif de leurs petits chevaux, le sac de toile plein d'eau pendu à l'arçon de la selle, les cartouches et la petite provision de belltong (viande scellée) suspendue en bandoulière ! ... »

Ces gens progressaient en silence, sur l'herbe haute, et ne furent, sans doute, pas peu surpris lorsqu'une voix venant du ciel les héla tout à coup en langue du pays. Un bref colloque s'engagea :

« Holà ! une minute d'entretien, s'il vous plaît !

— Qui va là ? demanda le chef surpris.

— Amis ! cria Gérard de sa voix franche et vibrante. Y a-t-il ici quelqu'un qui ait connu mon père, le maître de Massey-Dorp ?

— Moi, Johannès Smett, dit l'un des hommes.

— Avez-vous connu les Mauvilain ?

— Oui. Tous des braves. Honneur à leur mémoire !

— Savez-vous ce qu'est devenue Nicole Mauvilain ?

— Prisonnière à Modderfontein ; puis, à la suite d'une tentative d'évasion, embarquée pour le camp de Ceylan.

— Merci ! C'est tout ce que nous désirons savoir. Adieu ! bonne chance ! »

Avant que les Boers stupéfaits aient rien compris à ce qui se passe, Henri a imprimé à sa poignée le mouvement ascensionnel : d'un bond l'Epiornis est remonté dans les nuages.

Définitivement affranchi de la cruelle incertitude qui oppressait son chef, il tourne le dos au Transvaal, pointe franchement vers le nord-est, et, comme pour rattraper le temps perdu, imprime à son hélice une allure vertigineuse. Les étoiles semblent rouler autour des voyageurs comme une poussière animée ; les hauteurs de l'infini résonnent du bruissement insolite de la machine en marche. En trois heures, la côte du Natal est atteinte et dépassée. Maintenant, la terre disparaît derrière les voyageurs. Sous leurs pieds s'étend la plaine mouvante de l'océan Indien. Au loin, vers le sud-est, s'estompent, comme un léger nuage, les cimes de Madagascar. C'est au nord-ouest, vers Ceylan, que court l'Epiornis. Se jouant, comme une hirondelle, au gré de l'impulsion que lui imprime son pilote, l'oiseau mécanique monte et descend, tantôt rasant les flots à quelques mètres, tantôt s'enlevant à une hauteur suffisante pour explorer l'horizon et s'assurer qu'aucun navire ne se montre. Partout à perte de vue, c'est le si-

lence et la solitude. Soudain, l'attention de Gérard, perché en vigie sur la plate-forme extérieure, est attirée par un grand corps noir filant sans bruit entre deux eaux. Quelque cétacé en train de prendre en paix ses lourds ébats.

« Une baleine ! ... Presque sous nos pieds !... crie-t-il à Henri par le hublot... Descendons un peu, le temps de la voir de plus près... »

Et le bon frère, indulgent pour les caprices de son cadet, exécute aussitôt la manœuvre requise.

Le grand corps noir grandit, paraît à la surface, émerge peu à peu... « Ce n'est pas une baleine, mais un navire sous-marin, — et, probablement, un navire anglais... Oui... voilà l'Union Jack à son arrière... Alerte !... remontons et prenons du large !... »

C'est à peine si Gérard a le temps d'articuler ces mots et Henri d'obtempérer à son avertissement.

Sur le dos du soi-disant cétacé, une coupole de fer s'est abaissée, un tube noir se dresse menaçant : un éclair, une détonation... L'obus frappe en plein l'Epiornis et lui casse l'aile droite.

Renversé par l'effroyable commotion, Henri se relève d'un suprême effort. La cabine penche lamentablement sur le flanc droit et l'aile gauche seule de l'aviateur paraît obéir à la manette. Tout est détraqué.

« Nous tombons comme une pierre ! » crie la voix de Gérard.

Un ébranlement formidable. Un fracas de ferraille. Un concert de hurlements et d'imprécations.

L'Epiornis s'est abattu sur l'arrière du sous-marin.

VII

L'Épiornis s'est abattu sur l'arrière du sous-marin, et une explosion formidable suit de près la catastrophe. En tombant, l'oiseau mécanique a cassé net l'hélice du navire anglais. Il y reste accroché, comme une chauve-souris, son aile gauche battant encore au milieu du désastre, tandis que les machines sautent, que les jurons et les ordres furieux se croisent avec les grincements de l'acier et les gémissements humains.

Ce vacarme infernal n'arrive même pas à l'ouïe des quatre Français, foudroyés par la commotion et restés sans connaissance.

Ils ne sentent pas les bras robustes qui les empoignent sous les épaules, les dégagent des débris, les transportent à l'avant dans la petite infirmerie du navire. Ce n'est qu'à la suite de vigoureuses frictions, accompagnées de cuillerées de brandy insinuées de vive force entre leurs mâchoires, qu'ils reviennent l'un après l'autre au sentiment de la réalité, parfaitement ahuris, mais sans dommage sérieux, ainsi qu'ils le constatent avec stupéfaction, en remuant d'instinct leurs bras et leurs jambes, dès l'instant de l'éveil.

« Rien de cassé, gentleman ! fait en anglais un fort gaillard à la tignasse rousse qui est en train d'étriller Henri, aidé dans cette fonction par un petit mousse de figure hindoue à qui il administre deci delà quelques taloches pour entretenir son zèle.

— Bien, bien, dit Henri, dans la même langue. Merci, mon garçon. Inutile de racler si fort !... Et inutile de frapper ce pauvre petit, qui travaille de son mieux !...

— Anglais ? dit l'autre enchanté. Aussi, je me disais : de pareils gaillards ne peuvent pas être Français. Tout le monde sait bien que les « mangeurs de grenouilles » sont rabougris et laids comme des chenilles.

— Chenille toi-même ! crie Le Guen en colère. Car il a appris dans ses nombreux voyages à baragouiner un peu d'anglais. Regarde dans ta glace, mangeur de pudding, si tu veux voir un vilain singe !... et, au surplus, débarrasse le plancher ! Je n'ai pas besoin de toi pour soigner mes jeunes maîtres.

— On s'en va ! on s'en va ! dit l'homme, se retirant très offusqué, suivi de son jeune acolyte. C'était pas la peine de se fâcher... Qu'est-ce que j'ai dit, moi ?... »

Car, c'est une chose digne de remarque, les Anglais qui nous gratifient, personne ne sait pourquoi, du sobriquet de frog-eaters (mangeurs de grenouilles), prennent très mal la réplique et adoptent invariablement des airs de dignité offensée si l'on se permet la très anodine revanche de les appeler « mangeurs de pudding ».

« Eh quoi, Le Guen, dit Gérard qui est sorti de son anéantissement ; à peine éveillé et déjà en bisbille avec les Anglais ?

— Je ne puis pas les souffrir, ces chrétiens-là. Rien que de les voir, cela me donne des envies de cogner.

— Calme ta fureur belliqueuse ! reprend Gérard qui rassemble ses idées dispersées. Nous voici en assez mauvaise passe, sans qu'il soit nécessaire de nous embarrasser de querelles. Évidemment nous sommes tombés sur un navire anglais surveillant les

abords de la côte. Et sans compter notre pauvre Epiornis capturé ou détruit, nous risquons fort d'être indéfiniment retenus…

— Ah ! s'écrie Henri au désespoir, c'est ce que je commençais à me dire ! Pourquoi, pourquoi avons-nous été si étourdis, si imprudents ? … Ne pouvions-nous prévoir la police rigoureuse qui se fait tout autour de l'Afrique australe ?… Que nous coûtait-il donc de nous maintenir à grande hauteur ? pendant les premières heures, tout au moins !… Triple fou, triple imbécile que je suis !… Ne pouvais-je réfléchir, peser mes mouvements ?…

— Nous avions eu trop de chance, trop de facilités dans la première partie de notre entreprise, réplique Gérard. Il nous a semblé qu'il en irait toujours de même… C'est vrai, pourtant, que nous avons été d'une imprudence impardonnable !… Je devrais dire je, puisque c'est moi, le coupable !…

— Ne nous accusons pas injustement, place ici M. Wéber. Il est des accidents contre lesquels la prévoyance ne peut rien. À quelle hauteur ne faudrait-il pas s'élever aujourd'hui pour être assuré contre les projectiles des canons à longue portée ? Nous n'aurions pu respirer à de pareilles altitudes ; et quant à deviner la présence d'un sous-marin, ou à se mettre en garde contre lui, c'est précisément là chose impossible… Car je n'ai pas à vous apprendre, n'est-ce pas, que nous nous trouvons à bord d'un sous-marin.

— Cela saute aux yeux, dit Gérard, indiquant de la main la configuration spéciale de la chambre, l'absence de hublots, la lampe électrique suspendue au plafond… Et moi qui l'avais pris pour une baleine !… Voilà ce qui s'appelle une gaffe de première

grandeur ! Ici un coup frappé à la porte se fit entendre et le matelot à la tignasse rousse annonça :

« Le commandant ! »

Sur quoi un homme raide, gourmé, l'air arrogant, la face apoplectique et revêtu des insignes de capitaine de corvette, opéra son entrée dans l'infirmerie. Il s'arrêta un instant sur le seuil, fit une rapide revue des quatre hommes, et la tête blanche de M. Wéber l'ayant signalé comme le père ou le chef, il s'adressa à lui :

« Si vous êtes suffisamment remis pour répondre, j'ai à vous interroger ! dit-il brusquement, et sans le moindre préambule de politesse.

— Mille pardons, monsieur ! Je n'entends que le français ! répondit sèchement le vieux savant qui avait lu sans aucun doute tout ce qui a été écrit de bon en cinq ou six langues, mais qui, justement froissé par cette manière de s'adresser à lui, ne jugea pas à propos de montrer son habituelle obligeance.

— Ah !... fit l'Anglais déconcerté. Et ces messieurs ?... »

Henri et Gérard ayant décliné d'un geste silencieux le plaisir d'être interrogés dans sa langue par le commandant, force fut à celui-ci de s'en prendre au français invertébré que nos voisins rapportent habituellement de leurs années de collège — bagage presque aussi insuffisant que l'anglais appris dans nos lycées.

« Jé volé demandé à vo que vo mé donné vo papiers ! articula-t-il, plongeant résolument en plein charabia.

— Quels papiers ?

— Passeports, références, carnets de chèques, toutes pièces établissant identité.

— Quand même nous serions en possession des documents que vous énumérez, dit Henri fermement, nous ne nous croirions nullement obligés de les produire sur la sommation du premier venu !

— Le premier venu ! Je suis le maître ici. Je suis le capitaine Marston, commandant H. M. S. Silure ! dit l'officier se redressant de toute sa hauteur.

— C'est ce que vous aviez totalement négligé de nous apprendre, fit Gérard tranquillement. Et nous pourrions à notre tour vous inviter à nous montrer des papiers justifiant ce titre.

— Moa ! ! ! vo ! ! ! demander papiers à moa ! ! protesta le commandant, les yeux lui sortant de la tête dans l'excès de sa stupéfaction.

— Qu'est-ce que cette requête aurait de plus exorbitant que la vôtre ? Nous ne sommes pas, que je sache, vos subordonnés. Nous sommes des hommes libres... tombés de l'air libre sur votre pont, et d'ailleurs par votre faute !...

— Vous êtes mes prisonniers ! interrompit rudement l'officier, arrêtés en flagrant délit de contrebande sur nos mers !... Vous aurez à justifier de vos démarches ! ou vous saurez ce qu'il vous en coûtera !

— Contrebande !... Vos mers !... répéta Gérard, l'œil en feu. Voilà des mots malsonnants que nous ne tolérerons pas. Nous nous promenions en plein ciel quand votre obus est venu sournoisement nous atteindre ; c'est à nous de vous demander raison

pour le dommage gratuitement infligé à notre propriété, à nos affaires et à nos personnes.

— Vous n'avez à me demander raison de rien, et je n'ai pas à me justifier devant vous.

— Voilà qui passe la mesure ! s'écria Gérard tout à fait monté. J'ai à vous dire, monsieur, que je refuse, quant à moi, de continuer cet impertinent entretien.

— Et moi j'ai à vous dire qu'on saura bien vous forcer à le reprendre, quand et comme on voudra !

— Vraiment ? Et quelle sera votre méthode ? Posséderiez-vous par hasard des chambres de torture, à bord de ce sous-marin ?

— Nous possédons des conseils de guerre qui ne sont pas très loin d'ici.

— Nous ne saurions être passibles de vos conseils de guerre ! protesta Henri.

— Vous avez forcé le blocus…

— C'est vous qui le dites.

— … Et je ne vous lâcherai que pour vous remettre aux mains de la justice militaire.

— De quel droit ? De quel droit osez-vous préméditer des violences aussi graves contre de libres citoyens ?

— Du droit du plus fort ! Je vous tiens, je vous garde, hurla le commandant, tout à fait furieux et ne mesurant plus ses paroles.

— Après ce mot, monsieur, dit Henri avec dignité, je me joins à mon frère pour vous déclarer que je refuse de poursuivre un pareil entretien.

— Moi de même, articula Wéber avec un flegme parfait.

— À votre aise !… Vous saurez ce qu'il vous en coûtera ! »

L'Anglais se retira ; quelques instants plus tard, un officier qui, d'après ses insignes, devait être le second, venait informer nos voyageurs qu'ils étaient mis aux arrêts, et que, jusqu'à l'arrivée à Durban, ils étaient tenus rigoureusement de garder l'infirmerie, qui leur servirait de cabine. Arrivés à Durban, ils seraient déférés au conseil de guerre ; les débris de l'aviateur, recueillis et emmagasinés avec soin, seraient apportés devant le conseil, et ils auraient à justifier de l'emploi de cet engin, aussi bien que de leur présence dans la zone d'action des forces anglaises.

Toutes ces choses étaient écrites sur un grand papier, signées Horace Marston, commandant le Silure, sous-marin de Sa Majesté, et contre-signées Charles Wilson, le lecteur même de l'arrêt.

« Nous voilà frais ! fit Gérard quand le lieutenant Wilson eut déguerpi. Comment allons-nous nous tirer de là ? Que proposes-tu, Henri ?

— Moi ? dit le jeune ingénieur accablé. Que veux-tu que je propose, sinon de supporter en hommes la ruine de toutes nos espérances ?

— Non ! Non ! Henri, mon enfant, ne parlez pas ainsi, fit le bon Wéber tout apitoyé. Tant qu'il y a vie, il y a espoir !… Allez, nous nous tirerons de là comme de tant d'autres mauvaises passes…

— Combien peuvent-ils bien être sur ce bateau ? ruminait Gérard. Six, huit, tout au plus… Je sais qu'on les monte aussi légèrement que possible… Nous sommes quatre, et avec de la résolution…

— Que faut-il faire, m'sieur Gérard ? demanda Le Guen promptement. Faut-il leur tomber dessus ?… Dites le mot, et je ne fais qu'une bouchée de ce rouquin de malheur qui nous appelle mangeurs de grenouilles… Je m'en moque un peu de leurs arrêts, moi ! Et après lui, cet enflé de commandant ! Et après lui, ce gringalet de second ! Je les mange tous, Dites un mot, m'sieur Gérard.

— Tout doux ! fit Gérard attentif. Ne va pas si vite… et ne parle pas si fort ! On frappe à la porte : Entrez ! »

C'était le « rouquin » lui-même qui se présentait, porteur d'un plateau chargé de victuailles. Il se mit en devoir de les disposer prestement sur la table, aidé du petit Hindou, qui semblait décidément lui servir d'auxiliaire et de souffre-douleur : car maintenant, comme tout à l'heure, chaque commandement, chaque indication avait pour accompagnement obligé une gifle ou un coup de pied — ce qui ne tarda guère à exaspérer Gérard.

« As-tu fini de maltraiter cet enfant, grande brute ?… N'as-tu pas honte de taper sur ce moucheron ? Que cela ne recommence pas, ou je te fais sentir le poids de ma main !

— Ah ben, par exemple, elle est sévère, celle-là ! s'écria Jack Tar, toute sa face couleur de groseille exprimant le plus sincère étonnement. Il ne faut pas taper sur les gosses, à présent ? Et comment qu'on les élèvera alors ? Est-ce que je n'ai pas été tapé par les anciens, moi ?

— Tu es sans doute un brillant exemple de ce système d'éducation, dit Gérard, considérant la face idiote et avinée du matelot ; mais je te répète que je ne veux plus voir de ces brutalités, ou gare à toi !...

— Bien ! bien ! c'est entendu ! grogna l'homme.

— Et si tu te tiens au contrat, voici pour toi, » continue Gérard produisant une pièce blanche.

Sur quoi les petits yeux bleus du mathurin s'arrondissent considérablement, et il est aisé de voir au mouvement de ses épaules, quand il se retire, que les gentlemen français sont décidément incompréhensibles à son gré.

Au surplus, Le Guen ne serait pas éloigné, en cette occurrence, de prendre parti pour l'Anglais abhorré.

« Faut pas croire que les mousses, ça s'élève dans du coton, m'sieur Gérard ! Après tout, il a raison, cet escogriffe, quand il dit que si on ne tape pas su'ce p'tit, ça sera peut-être sa ruine.

— Allons donc ! dit Gérard. Je refuse de croire que les coups, les brutalités aient jamais produit rien de bon ! Toi qui me parles, je suis sûr que tu n'as jamais usé de ces moyens avec les novices qui étaient sous tes ordres.

— C'est ce qui vous trompe, m'sieur Gérard ! J'ai tapé, comme j'ai été tapé, attendu que c'est le seul moyen connu pour former les vrais enfants de la mer ; et un bon luron qui a le cœur bien placé serait honteux de n'avoir pas été battu comme il convient.

— Absurde ! N'as-tu pas vu les larmes qui coulaient sur les joues de ce pauvre petit ? Le regard de haine qu'il lançait à son

tortionnaire ?

— Ah ! pour cette race, m'sieur Gérard, je n'en puis parler. C'est un Hindou, que vous avez dit ? Je ne sais pas comment que c'est fait, ces païens-là ! » fait Le Guen d'un ton de supériorité.

La discussion en était là lorsqu'un choc subit vint la couper net. Une secousse violente venant frapper les flancs du navire, bousculant tout ce qui n'était pas fixé au parquet ou aux murs, jetait soudain la confusion dans la petite chambre, allongeait tout de son long le gabier sur le dos, et menaçait l'équilibre des autres. En même temps, un sifflement aigu, lamentable, passait au dessus de leurs têtes ; une seconde secousse plus formidable que la première achevait de tout saccager : la lampe suspendue au plafond arrachée de son support, volait en éclats ; une obscurité profonde, un bouleversement indescriptible régnaient dans la cabine ; au dehors, les grondements ininterrompus du tonnerre, le fracas de la foudre, le rugissement du vent complétaient le chaos. Cet état de choses dura deux mortelles heures.

Alors, la rage des éléments parut se lasser, et les prisonniers, qui ne s'étaient gardés de se voir réduits en miettes, pendant cet assaut imprévu, qu'en se cramponnant de toute la force de leurs bras aux meubles ou aux parois solides, commencèrent à relâcher un peu l'effort de leurs doigts ankylosés.

« Eh bien ! dit Gérard, pour un ouragan, en voilà un soigné !... J'en ai vu de raides en mon temps, mais rien qui approche de ceci ! Aussi pourquoi ce satané commandant demeure-t-il à la surface ? Que ne gagne-t-il le fond, puisqu'il est bâti pour cela, au lieu de nous laisser secouer de cette manière insensée ?

— Il est probable qu'il ne le peut point, dit Wéber de son cadre.

— Comment cela ?

— Quelque chose de détraqué dans la machine… »

Dans le silence relatif de la tourmente, un toc toc se fit entendre alors.

« Entrez ! entrez ! » fit Henri.

Et, la clef ayant tourné, le petit Hindou parut porteur d'une lanterne.

« Je viens voir si les Sahibs n'ont pas besoin de lumière.

— Ah parbleu, oui, nous en avons besoin ! Mais que se passe-t-il donc ?

— Cyclone, dit l'enfant.

— Oui, oui, je m'en doute. Mais pourquoi ne pas plonger ?

— On ne peut pas… quelque chose de cassé par la chute du grand oiseau qui portait les Sahibs. Commandant bien en colère !… »

Un éclair de joie maligne brilla dans les longs yeux d'agate du petit oriental.

« C'est ben fait ! fallait pas qu'il vînt y toucher ! grogna Le Guen.

— En attendant, c'est nous qui en souffrons, dit Henri ; ceci devient intolérable ! »

Car la houle reprenait ; les hurlements, un instant apaisés, recommençaient de plus belle, et des secousses préliminaires faisaient prévoir un second bouleversement général.

« Avez-vous à bord un ingénieur, un mécanicien ? demanda Gérard, s'accrochant derechef à sa couchette.

— Je ne crois pas, Sahib.

— Alors on n'essaie pas de réparer les avaries de la machine ?

— Je ne crois pas. — Que fait-on donc ?

— On peine ferme ! Déjà un homme est tombé à la mer.

— À la mer ! s'écrièrent les quatre Français. Et on n'a pu le sauver ?

— On n'a pas essayé.

— Dans quelle caverne de malfaiteurs et d'imbéciles sommes-nous tombés ? fit Gérard indigné. Je sors d'ici, je vais droit à ce Marston et je lui dis…

— Vous me ferez punir, Sahib ! dit l'enfant se mettant en travers de la porte… Il y a plus d'une heure que Parker a disparu…

— Laisse, Gérard, s'écria Henri avec autorité. Laisse cet enfant obéir à sa consigne et n'attire pas sur lui d'injustes rigueurs. Délibérons plutôt sur la conduite à tenir… »

Mais de délibération il ne fut nouvelles pendant les longues heures qui suivirent. Derechef la tempête se déchaînait, et, comme si elle eût puisé des forces dans cette accalmie momentanée, elle fit rage sans interruption tout au long de la nuit.

Àl'aube, le vent était tombé et, profitant de cette paix relative, le petit domestique reparut avec son plateau.

« Eh bien ! que se passe-t-il là-haut ? demanda Gérard à moitié mort d'épuisement. Mais d'abord comment te nommes-tu, mon petit homme !

— Djaldi, votre esclave ! dit l'enfant baisant avec grand respect la manche du jeune Français.

— Mon esclave ! Sache, Djaldi, que partout où paraît un Français, l'esclavage s'enfuit comme un oiseau de malheur !

— Votre serviteur, alors ! Le Sahib a défendu Djaldi contre Jack Tar. Djaldi toujours reconnaissant !

— Voilà un sentiment excellent, dit Gérard en lui passant amicalement la main sur la tête. Eh bien, mon petit ami, fait-on de meilleure besogne ?

— Non, Sahib.

— Comment ? on n'a encore su réparer le dommage ?

— Pis que cela.

— Que veux-tu dire ?

— Un autre homme à la mer… »

Gérard eut un cri de dégoût.

« Non, Henri ! ne me retiens pas ! Quoi ? Nous demeurerions ici à nous croiser les bras pendant qu'on peine, qu'on lutte, qu'on meurt là haut ?… et qu'on entasse, il semble, sottise sur sottise ?… Comment ? reprend-il soudain illuminé. Mais nous

avons un moyen sûr de le faire céder, leur crétin de commandant. Ce mécanicien, cet ingénieur qu'il n'a pas et qu'il devrait avoir à son bord, vous êtes là tous deux pour les remplacer. Admettons que vous ne puissiez entièrement réparer les avaries, nul n'est plus compétent que vous, en tout cas, pour juger la question. Et comme c'est une question de vie ou de mort, tant pis ! Je vais de ce pas trouver le seigneur Horace Marston ; il faudra bien qu'il m'entende ! »

VIII

Écartant de son chemin le petit Djaldi stupéfait, Gérard s'élança hors de la cabine et fit irruption sur le pont, où le capitaine Marston, tout à sa lutte avec les éléments, ne manifesta aucune surprise à sa vue.

« Commandant, s'écria Gérard, j'apprends que vous avez déjà perdu deux matelots ; trouvez-vous, en conscience, que dans les circonstances actuelles vous ayez le droit de tenir sous clef quatre hommes valides et de bonne volonté, qui pourraient rendre des services, ne fût-ce que pour la manœuvre ?… »

Le capitaine parut frappé de l'argument.

« Aôh !… Vous connaîtriez le maniouvre ?… demanda-t-il.

— Si nous ne la connaissons pas, nous sommes prêts à l'apprendre et à mettre la main à la pâte. De plus, je ne veux pas vous laisser ignorer plus longtemps que mon frère et M. Wéber sont tous deux des ingénieurs de premier ordre, ce qui n'est pas à dédaigner, il me semble, dans la situation de votre navire… Si je ne

me trompe, notre chute n'a pas mieux arrangé vos affaires que les nôtres ?

— Démantibolé le Silure, en même temps que votre machine, répliqua l'Anglais, flegmatique.

— Moralité : ne pas faire aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit !... Si vous nous aviez laissés voguer en paix dans les nuages, commandant, convenez que cela aurait mieux valu pour vous !...

— Ce était mon devouar de tirer sur machine interlope...

— Interlope ?... Si mon frère vous entendait ! ...

— Je employai le mot interlope au sens anglais...

— Je comprends bien, — dans le sens d'intrus... — Mais permettez, commandant ! Là-dessus, nous n'arriverons jamais à nous entendre, car si je nie que les eaux sous lesquelles vous naviguiez soient anglaises, encore bien moins le ciel peut-il être considéré comme appartenant à telle ou telle puissance !

— Je avais le devouar...

— Pardon, commandant ! Mais, moi, j'ai un autre devoir, qui est celui de vous demander si vous avez réellement l'intention de nous tenir internés au fond de cette cabine, contre tout droit et toute équité, et de nous laisser périr là dedans comme des rats à fond de cale, au cas où votre navire viendrait à sombrer ! Je vous déclare que je trouve cette prétention insensée, et que nous réclamons hautement la faculté de nous tirer d'affaire comme vous autres, en cas de désastre... »

Le commandant sembla indécis.

« Mettez-vous à ma place ! continua Gérard. Vous avez invoqué le droit du plus fort pour nous enfermer ; mais je ne suppose pas une minute que vous vous croyiez celui de causer notre mort !

— Si vô donnez à moâ votre parole de ne pas chercher à vous évader…

— C'est ce dont nous nous garderons bien !… Et je vous déclare tout net que si nous trouvons l'occasion de quitter ce navire, nous la saisirons avec le plus vif empressement ! »

Le commandant ne put s'empêcher de sourire, tant la physionomie de Gérard respirait de bonne humeur et de franchise.

« Enfin, que demandez-vô ?

— Tout simplement la faculté de circuler à bord et celle de vous aider à sortir d'affaire, si c'est possible.

— Ce n'être pas probable…

— Les avaries sont donc très sérieuses ?

— Très… vô avez cassé le hélice et le gouvernail… smashed !

— Alors, nous marchons à l'aventure ?

— À l'aventioure… exactement…

— Et vous ne savez pas où nous sommes ?

— Noâ…

— Il a, sans doute, été impossible de prendre le point depuis le début de la tempête ?…

— Impossible…

— Mais nous allons à la dérive vers le sud, si j'en crois ma boussole de poche.

— La dérive ?…

— Drifting, commandant, drifting !… Eh bien, vous allez nous permettre de drift avec vous, car je vous déclare que l'atmosphère confinée de cette infirmerie est tout simplement intolérable… Je cours chercher mes compagnons… »

Interprétant le silence du commandant comme un consentement tacite, Gérard ne fit qu'un tour en bas et ne tarda pas à reparaître suivi d'Henri et de M. Wéber. Quant à Le Guen, il se dirigea droit vers l'avant et se plaça parmi les hommes de l'équipage avec une assurance tranquille qui imposa d'emblée silence aux mauvaises volontés.

M. Wéber et Henri, se penchant à l'arrière au-dessus de l'hélice, constatèrent que les avaries paraissaient sans remède tant qu'on tiendrait la mer.

« Je serais curieux, commandant, dit alors Henri, de visiter les débris de mon aviateur ; il paraît que vous les avez recueillis en même temps que nous ? »

Prenant son parti de la situation, le commandant donna l'ordre de conduire le jeune inventeur à la soute où gisaient en un tas lamentable les restes de l'Epiornis.

Henri constata avec douleur que le désastre était irréparable. Non seulement l'articulation de l'aile droite de l'oiseau mécanique avait été brisée par le projectile, mais la chute de la ma-

chine sur l'arrière du Silure avait complètement déformé la carcasse et faussé les organes de transmission du mouvement. Enfin, les sauveteurs eux-mêmes avaient sans doute leur part dans les avaries et devaient avoir dépecé les membres à grands coups de hache, pour les relever et les hisser plus aisément, car ils ne présentaient plus forme normale.

Par contre, les matelots, avec la sollicitude caractéristique de leur état, avaient recueilli jusqu'aux moindres débris, pour les ranger en bon ordre, comme des branches de bois mort, sur les deux côtés de la soute. Involontairement, Henri compara ces amas à des bûchers funéraires, — les bûchers de son entreprise et de son espoir. — Celui de gauche avait pour motif central la cage thoracique béante et défoncée ; celui de droite, l'énorme crâne de l'oiseau défunt.

Voyant une petite échelle de fer dans un coin de la cale, il s'en servit pour monter jusqu'à ce crâne et y pénétrer. Il put reconnaître, du premier coup d'œil, que l'épaisseur de la boîte métallique avait heureusement protégé le moteur, qui n'avait pas souffert, étant d'ailleurs peu délicat de sa nature. Le mouvement d'horlogerie qui le mettait en action avait seulement été séparé de la bobine d'induction, sans doute au moment de la chute de l'aviateur sur l'arrière du Silure, et s'était arrêté net.

Circonstance qui avait eu pour effet immédiat d'interrompre la production de force électrique, en déterminant ce que les techniciens appellent un « court circuit », et qui pouvait être considérée comme heureuse, car elle avait certainement empêché les naufragés d'être foudroyés.

Absorbé dans l'examen de ces tristes épaves, le jeune homme ne prenait plus garde aux conditions extérieures, sinon pour se plier machinalement aux mouvements désordonnés du navire que l'ouragan emportait toujours avec une puissance irrésistible. Roulant comme un tonneau à la surface des vagues écumantes, balayé par les lames qui se ruaient sur le pont et fuyaient emportant tout devant elles, tantôt enlevé au faîte d'une montagne liquide, tantôt plongeant au fond de l'abîme, le sous-marin était littéralement le jouet de la mer en furie. Toute manœuvre restait impossible. Il n'y avait qu'à se laisser aller, puisqu'on ne pouvait ni contrôler ni guider les mouvements du sous-marin désemparé, et devenu, — avec ses panneaux fermés, ses machines inertes, ses ballasts inutiles, son hélice immobile et son gouvernail brisé, — pareil à un énorme cigare de tôle, en route pour le pôle sud.

C'était tout ce qu'on savait, en somme : on allait vers le sud, à une allure vertigineuse, qu'il n'y avait aucun moyen de mesurer. Jusqu'à un certain point, c'était une circonstance favorable, aucun écueil n'étant à redouter dans cette direction et les collisions y étant rares, par la raison que les navires y sont peu nombreux. Du reste, impossible de savoir ou de présumer, même approximativement, où l'on se trouvait. L'ouragan souffla huit jours entiers et huit nuits, sans une accalmie qui permît l'accès de la plate-forme extérieure, sans une étoile au ciel, sans un rayon de soleil. Seul, rabaissement régulier et continu de la température indiquait qu'on avait dépassé les limites du canal de Madagascar et qu'on dérivait vers le pôle.

Le péril commun ayant effacé ou du moins suspendu les hostilités, les officiers et les passagers involontaires du Silure avaient mis pour l'instant de côté leurs sujets de désaccord, — se réser-

vant de reprendre en temps et lieu leur querelle là où ils l'avaient laissée ; et le commandant n'avait pas tardé à apporter dans ses rapports avec Gérard une nuance d'affectueuse familiarité ; la physionomie ouverte du jeune homme lui rappelait celle de son fils cadet, resté dans la vieille Angleterre, et cette ressemblance toute fortuite le radoucissait malgré lui envers les inlerlopers. M. Wilson, le lieutenant, était un jeune homme instruit et bien élevé ; dans le désarroi général, il s'établit naturellement entre tous un échange de bons offices en tant que le permettait la rage des éléments.

Enfin, au matin du neuvième jour on put espérer que la tourmente avait épuisé sa fureur. La mer perdait par degrés sa teinte livide, et bien qu'une longue houle continuât d'emporter le petit navire avec une effrayante rapidité, il devenait manifeste à divers signes que la tempête tendait à se calmer.

Un pâle rayon de soleil perçant les nuages à midi, le commandant put en profiter pour prendre le point.

Ayant fait ses calculs, il sortit de sa cabine et, s'avançant vers les quatre Français réunis sur la plate-forme :

« J'ai le plaisir de vous annoncer que je sais où nous sommes, gentlemen ! Nous nous trouvons à 5° 2″ au-dessous des îles Kerguélen.

— Les îles Kerguélen !... Je crois bien que nous n'avions ni les uns ni les autres dessein d'aller de ce côté... N'est-il pas vrai, commandant ?

— Cela vous apprendra à venir tomber sur la tête des gens sans crier gare !... répliqua le capitaine Marston de bonne

humeur.

— Ah ! commandant !... quelle injustice !... C'est vous qui nous attaquez, et c'est sur nous que vous rejetez la faute !... Mais attendez que nous soyons de retour en Europe !...

— Qu'est-ce qui se passera alors ?

— Nous commencerons par vous intenter une action en dommages-intêrêts pour avoir indûment tiré sur notre aviateur...

— Aôh !...pas un British jioury ne vous les accordera !

— Mais il y a d'autres jurys que les British ! ... Et puis, commandant, vingt contre un que l'Amirauté vous cherche noise pour avoir perdu votre sous-marin !...

— Je ne l'avé pas perdu !...

— Non ?

— Non ; c'est vous qui m'avez cassé le hélice ! Et c'est vous qui paierez les dommages dont vous parlez !...

— Oh ! oh !... la prétention est admirable !... C'est peut-être nous aussi qui sommes venus vous chercher querelle ?

— Oui... vos avés provoqué moâ...

— Provoqué ?...

— Provoked... à l'anglaise.

— J'entends !... agacé ?... C'est bien cela, je crois ? Nous vous avons agacé en nous promenant dans ces nuages, et notre outrecuidance vous a forcé, fort à regret, à venir interrompre notre petite excursion ?

— Oui… ce était cela !

— Admirable ! lit Gérard en riant de bon cœur. Commandant, j'avoue que je reste confondu devant votre habileté nationale à tourner tous les incidents à votre profit ! C'est vous qui nous causez un dommage irréparable et c'est nous qui avons tort !… Pourquoi nous sommes-nous trouvés sur votre chemin ?… Raisonnement tout à fait britannique !… Mais je vous attends en cour martiale !… Il est vrai que vos soi-disant agresseurs étant des Français…

— Oui… une Court-Martial prendrait mon parti…

— Plus que probable… Mais je vous préviens que nous ne nous laisserons pas égorger sans protester. Vous verrez ce que coûte un aviateur quand on se donne le plaisir de le démolir, je vous en donne ma parole !…

— Pourvu du moins que nous revenions en Europe pour y régler notre querelle ; ce qui n'est pas précisément prouvé, ajouta Gérard in petto, en regardant autour de lui la mer démontée, l'horizon vide et le petit navire démantelé. Faut-il avoir de la déveine pour être venus précisément dans ces parages !… Que diable faisons-nous sur cette galère ?… Si nous échappons aux icebergs après tout le reste, car nous allons à coup sûr en rencontrer, nous aurons le droit de nous vanter d'avoir de la chance !… Enfin, advienne que pourra !… »

Au coucher du soleil, en effet, on put apercevoir vers l'ouest toute une flottille d'icebergs, voguant majestueux et solitaires dans leur domaine inviolé ; et le Silure, emporté par le courant, ne tarda pas à se trouver entouré par la flottille spectrale, navi-

guant au milieu de blocs monstrueux dont le moindre choc l'aurait écrasé comme une coquille de noix.

Vers minuit, sous un ciel décidément pur et que la lune illuminait, il passa au ras d'une véritable montagne de glace qui descendait rapidement, fendant les flots avec un bruit sourd, une sorte de rugissement de l'abîme déchiré dans ses profondeurs.

Rien ne peut décrire la splendeur de ce bloc gigantesque dont le sommet montait jusqu'aux nues ; les rayons glacés de l'astre nocturne se répercutaient dans ses lianes en mille nuances chatoyantes, d'une délicatesse féerique ; le rose, le vert, le bleu, le mauve, se fondaient et se transmuaient l'un dans l'autre comme sous le jeu de rayons électriques, et des cascades de diamants semblaient étinceler à chacune de ses arêtes translucides. Superbe et désolé, le bloc avançait noblement lorsqu'il vint heurter un bloc presque aussi formidable, qui, ballotté sans doute par des courants profonds, tournoyait comme affolé sur lui-même. Le Silure arrivait droit entre eux ; sa perte paraissait certaine ; paralysés par l'horreur, tous ceux qu'il portait attendaient, les dents serrées, le choc suprême, lorsque les deux icebergs rivaux, se brisant l'un contre l'autre avec un fracas épouvantable, s'abîmèrent ensemble dans les eaux tourbillonnantes. Emporté par le remous, le Silure bondit presque entièrement hors des vagues pour retomber avec une violence qui parut sur le point de le briser en mille pièces. Puis, tout frémissant, il recommença à courir sur la crête des vagues, laissant les débris des deux icebergs se fondre lentement à la surface des eaux.

« Nous l'avons échappé belle ! fit le commandant, lorsqu'il retrouva l'usage de la parole. Ç'a été miracle que nous n'ayions pas été écrasés.

— Un miracle qui ne se renouvellera pas ! ajouta Henri. Nous n'avons aucun droit d'en escompter un autre.

— En effet, messieurs, devant le danger imminent, je propose que nous jetions à l'eau, dans une bouteille scellée, un précis de la situation, avec le nom de tous ceux qui se trouvent à bord, de façon à ce que notre sort ait une chance d'être connu de nos familles… »

Ce qui fut fait, Gérard écrivant sous la dictée du commandant un court document rédigé en français et en anglais, énumérant les personnes embarquées sur le Silure et les circonstances qui les avaient amenées dans ces parages désolés.

Après quoi, la mer s'apaisant de plus en plus et le passage monotone des icebergs cessant d'offrir l'intérêt que leur avait d'abord prêté la nouveauté, chacun alla se coucher, sauf les hommes de quart, car personne n'avait guère dormi pendant l'ouragan et tout le monde tombait de sommeil.

Gérard croyait avoir à peine fermé les yeux — en réalité, il avait dormi plusieurs heures — lorsqu'il fut réveillé en sursaut par un choc effroyable.

S'étant couché tout habillé, il fut sur pied en un clin d'œil et monta vers la passerelle, en même temps que son frère, M. Wéber, le commandant Marston et les hommes logés à l'avant, que la violence de la collision avait avertis comme lui ; ils arrivaient en désordre, s'adressant les uns aux autres des questions incohérentes.

Sur le flanc de tribord les voyageurs virent alors le fantôme démesuré d'un iceberg, qui, frappant le sous-marin en écharpe,

lui avait enlevé cinq ou six mètres de bordage. De plus en plus désemparé, diminué d'un quart, le petit navire offrait l'aspect lamentable d'une épave vouée à une destruction certaine et imminente. Quant aux malheureux naufragés, ils pensaient n'avoir plus à attendre que la mort.

Mais tout à coup Gérard, qui promenait son regard sur l'horizon, poussa un cri :

« Là-bas, commandant ! Terre !... »

Tous les yeux se portèrent avidement dans la direction de l'ouest, qu'indiquait son geste. Une sorte de nuage grisâtre, vaporeux, barrait la limite du ciel et des eaux.

« Encore un iceberg, murmura le capitaine.

— Non, commandant, j'en suis persuadé ! Voyez la différence de son aspect général avec tous ceux que nous avons aperçus ces jours-ci !

— Ma longue vue ! » commanda l'officier. Un des matelots la lui apportant aussitôt, il l'appliqua à son œil.

— C'est bien une île, en effet, dit-il en laissant retomber son bras. Hélas ! à quoi bon, puisque nous n'avons aucun moyen d'y atterrir ? ... Le canot, qui se trouvait à l'arrière, a été emporté.

— Commandant, fit vivement Gérard, voulez-vous me permettre de vous soumettre un plan ?... Je ne sais si mon idée est pratique, mais il me semble que nous pouvons toujours tenter de l'appliquer.

— Voyons votre idée, fit le commandant avec un sourire découragé.

— Elle est simple. Nous ne saurions rester ici plus longtemps, sans nous vouer à une mort certaine. Ce malheureux navire va couler au premier obstacle qui se trouvera sur sa route… D'autre part, l'abandonner serait renoncer au dernier lien qui nous rattache au monde et sacrifier des moyens de salut encore utilisables. Pourquoi ne pas tenter de le remorquer ? … Nous voici une dizaine d'hommes, tous forts et de bonne volonté. Construisons un radeau qu'il sera possible de diriger en pagayant, — les matériaux ne manquent pas, — et remorquons le Silure vers cette île… quelque inhospitalière qu'elle puisse être, elle vaudra encore mieux pour nous que cette épave condamnée, surtout si nous arrivons à l'échouer, avec ses vivres, ses outils, sa coque elle-même que nous pourrons peut-être radouber…

— Vous avez raison ! déclara le commandant Marston. Mais il n'y a pas un instant à perdre !… à l'œuvre, tous, et vivement !… »

Sous sa direction, les hommes ont bientôt arraché, prélevé sur les aménagements intérieurs du Silure, tous les bois et plaques de tôle nécessaires pour établir sur la passerelle un radeau de six mètres de côté. Des cordes, des harpons, des avirons, une rampe en cuivre, les tables à manger de l'équipage, complètent bientôt le plancher improvisé. Le voici adroitement descendu et flottant à la coupée de bâbord. Gérard, qui ne veut céder cet honneur à personne, saute le premier sur le radeau et l'amène avec Le Guen jusque sous l'avant du Silure. Une forte amarre leur est larguée. Tout le monde s'embarque ; chacun prend son poste ; un gouvernail de fortune est bientôt établi. Des vivres sont descendus. Enfin, le commandant donne l'ordre de nager.

Huit avirons prennent contact avec la mer ; le radeau obéissant entre en marche ; l'amarre grince et se tend ; le sous-marin

se redresse et, lentement, il obéit, il entre dans le sillage du radeau et met le cap sur l'île lointaine.

Un hourrah jaillit de toutes les poitrines. Penché sur le platbord, le commandant donne ses ordres et règle l'effort commun ; les rameurs font force de bras, et, évitant adroitement tous les obstacles, se glissent entre les icebergs, entraînant toujours le navire. Bientôt, la terre grandit sur les eaux. Elle apparaît maintenant comme une île rocheuse se terminant en un sommet conique. Les rameurs sont infatigables ; ils peinent jusqu'à ce que la sueur coule en grosses gouttes sur leur front, en dépit de la température glaciale ; ils avancent, lentement mais sûrement, et la joie de tous est profonde, à voir le Silure suivre docilement le radeau au lieu d'errer à l'aventure sur les vagues.

L'après-midi touche à sa fin lorsqu'on parvient à atteindre la terre. Une crique sablonneuse s'ouvre devant les naufragés.

Un effort suprême ; et soudain une secousse qui les renverse les uns sur les autres, au milieu des rires et des cris de triomphe. La quille du Silure a grincé sur le sable ; l'épave s'est échouée au havre de grâce.

Hourrah ! trois fois hourrah !

IX

Une grève de galets s'étendait devant le radeau ; à cent mètres en arrière de la frange d'écume laissée par le flot glacé, une haute falaise barrait l'accès de l'île. L'aspect de ces roches, du ciel gris, de la nature entière était sombre et menaçant. Aucune touffe d'ar-

bustes, nul brin d'herbe ou de mousse ne venait égayer le granit de la muraille qui semblait repousser les intrus. Et pourtant, si rébarbatif que parût l'asile enfin conquis, il n'y eut pas un des naufragés qui ne mît pied à terre dans une sorte d'ivresse joyeuse.

Au sortir de cette terrible semaine, de ces jours et de ces nuits interminables où ils étaient le jouet des vents et des flots, n'ayant entre eux et l'abîme qu'une coque de fer branlante et désemparée, le plus triste séjour s'offrait à leur organisme harassé comme un véritable Éden. Ils se sentaient tout autres, rien qu'à fouler le sol immobile au lieu des tôles incertaines du Silure.

Le débarquement s'effectua au milieu des cris de joie. Puis, le silence se fit et chacun contempla tour à tour la mer avide, dont les lames paraissaient encore courir après la proie qui leur échappait, et la muraille inhospitalière qui se dressait devant les terres. Au pied de la roche s'ébattaient lourdement des pingouins agitant leurs moignons d'ailes. Ils ne témoignaient aucun effroi à la vue des naufragés, ce qui semblait attester que les êtres humains leur étaient inconnus.

Assis sur la berge, les hommes de l'équipage attendaient les ordres de leur chef, dans une attitude de parfaite discipline, quand le lieutenant Wilson s'aperçut que les vagues, déferlant sur les galets avec un bruit lugubre, se rapprochaient de manière inquiétante :

« Attention ! s'écria-t-il en sortant de sa rêverie. Ne nous laissons pas gagner par la marée au pied de ces falaises.

— Le fait est que ce serait un fâcheux épilogue à nos mésaventures ; mais où nous mettre à l'abri ? répliqua le commandant

Marston en mesurant de l'œil la roche lisse qui se dressait derrière eux.

— Il semble impossible que la falaise se continue sur tout le pourtour des terres sans présenter une solution de continuité, suggéra Henri. Cherchons-la.

— Et cherchons-la sans tarder, reprit vivement Gérard, car cette gueuse de mer a tout l'air de vouloir nous gagner de vitesse. »

Il jetait les yeux autour de lui.

« Ne dirait-on pas, là-bas, une anfractuosité et comme l'entrée d'une grotte ? » reprit-il en indiquant à sa gauche une tache sombre sur le ton mat de la muraille.

Et, tout de suite, il courut vers le point qu'il désignait. On le vit disparaître, puis revenir et faire signe de la main que sa supposition était fondée.

Chacun s'empressa de le rejoindre au seuil d'une caverne surélevée de quelques mètres au-dessus de la marge de sable qui bordait les galets de la grève.

« C'est une grande cave qui pourra nous offrir un asile convenable, annonça Gérard, car j'imagine, d'après l'aspect du sol et des parois, que la marée ne doit pas la couvrir habituellement. De plus, j'ai trouvé dans le fond une sorte de couloir qui conduit à une seconde caverne plus retirée et plus sûre. En tout cas, il me semble que nous ferions sagement d'y tirer tout d'abord le Silure.

— En effet, les vagues auraient bientôt fait de le mettre en pièces, dit le commandant. À l'œuvre, mes enfants ! »

Revenant sur leurs pas, les hommes s'attelèrent à l'amarre qui avait servi à remorquer le petit navire ; moitié soulevé par la marée, moitié traîné sur les galets avec un bruit de ferraille, le sous-marin eut bientôt franchi la grève découverte pour venir boucher l'entrée de la grotte et se trouver définitivement à l'abri des insultes de l'Océan.

« Voilà bien le corridor, fit Gérard en désignant une sorte de boyau étroit et sinueux qui s'enfonçait sous la voûte de granit.

— Sois prudent ! c'est peut-être le repaire de quelque animal dangereux ! s'écria Henri en le retenant.

— Bah !... il faut voir !... Et puis je vais m'armer d'un revolver, avec la permission du commandant, et si je rencontre quelque individu mal intentionné, à quatre ou à deux pattes, je le lui fais partir sous le nez !... Nous verrons ce qu'il pensera de l'argument !

— N'oubliez pas des allumettes, dit le commandant en lui passant un revolver chargé, il ne doit pas faire très clair là dedans. »

S'assurant qu'il en avait sur lui, Gérard prit le revolver et s'enfonça dans l'étroit couloir. C'était une galerie naturelle dont le sol rocailleux montait en pente douce, et dans laquelle le jeune homme avançait sans trop de difficultés, en tâtonnant autour de lui ; les parois en étaient si étroites qu'il les heurta plusieurs fois assez rudement du front ; mais, tout à coup, il sentit l'espace s'élargir autour de lui. Faisant prendre une allumette, il entrevit une caverne de dimensions colossales, dont la voûte majestueuse se perdait dans l'ombre à une grande hauteur. L'air était tiède, parfaitement respirable, grâce peut-être à quelque fissure ou che-

minée dans le roc. Gérard ne put retenir une exclamation de joie :

« Bravo !... voici l'abri rêvé pour nos précieuses personnes et nos provisions plus précieuses encore !... La mer ne viendra certainement pas nous relancer jusqu'ici, et que nous soyons destinés à repartir sur le Silure, après l'avoir réparé, ou à être repêchés par quelque navire de passage, nous voici prêts à attendre les événements... Ma foi, c'est un home des plus sortables, reprit-il en faisant brûler une seconde allumette. Assurément ce n'est pas le Louvre !... mais à la guerre comme à la guerre... Et, s'il faut vivre en troglodytes, réjouissons-nous d'être tombés sur une tanière de dimensions pareilles ! Un régiment y serait à l'aise ! »

Reprenant le couloir, Gérard se hâta de venir communiquer le résultat de son enquête à ses compagnons.

Laissant l'équipage surveiller le progrès de la marée montante et s'occuper des apprêts d'un repas dont le besoin s'imposait pour tous, les officiers du Silure, M. Wéber et Henri suivirent Gérard dans la caverne, dont les dimensions et la température furent vivement appréciées. Gérard avait allumé une lanterne et il étudiait de près les murs scintillant de mica, afin de s'assurer qu'ils ne recelaient dans leurs anfractuosités aucun commensal désagréable ; tout à coup il se récria :

« L'île est habitée !... et par des artistes, par-dessus le marché !... »

On accourt ; du doigt, Gérard désigne, profondément gravés dans le roc, des dessins d'un caractère rude et archaïque, offrant l'image très reconnaissable d'animaux, d'êtres humains, d'ustensiles, sommairement mais correctement indiqués. Ils voient se

dérouler sous leurs yeux une longue procession d'êtres immobiles, oiseaux gigantesques, élans aux longues cornes, aurochs à la physionomie farouche ; puis, derrière eux, homme, femme et enfant, la famille humaine ; l'homme est armé : sa forte main brandit une lance, son épaule porte une hache ; la femme, pliant sous le lourd fardeau du gibier et des ustensiles de ménage, soutient par surcroît son enfant à califourchon sur la hanche gauche ; et l'enfant suce son pouce d'un mouvement naïf que l'artiste inconnu s'est efforcé de rendre avec une gaucherie touchante.

« Il est certain que l'île est habitée ! répète Gérard.

— Dis plutôt qu'elle l'a été, répliqua Henri. Il est d'ailleurs fort possible qu'elle possède encore des êtres humains : mais ces très curieux dessins remontent certainement à plusieurs centaines, pour ne pas dire plusieurs milliers de siècles !

— Bah !... l'homme de l'âge de pierre nous aurait précédés dans ce séjour enchanteur ?

— Précisément. N'êtes-vous pas frappés comme moi, messieurs, de la similitude de ces dessins avec ceux qu'on découvre dans les cavernes fossiles de nos pays ?

— En effet. J'en ai vu de semblables dans le Northumberland, dit le commandant.

— Étrange chose ! qu'à des distances aussi incommensurables la soif d'idéal, le besoin de reproduire ce qui leur paraissait beau se soient manifestés par des moyens identiques chez ces pauvres êtres ! continua Henri. La preuve que l'homme antarctique a existé est sous nos yeux, et elle nous donne l'assurance réconfor-

tante que là où il a vécu nous pourrons vivre, malgré l'aspect inhospitalier de cette terre.

— Non, mais, je vous en prie, admirez la « bobine » de cette femme, avec son mioche sur la hanche ! interrompit Gérard en pouffant de rire. Ce crâne. !... c'est un vrai pain de sucre !... Et dire que c'était peut-être une professional beauty dans son monde !...

— J'avoue que je préfère nos contemporaines, fit M. Wilson, en riant aussi de bon cœur.

— Soyez certains que leurs aïeules étaient toutes taillées dans ce style, et que la plus exquise de nos mondaines descend de quelque pauvre être tout pareil à celui-ci — comme nous d'ailleurs, reprit Henri en étudiant avec le plus vif intérêt la tête de la femme préhistorique, qui était, en effet, extraordinaire. Cela paraît incroyable et pourtant cela est.

— Il faut avouer que ce n'est pas flatteur, dit Gérard, mais si la race humaine continue à progresser comme, sans nous faire trop d'illusion, nous l'avons fait depuis ces bonnes gens-là, il y a de l'espoir pour nos descendants. Ce seront tous des Apollons et des Vénus, n'en doutons point...

— Et pourtant, la taille diminue, puisqu'on est obligé d'en abaisser, chaque année, le niveau pour le service militaire, remarqua le commandant.

— Alors nous redégringolons ? Nous avons atteint l'apogée ? C'est dommage. Cette idée d'une race croissant en force et en beauté avait quelque chose de consolant... Mais qu'est-ce là ? on dirait une autre porte...

— Voyons, » fit le lieutenant.

Les deux jeunes gens se dirigèrent vers l'extrémité du souterrain opposée à celle par où ils y avaient pénétré et arrivèrent, en effet, devant une sorte de baie à ciel ouvert qui les conduisit à une cave plus petite que la précédente. Celle-ci, qui formait comme un passage, s'ouvrait sur une troisième caverne communiquant par un étroit orifice avec l'extérieur. Les jeunes gens, tous deux de taille très svelte, se glissèrent non sans peine à travers cette ouverture et sortirent à mi-hauteur de la falaise.

Ils aperçurent en bas la crique, à demi recouverte déjà par la marée montante. Regardant autour d'eux, ils distinguèrent à leur droite des marches irrégulières, formées soit par la nature, soit par la main de l'homme, et conduisant par un sentier en casse-cou au sommet du rocher. Lestes et agiles, ils eurent tôt fait de franchir la distance et gagnèrent enfin la crête de la muraille de granit que leur avait cachée jusqu'à ce moment l'intérieur des terres.

Le cœur leur battait à tous deux. Qu'allaient-ils découvrir du haut de cet observatoire ? L'île était-elle déjà occupée, et cela par des êtres sauvages qui les considéreraient, sans doute, comme des intrus et les traiteraient en ennemis, ou bien ce sol infertile ne donnait-il asile qu'aux oiseaux de mer et aux pingouins ?

Ils se redressent et jettent un regard avide autour d'eux. À perte de vue, leurs yeux n'aperçoivent que des roches stériles, entassées comme par un jeu de Titans ; ces blocs, de formation volcanique, se dessinent nettement sur le ciel d'un bleu d'acier. La mer s'arrondit autour de l'îlot, parsemée d'incertaines silhouettes d'icebergs. Sur l'île, rien ne bouge, pas un arbre, pas un brin

d'herbe ne vient égayer l'aspect sourcilleux des rochers, aucune trace d'habitation humaine. Rien que le granit, le firmament et les eaux. Ils sont bien seuls au bord d'une île sans nom, déserte et désolée.

« Brrr… fit Gérard, secouant la mélancolie que lui avait inspirée le premier aspect de ce lieu sauvage. Ce n'est pas gai ici, monsieur Wilson !

— Non, pas précisément. Je n'ai jamais rien vu de triste comme ce rocher.

— Il est heureux pour nous que le Silure contienne des vivres. Car ce n'est pas ici que nous trouverions de quoi nous sustenter, sauf des œufs plus ou moins frais.

— On pourra voir demain. Peut-être existe-t-il une zone plus favorisée.

— J'en doute ; l'îlot ne paraît pas assez grand pour présenter beaucoup de variété… Enfin, c'est possible, après tout… Et quelle chance nous avons eue de tomber précisément en face de cette crique ! Partout ailleurs, la falaise plonge à pic dans la mer !

— Un courant nous a portés, selon toute apparence. »

En effet, la muraille surgissait abrupte et sourcilleuse du sein même des eaux sur tout le pourtour visible de l'île. Une rapide excursion n'ayant fait découvrir aux explorateurs qu'un chaos de roches sans issue et la nuit venant, ils redescendirent auprès de leurs compagnons par une déclivité qui semblait plus praticable que l'escalier préhistorique.

La marée, qui était actuellement étale, n'avait pas déplacé le Silure, ni atteint la grotte. Les matelots y avaient transporté des couchettes, des sièges et des vivres. Le coq achevait d'ouvrir quelques boîtes de biscuits qu'il servit sur une large table de pierre.

Tout le monde s'assit. On partagea fraternellement ce souper improvisé.

La collation finie, le commandant interrogea le mécanicien, qui avait eu le temps de se rendre un compte exact des avaries du sous-marin. Ce spécialiste les avait trouvées et les déclara telles qu'il devait lui être impossible de les réparer avec les ressources limitées dont il disposait. Il estimait que le navire était perdu sans ressource, qu'il ne serait en état de reprendre la mer qu'avec l'aide d'un remorqueur et après un radoub complet. D'autre part, la nature même des matériaux de l'épave ne laissait pas l'espoir d'en tirer parti pour construire une pinasse : tout y était fer ou cuivre, sauf les planchers et cloisons utilisés dans l'établissement du radeau.

La seule chance de salut sur laquelle on put compter était donc le passage fortuit d'un baleinier qui recueillît les naufragés.

Mais combien problématique ! Qui viendrait de gaîté de cœur visiter cet îlot perdu dans les mers antarctiques ? Le fait qu'on avait dérivé huit jours entiers sans rencontrer un seul navire, parlait assez éloquemment… Ce fut la pensée qui s'imposa à tous. Pas un des naufragés ne l'exprima tout haut, et le plus fruste des matelots affecta de croire à la venue du navire libérateur.

« Monsieur Wilson, dit le commandant, vous aurez l'obligeance de procéder à l'inventaire des vivres, car il sera peut-être

sage de nous rationner, afin de pouvoir attendre le plus longtemps possible.

— Ce sera fait dès demain matin.

— Nous ferons bien, je crois, de porter à la masse commune, pour les diviser également entre nous, les approvisionnements de l'équipage et ceux de l'arrière. Vous êtes bien de cet avis, messieurs ?

— Sans aucun doute, répondirent les Français.

— Quant aux autres mesures à prendre, je ne sais trop…

— Ne pourrait-on, suggéra Henri, allumer et entretenir un feu de varech et de goémons scellés sur le haut de la falaise, afin de signaler notre présence ?

— Certainement, l'idée est bonne. Mais je crois qu'il est trop tard ce soir pour y songer…

— En effet, les hommes doivent tomber de sommeil comme nous et l'ordre de se coucher sera certainement le mieux accueilli de tous, en ce moment.

— Je suis de cet avis. Monsieur Wilson, faites coucher tout le monde ! À demain les affaires sérieuses. »

Touchant sa casquette, le lieutenant porta son sifflet d'argent à ses lèvres et modula la note chère aux matelots : All hands below.

Encore qu'il n'y eût ni entrepont, ni hamacs, les quatre hommes ne se le firent pas répéter, non plus que le petit Djaldi, pour se rendre en bon ordre à la partie de la caverne qui leur

avait été assignée, et où, allongés côte à côte, ils furent bientôt endormis.

Les chefs ne tardèrent pas à suivre cet exemple ; et, quelques minutes plus tard, Français et Anglais, oubliant leur triste situation, étaient plongés dans un sommeil réparateur.

X

Vers quatre heures du matin, Gérard, sortant subitement d'un sommeil profond, se dressa sur sa couche et, jetant un coup d'œil surpris sur ce qui l'entourait, se rendit compte de la situation.

Tout d'abord, il fut consterné.

« Est-ce bien possible ?... Tout ceci n'est donc pas un cauchemar ? Nous voici sur un roc stérile, au fond des mers antarctiques, — déportés sans espoir et voués à la mort lente !... Pauvre chère mère ! Combien elle avait raison, lorsqu'elle élevait sa douce voix contre cette funeste entreprise !... Elle ne saura même pas ce que sont devenus ses fils, déjà pleurés comme disparus une première fois... Fallait-il donc que sa tendresse fût encore réservée à de pareils déchirements ?... Et Lina !... Et Colette !... Et notre malheureux père !... Comment vont-ils soutenir, en dépit de tout leur courage, l'intolérable angoisse de cet inconnu affolant qui désormais va envelopper le destin de ceux qu'ils aiment ?... Leur raison cédera sous un poids trop lourd ; cette maison si belle, si florissante si unie, s'en ira en pièces, se désagrégera misérablement... Oh ! pourquoi, pourquoi avons-nous quitté l'abri paisible retrouvé après tant d'orages ?... »

Ainsi le jeune homme, en dépit de toute sa fermeté, se lamenta pendant quelques instants de désarroi. Mais le découragement ne pouvait longtemps dominer son cœur généreux : il fallait des circonstances véritablement anormales pour qu'il en souffrît même les approches. À peine fut-il conscient du tour involontaire qu'avait pris sa méditation qu'il se tança vigoureusement :

« Eb quoi ! En suis-je déjà là ?… à me demander pourquoi nous avons quitté la maison ? Pour faire notre devoir, voilà tout ! Allons-nous geindre ou nous considérer comme des héros pour une chose si simple ? Nous avons fait ce que nous devions — rien de plus — et il est advenu ce qu'il a pu. Foin de regrets et de vaines récriminations ! Nous ne sommes ni les premiers ni les derniers, n'est-ce pas ? qui souffrirons et peinerons dans ce monde. Admettons, si l'on veut, que nos difficultés ne sont pas banales, et n'en parlons plus, sinon pour lutter en hommes contre elles !… »

Se levant d'un bond, il enfila ses habits et, sortant de la caverne sans déranger le sommeil de ses compagnons, dévala le sentier abrupt qui menait à la grève. Courant d'un pied léger jusqu'à la fontaine qui, la veille, avait arrosé le souper, il se débarrassa de ses vêtements, se plongea dans un des petits bassins qu'elle formait avant d'aller se perdre dans la mer ; et, habitué dès l'enfance aux ablutions glacées, il acheva de retremper son courage dans ce baptême matinal.

« Là ! disait-il, s'ébrouant à l'aise, de quoi peut-on se plaindre quand on a son tub ?… Selon l'expression pittoresque de notre Martine, on vaut deux sous de plus, après cette lessive. Chère Martine ! que dirait-elle si elle nous voyait ici ?… Allons ! pas d'attendrissements ! … Regardons les choses par le bon côté.

C'est une chance incontestable d'avoir cette belle eau courante et limpide sur une terre d'aspect si rébarbatif ; de n'en être pas réduits, comme les musulmans, au bain de sable, ou, chose plus terrible encore, privés d'eau potable… Mais, par quel hasard cette source si pure continue-t-elle à jaillir librement au milieu des glaces et du paysage revêche qui nous entourent ?… Henri, qui sait tout, m'expliquera ce paradoxe. Ah ! à ce propos, n'oublions pas de voir ce que devient ce cher frère… Ou je me trompe fort, ou il est déjà en train de se maudire pour m'avoir mis dans ce pétrin. »

Regagnant à longues enjambées le chemin de la caverne, Gérard trouva en effet son frère réveillé et accoudé dans une attitude qui n'exprimait pas précisément la résignation. Par l'étroite ouverture de la grotte, un pâle soleil, envoyant à l'intérieur ses obliques rayons, éclairait le spectacle toujours attristant des lendemains de débâcle ; des ballots à moitié éventrés, empilés sans ordre, des lits dressés à la diable, et, accablés sous le pesant sommeil de la défaite, les visages pâles et baves des vaincus.

« Te voilà comme Marius sur les ruines de Carthage ! fit Gérard, renfonçant l'émotion que lui causait la physionomie attristée de son frère. Je viens de prendre mon bain : imite-moi. Cela te fera le plus grand bien du monde. Puis tu mangeras un morceau — nous n'avons besoin de réveiller personne ; toutes nos provisions personnelles sont encore intactes dans les flancs de l'Epiornis. Aussitôt que tu seras lesté, nous partirons à la découverte, si tu en es d'avis… Tiens ! ajouta Gérard surpris, j'avais complètement oublié le petit Hindou ! Comment vas-tu, Djaldi ? As-tu bien dormi, mon enfant ?… »

Instinctivement le novice, ayant trouvé générosité et protection chez les deux frères, était venu nicher non loin d'eux, la veille, lorsque Anglais et Français avaient pris possession de leur gîte aux deux extrémités de la grotte.

« Oh, oui ! Bien dormi ! fit Djaldi. Bon lit !... Très bien ici... Bien mieux (baissant la voix) que sur leur méchant Silure. Djaldi beaucoup content de rester auprès Sahibs français, beaucoup content !...

— À la bonne heure, dit Gérard, non sans un soupir étranglé en chemin : en voilà toujours un qui n'est pas difficile à satisfaire !...

— Djaldi servir Sahibs français. Toujours ! toujours ! reprit l'enfant avec un redoublement d'enthousiasme. Sahibs français plaindre Djaldi, le soigner, lui donner des sous... Djaldi fera tout pour eux !...

— Grand merci, mon petit, répondit Gérard. Mais commence par ne pas troubler par tes bavardages le sommeil de ces honnêtes gens qui dorment là-bas de tout leur cœur ; et, puisque tu es si bien disposé, va tout droit à la fontaine et reviens-moi luisant comme un penny neuf. Les Sahibs français ont horreur de la crasse ; ils ne pourraient jamais estimer un serviteur malpropre. Voici un morceau de savon ; tâche de te débarbouiller !

— Entendre c'est obéir », fit le petit Hindou ; et, portant à son front avec grand respect le morceau de savon, il prit à son tour le chemin de la fontaine.

« Pauvre petit diable ! dit Henri, apitoyé, notre bon vouloir et notre protection lui seront, je le crains, bien inutiles.

— Non pas, répliqua vivement Gérard. Brutalisé et maltraité comme il était à toute heure, sa nature ne pouvait manquer de se détériorer. Nous en ferons, j'espère, un honnête homme. J'ai l'intention de demander au commandant…

— Un honnête homme ! répéta le frère aîné, non sans amertume. Oublies-tu donc notre triste condition ? Qu'espères-tu ?… Nous avons à peine de quoi subsister deux mois…

— On peut faire bien des choses en deux mois. Et d'ailleurs, qui nous dit que nous ne parviendrons pas à renouveler nos vivres ? Rien que cette fontaine d'eau courante et très potable, n'est-ce pas un secours inattendu et qui peut nous faire espérer d'autres surprises aussi agréables ?

— Il faudra que j'en étudie la nature et la source ; ce phénomène est en effet curieux, dit Henri, chez qui le naufragé céda soudain la place au naturaliste et au géologue qui étaient en lui. Je l'ai acceptée hier comme chose toute simple. Qui s'étonne devant un verre d'eau pure ? C'est pourtant ici, ainsi que tu le dis, un luxe aussi inattendu que précieux.

— Quelle est, au juste, d'après toi, la latitude où nous pouvons bien nous trouver ?

— Au juste est un peu ambitieux. J'attendrai, pour te répondre, les précisions de l'état-major… Autant qu'il est possible d'en juger par l'abondance des icebergs et par l'obliquité des rayons solaires, nous devons être aux environs du 55 parallèle, c'est-à-dire à peu près au niveau du cap Horn ou des îles Falkland, et fort au-dessous de l'Afrique australe… Car le vent n'a pas cessé de souffler du plein Nord, depuis que nous avons enfilé ce maudit canal de Madagascar… Il me tarde de causer de tout cela

avec le commandant Marston et avec notre excellent ami Wéber… Quand donc tous ces savants s'éveilleront-ils ?

— Laissons-les à leur bienheureuse inconscience, répliqua Gérard. Notre brave Le Guen prend, lui aussi, sa revanche de cette diabolique tourmente… Qu'ils dorment, les pauvres ! … Et nous, allons explorer notre nouvelle patrie, voir quelles ressources elle peut nous offrir, quels ennemis elle peut receler, quelles chances d'évasion nous restent ouvertes… Avant tout, déterminons le point le plus élevé de l'île pour y transporter notre feu, et commençons par le renouveler, ce feu, qui doit être notre salut — aujourd'hui ou demain — en signalant au loin notre présence sur ce roc perdu…

— Tu as parfaitement raison, dit Henri ; c'est la mesure essentielle, et j'ai déjà noté sur le revers de la falaise des masses pendantes de vieux goémons desséchés qui feront sans doute une flambée très brillante…

— Vraiment ? Eh bien, pendant que tu procèdes à ta toilette, nous allons sans tarder, Djaldi et moi, disposer un tas de ces algues sèches sur le faîte de notre dortoir. Une fois ce devoir accompli, nous irons nous promener, la conscience libre, car un jour vaut l'autre. Rien ne dit que, si le navire libérateur doit jamais traverser ces parages, ce ne sera pas demain, ou ce soir… Il y aurait folie à négliger la plus petite chance… »

Vingt minutes plus tard, les deux frères, armés de leurs revolvers, partaient pour leur voyage d'exploration, laissant à Djaldi, tout fier de cette mission de confiance, le soin d'entretenir le signal lumineux. Contournant le pied de la falaise par l'étroite bande de sable qui descendait jusqu'à la mer, ils marchèrent cinq

kilomètres environ sans rencontrer de solution de continuité dans la haute muraille qui formait la ceinture de l'île ; au bout de cette distance, le rempart naturel s'affaissait brusquement, présentant un amas de roches désordonnées et comme tumultueuses.

« Le mur s'est écroulé ici, dit Henri observant ces débris gigantesques. La falaise a dû former un tout homogène à son heure.

— Plaise aux dieux qu'elle ne nous joue pas un tour pareil à celui dont témoignent ces décombres !

— Oh ! ce cataclysme date de loin, dit Henri, attaquant le roc avec son marteau de géologue. Quelques milliers de siècles au moins… Nous avons le temps de respirer.

— Tant mieux ! Et voici un escalier de géants qui semble pratiqué tout exprès pour nous permettre de prendre une vue d'ensemble de notre royaume. »

Dans le caprice de l'éboulement, une sorte de rude escalier s'était en effet dessiné par larges assises, et consolidé à travers les masses entassées ; profitant de ce sentier naturel, les deux frères ne tardèrent guère plus d'une heure à gagner de roc en roc le sommet le plus haut du pic insulaire sur lequel ils se trouvaient jetés. De cet observatoire, ils purent s'assurer tout d'abord que leur prison était bien une île, et une fort petite île : à part la portion du rivage que leur cachait la falaise et qu'ils avaient déjà parcourue, ils discernaient nettement le ruban vert glauque l'entourant de toutes parts, et tranchant sur la teinte grisâtre des roches. Ils constatèrent, en second lieu, que cette île présentait deux températures différentes bien tranchées. L'une, froide assurément,

mais non dénuée de soleil, et supportable, en somme, régnait sur toute la région protégée par la falaise et regardant l'Équateur — celle même où le hasard les avait fait aborder ; l'autre, noire, triste, glaciale, exerçait ses rigueurs sur la partie de l'îlot tournée vers le Pôle Sud, où les pâles rayons du soleil ne pénétraient point, confisqués qu'ils étaient au passage par la haute muraille de granit, et où soufflait sans intermission une aigre bise dont cette même muraille défendait la partie la moins déshéritée de cette misérable terre.

« N'allons pas plus avant, dit Henri. Inutile de fréquenter jamais cette région désolée. Pas un arbre n'y pousse ; pas un oiseau n'y vole ; pas un insecte n'y paraît ; et l'épaule de la falaise monte aussi haut qu'aucun de ces rocs démantelés. Notre feu peut demeurer à la place même que nous lui avons assignée ce matin ; il ne servirait de rien de lui en choisir une autre…

— Quoi ? redescendre déjà ? répliqua Gérard. Je n'ai pas vu la moitié de ce que je voudrais examiner. Regarde donc là-bas, on dirait la terrasse d'un château naturel : je distingue comme la colonnade d'un péristyle, plus bas, et les piliers d'une porte monumentale… Tout cela grossièrement modelé, sans doute ; mais l'ensemble est d'un effet saisissant. Qui sait si ce n'est pas là la demeure du morose enchanteur à qui appartient ce domaine ?… Distingues-tu, Henri ?

— Oh ! moi, dit Henri en riant, je n'ai ni tes yeux — ni ton imagination. On gèle par ici. J'ai hâte de revoir un climat moins rude et, pour tout dire, cette ascension m'a creusé l'estomac. Je ne serais pas fâché de casser une croûte.

— Voici, monsieur est servi, répondit Gérard tirant de sa poche un biscuit, tandis qu'ils se mettaient à dévaler l'âpre sentier qui les avait menés au sommet. Dis après cela que je ne songe pas à tout !

— Merci. Mais n'est-ce pas céder à une gourmandise injustifiée ? demanda Henri pris de scrupule. Nos provisions, c'est notre ancre de salut ; il faudrait y songer à deux fois avant de se permettre une bouchée de trop…

— Mange à ta faim, frérot. J'ai un moyen de reconstituer en partie notre lardoir, dit Gérard avec désinvolture.

— Pas possible !

— Mais si ! La chasse. N'est-ce pas tout indiqué ?

— La chasse ? Quelques misérables mouettes ou pingouins mal nourris !

— Puisqu'ils ont élu domicile en ce lieu, c'est qu'ils ne s'y trouvent pas trop mal. Ils ne sont pas comme nous forcés d'y demeurer, n'est-ce pas ? Et j'espère bien, avec leur collaboration, varier agréablement notre ordinaire. Mais ce n'est pas tout… Te le dirai-je ? Je voulais t'en faire une surprise…

— Dis toujours. Ce sera encore une surprise.

— Aussi bien, tu as raison. Sache donc que je médite de produire à l'un de nos prochains banquets un plat de poisson — c'est-à-dire aussitôt que j'aurai fabriqué mon épervier.

— Au milieu de ces icebergs, du poisson ? Tu rêves, Gérard !

— Je ne rêve pas. Je l'ai vu ! Ce matin même en barbotant dans l'eau ; tout juste à l'endroit où la fontaine va tomber dans la mer. J'ai vu ses gros yeux affamés, en quête de butin, et je me suis promis de le mettre avant peu dans ma poêle.

-Auras-tu au moins une poêle ? La batterie de cuisine doit avoir été singulièrement culbutée et dispersée au milieu de tant de soubresauts.

— Si je n'ai pas de poêle, je ferai rôtir ma proie entre deux pierres, avec l'aide de Le Guen, qui s'y entend comme pas un. Ce n'est pas la première fois que nous cuisinerons ensemble.

— Quel homme tu es, Gérard ! remarqua Henri lorsque, après une laborieuse descente, les deux frères eurent regagné le pied de la falaise. Quelle constance, quel courage, quel esprit de ressource tu montres à chaque minute ! Que ferais-je sans toi, grands dieux ?

— Toi ? tu feras les inventions, les découvertes, les prodiges pour lesquels tu as été créé et mis au monde. Ne tarde pas à établir commodément ton laboratoire, ton cabinet d'études ; et là, travaillant avec le cher M. Wéber, vous trouverez bien moyen à vous deux de reconstruire l'une ou l'autre des machines fracassées ; de nous rendre au monde des vivants… Et si, en attendant, nous vaquons, nous le menu fretin, à la question des vivres, conviens que notre part n'est pas la plus glorieuse…

— Au fond, reprit Henri après un moment de silence, la présence du poisson dans ces parages n'est pas plus surprenante que celle de la fontaine ; l'une est la conséquence de l'autre. Cette eau fraîche assurément, mais tempérée en comparaison de la mer où

elle se jette, offre à la gent à nageoires un petit bassin où elle peut vivre, et où, par conséquent, elle vit.

— Et cette fontaine même, cette eau vive et gaie au milieu de cette nature aride et figée, comment l'expliques-tu ?

— Je ne sais trop que t'en dire. Mais tu n'ignores pas que le froid extérieur n'est que le voile léger, la mince enveloppe recouvrant l'immense foyer toujours en ignition. Où qu'on soit, même aux pôles, ce foyer n'est jamais bien loin. La source qui étanche notre soif a peut-être bouilli naguère ; et, tout en se refroidissant à travers les terrains qui nous la livrent pure et filtrée, elle est encore trop près de la fournaise pour se laisser gagner à la température ambiante dès son apparition à la surface ; elle attend pour cela d'avoir mêlé son mince filet à l'immense étendue salée. Je t'offre cette explication pour ce qu'elle vaut…

— En d'autres termes, dit Gérard, nous dansons selon toi sur un volcan ? Décidément nous n'avons pas eu le pied heureux en venant percher sur cet îlot !

— En quel autre point du globe peut-on se croire à l'abri d'une éruption volcanique ? Quand on considère quelle est la minceur de la croûte terrestre comparée à la masse formidable de la matière en fusion, on s'étonne de ne pas voir plus de convulsions et de cataclysmes ; si l'on y pensait davantage ce serait à ne pas dormir une nuit tranquille.

— Éloignons donc cc pénible sujet de réflexion, s'écria Gérard. Voici tout notre monde debout. Va rendre compte de notre promenade. Moi je vais essayer d'ajouter un plat à notre déjeuner. »

XI

Cinq jours s'étaient écoulés depuis que les naufrages étaient venus s'échouer sur cette côte inhospitalière, et pas le moindre bateau n'avait paru à l'horizon. En vain, ils interrogeaient l'immense plaine liquide et apportaient tous leurs soins à entretenir nuit et jour le feu de la falaise. Autant qu'ils en pouvaient juger, pas un être humain n'était passé à proximité de leur détresse.

Fidèle aux habitudes de discipline de toutes les flottes civilisées, le commandant Marston avait institué un « rapport » qui réunissait chaque matin les survivants du Silure et les trois Français, pour mettre en commun les petits événements du moment et échanger les opinions qu'ils avaient pu faire naître.

Ce matin-là, on parla surtout de la difficulté croissante de trouver sur le sol le combustible nécessaire à l'entretien du feu.

« Après tout, remarqua Henri, ce foyer diurne et nocturne est-il bien nécessaire ? En admettant que de malheureux navigateurs en quête d'huile de baleine vinssent assez près de nous pour remarquer soit notre feu, la nuit, soit notre fumée, le jour, — et cela paraît de moins en moins probable dans ces parages désolés, où nous n'avons même pas encore aperçu un seul cachalot, — n'est-il pas à craindre qu'ils ne voient en ce signal une manifestation volcanique ? Et, dans ce cas, leur première pensée ne serait-elle pas de s'en écarter au plus vite ? Pas un homme sur mille, assurément, ne croira que ce misérable îlot soit habité.

— Mais un sur mille le pensera peut-être, répondit vivement Gérard ; et, pour cette chance unique, il me semble que nous devons persévérer. Songez à notre rage, à notre désespoir, si un ha-

sard miraculeux amenait la délivrance à notre portée et qu'elle nous échappât par notre faute !

— C'est évident ! fit le commandant. Je vois, monsieur Gérard Massey, que l'occasion n'eût-elle que le quart de son cheveu traditionnel, vous ne seriez pas homme à la laisser échapper !

— Ma foi, non ! Il me tarde trop de sortir de ce détestable séjour. Convenez que cette île est d'une monotonie déplorable ! Quant aux graffitti de la caverne !... ils sont assurément d'un haut intérêt, mais, pour ma part, je déclare les avoir assez vus... Si j'osais exprimer mon avis, je dirais que, le navire espéré se faisant décidément attendre, il serait grand temps d'aviser aux moyens de nous tirer d'ici par nos propres ressources.

— Oui ; mais ces moyens, quels sont-ils ? s'écria le commandant. Indiquez-nous-en un et nous l'adoptons d'enthousiasme. Malheureusement, le mécanicien se déclarant incapable de réparer ici les avaries du Silure, je n'aperçois pas trop...

— Oh ! si on s'adresse aux professionnels !... Tirez-les de leur routine habituelle et ils ne sont plus bons à rien ! dit Gérard, non sans pétulance.

— Je serais curieux de savoir ce que vous feriez à ma place, répliqua le commandant d'un ton piqué.

— Eh ! le sais-je ?... J'essayerais peut-être de reconstituer l'Epiornis pour envoyer des éclaireurs à la découverte...

— L'Epiornis ! répéta tristement Henri. Crois-tu donc que Wéber et moi n'y ayons pas songé ? Et que je rêve d'autre chose ?... Mais où prendre les matériaux et les outils nécessaires à une telle réfection ?... J'ai assez étudié la question, examiné les débris in-

formes de notre malheureux aviateur... La carcasse défoncée, l'hélice hors d'usage, l'omoplate droite fracassée, l'articulation ouverte, l'aile en morceaux... à peine l'aile gauche vaut-elle mieux, du reste. Où prendre le cuivre, l'aluminium, la fonte d'acier, le marteau pilon, les moules nécessaires pour refaire ces organes indispensables ?... Cette île maudite ne contient rien, absolument rien, sinon de la pierre... À moins d'établir un squelette de granit, je ne vois pas... Encore si nous l'avions, ce bienheureux squelette, je me chargerais bien, avec les seules ressources du Silure et de sa forge, de l'enlever sur mon moteur !... Mais à quoi bon le moteur, si le levier manque ? »

Un silence tomba sur le groupe des naufragés, assis en cercle sur le sable de la grotte. Soudain, Gérard, qui, de sa place, faisait face a la mer, se redressa vivement, en poussant un cri de joie.

« Je ne me trompe pas !... Là-bas !... regardez ! ... Une voile !... »

Àl'instant, tous furent debout, suivant des yeux la direction que leur indiquait le bras tendu.

Au loin, sur la ligne sombre de l'horizon, on distinguait vaguement une sorte de tache blanchâtre.

« Un navire !... J'en jurerais !... » répéta Gérard. Et, bondissant hors de la grotte, il se mit à gravir la falaise d'une vitesse à se rompre cent fois le cou, s'il n'avait pas eu le pied plus sûr qu'un chamois ; arrivant comme une bombe sur l'homme de garde, préposé à l'entretien du fover :

« Vite !... Grand feu !... Un navire !... commanda-t-il, ne perdons pas une seconde ! »

Et, joignant l'action à la parole, ramassant à poignées les goémons secs et les jetant sur le tas déjà allumé, il activait la flamme à pleins poumons, tandis que le matelot, immobilisé par la surprise, scrutait éperdument l'horizon.

« Where about, sir, where ?... » répétait-il en tremblant, son rude visage convulsé d'émotion.

Et quand, enfin, il aperçut la faible blancheur qui pâlissait dans le lointain, sa joie se manifesta d'une façon poignante. Tombé à genoux, il tendait les bras vers le navire et de grosses larmes roulaient de ses yeux grands ouverts sur ses joues bronzées. En bas, les autres chantaient, dansaient, s'embrassaient comme en délire. C'est qu'il n'y a pas de sort plus redouté du marin que l'abandon sur une île déserte ; aussi la perspective de la délivrance, dont ils commençaient à désespérer, faisait perdre la raison à ces infortunés. Un à un, ils montaient sur la falaise avec des gestes fous.

Les officiers, M. Wéber, Henry les ayant bientôt rejoints sur le sommet du rocher, tous se turent, attendant, pressés les uns contre les autres, le cœur leur martelant la poitrine à grands coups, l'arrivée des sauveurs. La carabine sous le bras, le commandant et M. Wilson se tenaient prêts à tirer dès que le navire pourrait les entendre, afin d'attirer plus sûrement son attention.

D'instant en instant, il se dessinait plus nettement sur l'horizon, bien qu'il voguât encore à une très grande distance. L'œil à la longue-vue, le commandant ne bougeait plus. Derrière le petit groupe d'hommes, la flamme du bûcher de goémons montait droite et blanche dans l'air calme, pâlie par le soleil, surmontée d'un filet de fumée noire. De loin, elle devait présenter une appa-

rence spectrale, un de ces phénomènes étranges qui abondent sur les plaines tumultueuses de l'Océan et que le marin apprend à la longue à considérer avec une sorte d'indifférence…

Le navire approchait toujours ; on distinguait maintenant la forme pyramidale de sa structure, tachant d'un flocon d'argent l'azur pâle du ciel, l'azur plus sombre des vagues.

Immobiles, penchés en avant, retenant leur baleine, les naufragés attendaient sans un mot, toute leur âme dans leurs yeux…

Tout à coup, le navire parut changer de forme. Au lieu d'une ligne verticale, il dessina un instant sur l'horizon un trait allongé ; puis il reprit son apparence première… et lentement, lentement, ainsi qu'un fantôme s'évanouirait, il commença à décroître dans le lointain.

« Ils s'en vont !… »

Ce cri jaillit de toutes les poitrines, impétueux comme un rugissement ; et, tandis que le commandant et son second déchargeaient leurs carabines avec un crépitement qui se répercuta au loin sur la mer calme, les hommes, perdant tout sang-froid, éclataient en imprécations, en gémissements, en cris, montrant le poing, suppliant, menaçant, ordonnant aux sauveurs de revenir vers eux.

Àce moment, une détonation partit du Silure. Gérard, dévalant au grand trot jusqu'à la mer, s'était jeté sur l'épave et tirait le canon.

Hélas ! c'était un canon de sous-marin, à poudre moderne, et qui ne parlait guère plus haut qu'une carabine.

Sa voix ne fut pas entendue.

Sourd à ces appels, le navire poursuivait sa route invertie. Diminuant toujours, il ne tarda pas à s'effacer dans le lointain…

Pâles, les dents serrées, les officiers et les Français le regardaient disparaître : un incident tragique vint soudain ramener leur attention vers les malheureux dont la rage et la cruelle déception s'exhalaient sans mesure à leurs côtés. Un jeune matelot d'esprit assez faible, nommé Harry Logan, ne pouvant supporter sa déconvenue, se précipita à corps perdu du haut de la falaise, criant qu'il allait poursuivre le vaisseau à la nage et le faire revenir. Le pauvre garçon, heurtant du crâne les rochers à pic, fut projeté au loin comme une bombe et disparut dans la mer à plus de cinquante mètres de distance… Muets d'horreur, les assistants virent reparaître au bout de peu d'instants à la surface son corps inerte. Une tache rouge s'élargissait autour de lui ; ce n'était plus qu'un cadavre, que les lames puissantes emportaient déjà vers le large, comme un jouet brisé…

« Silence ! ordonna le commandant en promenant un regard sévère sur le groupe tumultueux des matelots ; que l'exemple de ce malheureux nous apprenne à supporter virilement une déception aussi cruelle pour les uns que pour les autres !… »

Et, reprenant d'un pas raide le chemin de la grève, tandis que les hommes honteux se pressaient derrière lui comme un troupeau de moutons :

« Vous aviez raison, dit-il à Henry. Ils ont pris notre fanal pour un volcan en activité, et n'ont eu garde de s'en approcher.

— Ils auraient bien dû essayer de s'en assurer ! … que diable, ils doivent pourtant avoir des longues-vues à bord, murmura Gérard avec colère. Tas d'empaillés !… Enfin !… Patience !… Puisqu'un navire est passé en vue de l'île, il peut en venir un autre… Espérons que le prochain sera mené par des gens animés de quelque curiosité scientifique et qu'ils voudront venir étudier de près le phénomène…

— Espérons !… » fit Henry en haussant les épaules.

Instruits par cette amère déconvenue, les naufragés décidèrent de renoncer provisoirement au feu qui ne servait qu'à épouvanter les visiteurs quand un hasard inespéré les amenait dans ces parages. À vrai dire, il y avait peu d'espoir qu'il en vînt d'autres. Ceux qui connaissaient de réputation ces quelques îlots solitaires perdus dans la mer Antarctique devaient savoir qu'ils n'offraient aucune ressource aux baleiniers. Il était donc peu probable qu'un autre navire passât à portée.

Et, cependant, telle est la force de l'espérance au cœur de l'homme que pas un, parmi les exilés, ne renonçait à sonder d'un regard anxieux l'horizon éternellement vide et solitaire. De quel côté leur viendrait le salut ?… Et, s'il se présentait d'aventure, comment réussir à se faire entendre ? Unique pensée qui remplissait tous les cœurs.

Mais chaque jour qui s'écoulait semblait affirmer davantage l'implacable réalité. Les provisions ne pouvaient durer éternellement. Quand elles seraient épuisées, que devenir ? Quelle maladie emporterait un à un ces misérables ? Quel serait le sort du dernier survivant, seule épave d'une troupe jadis florissante, après que ses compagnons auraient tous disparu ?… Déjà la dé-

moralisation s'emparait des matelots. Une discipline de fer pouvait seule les maintenir ; pris de nostalgie, ils restaient de longues heures, comme hébétés, à contempler la mer inexorable qui les cernait de toutes parts. Une légende ne tarda pas à se former parmi eux : le spectre de Logan, disaient-ils, revenait la nuit, faisant signe au premier qui devait mourir… Et, le dixième soir après le passage décevant du navire, un second matelot, Belly Smith, sombre et silencieux depuis quarante-huit heures, criant qu'Harry Logan l'appelait, se précipita à son tour du haut de la falaise… Brisé contre les rochers, il arriva mort en bas… Et Le Guen, secouant la tête, confia à Gérard qu'il voyait le moment où tous les survivants seraient pris de la même folie.

XII

Àla suite de leur cruel mécompte, il se fit un changement dans la manière d'être des naufragés. Au début, ils avaient évité d'instinct tout ce qui pouvait ressembler à une installation permanente : les ballots demeuraient remplis ; certaines caisses n'étaient pas même ouvertes ; le matin on roulait les couchettes, on empaquetait les couvertures, on rangeait les colis comme font les porteurs dans une gare avant l'arrivée du train ; on se tenait prêt au départ…

Hélas ! cette libération qu'on avait espérée toute proche, elle devenait de jour en jour plus hypothétique. La vue, si réconfortante en apparence pour ces bannis, d'un navire représentant en raccourci le monde civilisé, après leur avoir apporté une minute de joie folle, leur laissait une dure leçon.

Il fallait cesser de compter sur un secours venu du dehors. S'il venait jamais, tant mieux ! Il était nécessaire, indispensable, d'écarter désormais cette espérance énervante ; et, loin d'attendre rien de la chance ou du hasard, de s'en remettre uniquement à soi, à son courage, à son ingéniosité, à sa persévérance, — de ce côté-là, point de déception possible, — de travailler, chercher, toujours, les moyens d'évasion, mais cela sans négliger de rendre supportables les conditions présentes de séjour et d'existence, car il fallait bien envisager la triste possibilité de n'en voir jamais la fin.

On commença donc de part et d'autre à emménager. L'examen méticuleux du Silure, par M. Wéber, ayant corroboré l'opinion du mécanicien et révélé dans le corps du sous-marin des avaries absolument irréparables, il devenait inutile d'en respecter l'intégrité ; le commandant ordonna donc à ses hommes de transporter dans la grotte tous les meubles, armes et ustensiles du bord. L'antre sauvage prit bientôt un aspect des plus habitables. Les dures réalités de l'exil, qui mettent à nu les caractères et abolissent toute distinction artificielle, se trouvaient, par un rare hasard, favorables plutôt qu'hostiles à la paix et à la bonne entente générale. Entre Français et Anglais, la rivalité de race semblait s'effacer, reculer dans le lointain pour faire place à la commune appellation de compagnons d'infortune ; et quant à la révolte, aux actes d'insubordination ou de violence toujours à appréhender d'un équipage que ne retient, plus la discipline courante, ils n'étaient point à craindre ici par la raison que ceux dont on eût pu les attendre n'étaient que trois, tandis que les hommes décidés à maintenir l'ordre étaient au nombre de six. Dès le premier moment, un acte de vigueur était venu informer ceux qui en auraient douté que l'autorité n'avait pas abdiqué. Chargé de trans-

porter du Silure à la grotte un baril de brandy, le pauvre Joe Frost, supposant que l'heure des saturnales était arrivée, n'avait cru rien de mieux à faire que d'entonner une aussi grande quantité du précieux liquide que son estomac en pouvait porter. Le premier résultat de ces libations exagérées fut de foudroyer Joe Frost, qui tomba comme une masse au moment où il se présentait avec son baril dans les bras.

Le second effet de son intempérance fut de faire priver le coupable, pendant trois jours consécutifs, de sa chère ration de rhum. Et cet acte de vigueur suffit à établir sans appel la suprématie de la loi.

Cependant les Français procédaient de leur côté à l'inventaire des soutes de l'Epiornis et y trouvaient plus d'un objet précieux dans leur situation : Henri et M. Wéber, des livres et des crayons pour se plonger dans leurs éternelles cogitations inventives ; Le Guen, les éléments d'un fourneau qu'il établit de ses mains dans la grotte. Le coq put alors y préparer de son mieux les produits peu délectables de la chasse à laquelle se livraient avec ardeur Gérard, le commandant Marston et le lieutenant Wilson. Ce gibier, se composant exclusivement d'oiseaux aquatiques durs, coriaces, à la chair huileuse, n'apportait aux repas qu'un élément de peu de valeur en somme, et le cuisinier se lamentait de dépenser ses talents sur une matière si ingrate.

Mais Gérard n'avait pas perdu de vue son projet de pêche. Le seul obstacle qui en avait retardé l'exécution était la difficulté de construire son épervier, et, tout d'abord, il avait désespéré de trouver, dans un lieu si tristement dépourvu de boutiques, les humbles matériaux nécessaires pour la fabrication de cet engin. Il se rappela soudain une petite discussion amicale qui avait eu

lieu, là-bas, entre lui et Colette, Martine, Lina. Il avait ri de voir les singuliers paquetages que les chères mains préparaient pour eux en prévision des difficultés possibles de la campagne (il en eût plutôt pleuré aujourd'hui !), avait raillé de bonne humeur ce nombre prodigieux d'objets encombrants et, selon lui, inutiles.

« Des aiguilles ! Du fil ! Un dé !... Des épingles ! ... Des ciseaux ! Me prends-tu pour une couturière, Lina ? Crois-tu donc que je sache me servir de ces affûtiaux-là ?

— Tout le monde devrait savoir se servir d'une aiguillée de fil, disait Colette. As-tu donc oublié combien ces choses-là nous ont manqué chez les Matabélés, quand nous nous sommes vus avec nos vêtements en lambeaux, et privés de la main ou des outils de notre chère Martine pour les raccommoder ?... Non seulement un soldat devrait emporter en campagne une petite trousse à ouvrage dans le genre de celle-ci, mais il devrait être prêt à s'en servir avec adresse et promptitude. Laisse-moi te donner une leçon de couture ; toi qui fais si joliment le filet, tu manieras l'aiguille, j'en suis sûre, sans aucune difficulté.

— Pourquoi pas la quenouille ? protestait Gérard. Le filet passe encore ! C'est un travail tout masculin. Mais l'idée de me mettre à coudre ne me dit rien qui vaille.

— Pur préjugé ! rétorquait Lina. Est-ce que Hoche ne brodait pas obscurément des gilets à Versailles, avant que la gloire brillât pour lui ? Prétends-tu pour cela le qualifier d'efféminé ?

— Mon objection est idiote. Montrez-moi vite toutes deux les mystères de l'ourlet, de la piqûre, du surget... »

Et tous les trois de rire, et la leçon de couture de progresser joyeusement. Aujourd'hui, le pauvre Gérard a peine à contenir son émotion, ses regrets, au souvenir de ces heures paisibles et heureuses, prélude de si affreux désastres ; mais, tandis qu'il déballe le paquet de mercerie délaissé au fond d'une caisse, il éprouve la grande surprise — et la joie plus grande encore d'y trouver presque tout ce qui est nécessaire pour la construction de son épervier : un gros rouleau de ficelle solide et une navette à faire le filet semblent avoir été placés là tout exprès pour satisfaire à la nécessité présente.

« Elles sont fées ! » s'écrie Gérard stupéfait.

Et Djaldi, qui est ravi d'admiration devant les menus trésors étalés sous ses yeux, n'hésite pas à endosser cette opinion. Djaldi s'est fait le séide du jeune Français depuis le moment où celui-ci l'a arraché à la main brutale de Jack Tar : il le sert comme un petit esclave, ne le quitte pas plus que son ombre.

« Oh, Sahib ! Que de belles choses ! C'est comme un bazar !... Il ne nous manque rien maintenant... Et ces jolis flacons ! Est-ce à boire ?

— Non. Mais, si tu as la fièvre, tu trouveras ici de quoi la combattre. Ceci est notre pharmacie de voyage... C'est ma mère qui l'a composée... Tu as bien une mère aussi, quelque part, Djaldi ?...

— Oh oui ! Et aussi un père, et des frères et des sœurs... dit l'enfant songeur ; mais pas du tout comme ceux du Sahib.

— En quoi sont-ils différents ?

— Je ne sais pas… fit Djaldi, perplexe ; ils rêvent… ils rêvent… ils bâillent… Et, quand Djaldi a été enlevé par les méchants hommes, personne, j'en suis sûr, ne s'est fait du chagrin… Et puis, ce ne sont pas des gens qui commandent comme vous… Ils ne connaissent pas tous les instruments, tous les livres, comme le grand Sahib Henri… »

Et, arrondissant de gros yeux innocents, Djaldi demande d'un ton de vénération :

« Il est très savant, n'est-ce pas ? Savant comme un bonze, peut-être ?

— Comme plusieurs bonzes ! dit Gérard. Si versé dans tous les arts mécaniques, que tu ne peux te faire l'idée la plus lointaine de son savoir.

— Je sais, répond Djaldi, remuant la tête d'un air profond, c'est lui qui avait donné la vie au grand oiseau que l'obus du Silure a tué.

— Oui. Et, si seulement cette misérable terre offrait les ressources indispensables, M. Wéber et lui auraient bientôt fait de rebâtir un autre Epiornis, de lui donner, comme tu dis, la vie, — et nous, de nous envoler d'ici…

— Je vois. Ce sont de grands magiciens », constate Djaldi très sérieux et sans nulle surprise, car les fées et les magiciens sont des personnages avec qui cet âge est familier.

« Tu peux bien les appeler tels ; ils sont sans cesse occupés à arracher au mauvais génie, qui voudrait maintenir les hommes dans l'ignorance, ses secrets les plus jalousement gardés.

— Ah ! mais alors pourquoi ne font-ils pas paraître d'un coup de baguette ces matériaux qui leur manquent ? demanda Djaldi, après un instant de méditation ardue.

— Les magiciens n'ont pas la propriété de faire quelque chose avec rien. Tu as entendu parler de la fée transformant une citrouille en voiture (ou en palanquin) ; ce conte n'est pas en effet seulement propriété de tous les pays ; il vient sans nul doute de cette Inde qui est ton berceau ; eh bien, ne vois-tu pas que même cette puissante personne avait besoin comme nous des éléments premiers pour construire son carrosse ?

— C'est vrai ! » fit Djaldi convaincu.

Cependant la construction de l'épervier marchait bon train, et aussitôt que Gérard l'eut complété à sa satisfaction avec l'aide de Le Guen, les trois compagnons partirent pour le bord de la mer un matin de bonne heure, le jeune Massey portant l'épervier sur son épaule, Le Guen chargé de tout ce qu'il avait pu ramasser comme débris dédaignés des rôtis de pingouins, et Djaldi pourvu de paniers destinés à recevoir le produit de la pêche.

Le bassin naturel dans lequel les eaux vives de la fontaine se rassemblaient avant d'aller se perdre dans la mer, mesurant à peu près cinquante mètres carrés et de forme sensiblement circulaire, était formé par deux bras de roc qui en faisaient une sorte de petit havre tranquille.

« Poste-toi sur ce promontoire, dit Gérard, et jette de minute en minute un de ces débris de viande dans notre direction. Le Guen et moi, nous allons nous percher sur l'autre et attendre… Fais le moins possible de bruit ou de mouvement. »

Pendant un assez long intervalle, ils demeurent immobiles et attentifs, le petit Hindou observant le plus religieux silence, et jetant de temps à autre son appât dans le bassin. Dix minutes, un quart d'heure, vingt minutes s'écoulèrent, et rien n'en était venu troubler les profondeurs tranquilles ; Djaldi commençait à espacer instinctivement ses offrandes, craignant de les avoir dépensées en vain. Mais Gérard et Le Guen, qui avaient patiemment épié du gibier de tout poil et de toute plume, capté du poisson de toute écaille dans les solitudes africaines, savaient bien que la gent à nageoires est la plus soupçonneuse, mais aussi la plus vorace qui soit, et ils attendaient en toute confiance la fin du débat qu'ils pressentaient au fond de l'eau : le triomphe de la gloutonnerie sur la prudence.

La catastrophe s'annonça. Les morceaux de viande, systématiquement taillés larges et plats, surnagent tous ; pas un n'a pu être saisi par les habitants du bassin qui, tapis derrière quelque coin de roche, observent sans doute d'un œil avide cette aubaine inattendue. Bientôt l'un d'eux n'y tient plus : un frétillement à la surface de l'eau, un gros œil vitreux fixé sur un morceau particulièrement alléchant, un coup de gueule manqué pour le happer, puis un plongeon effarouché marquent la première escarmouche ; au bout de vingt secondes, retour agressif, coup de mâchoire plus heureux, le morceau est expédié avec prestesse ; enhardis par l'exemple, d'autres convives se montrent, ne demandant qu'à partager le régal, maintenant que l'impunité paraît assurée. Mais l'éclaireur ne l'entend pas ainsi. Il est le plus fort, évidemment, comme le plus hardi et le plus avide de la bande et, à grands coups de queue, il essaye de disperser ses frères plus timides : il en mange même quelques-uns dans la chaleur de l'action. C'est le moment de jeter l'épervier.

D'un geste prompt, sans hâte, Gérard le déploie, le jette sur la surface de l'eau ; toute la tribu en est enveloppée ; toujours bataillant, elle s'enfonce, tandis que le filet, tiré par ses plombs, forme autour d'elle un mur infranchissable : un tour de main qu'il faut connaître. On ramène alors l'épervier et on le tire obliquement vers la rive. Il ne fallut pas moins des forces combinées de Gérard et de Le Guen pour ramener cette prise ; même, jugeant inutile de prodiguer inutilement un bien si précieux, les pêcheurs remirent dans l'eau tout le menu fretin et, prélevant seulement les plus belles pièces, ils revinrent triomphants, pliant sous le poids de leurs paniers.

Ce fut le coq qui exulta ! Cet artiste ne pouvait se consoler de voir ses talents rester en friche ; c'était en vain qu'il s'escrimait depuis bien des jours à faire des plats mangeables avec du pingouin ou du goéland ; la mine dégoûtée des convives et son propre palais lui disaient à chaque effort qu'il avait échoué. La vue de cette superbe marée lui causa un véritable délire.

« Ne nous hâtons pas trop de nous réjouir, disait Gérard. Ne conviendrait-il pas avant tout de s'assurer que cette chair n'est pas dangereuse, empoisonnée ?

— Empoisonnée ! fit le chef avec pitié. On voit bien, monsieur, sauf votre respect, que vous n'êtes pas cuisinier ! Croyez-moi, vous aurez rarement mangé quelque chose d'aussi sain et d'aussi délicat… »

Le dîner fut un triomphe pour tous ceux qui avaient contribué à l'enrichir de ce nouveau mets. Diverses espèces de poissons diversement accommodés, et tous inconnus de nos voyageurs, furent déclarés excellents ; mais la préférence fut unanimement

accordée à certain monstre marin, moitié dauphin, moitié rouget quant à la forme, et dont le nez, orné d'une sorte de fourche, offrait un aspect des moins rassurants, mais qui, en dépit des apparences, se trouva être le régal le plus savoureux.

XIII

En dépit de tous les efforts des naufragés, la situation paraissait chaque jour plus désespérée. Comment échapper à cette prison antarctique et sortir de la tombe pour revenir au nombre des vivants ?... À ce problème incessamment creusé, personne ne trouvait de solution. Par mer, l'évasion était impossible, faute d'embarcations ; par les airs, faute d'aviateur ; la glace elle-même, qui, plus près du pôle, eût offert un champ d'action, ne formait ici qu'une marge insuffisante autour de l'île de granit. On ne pouvait raisonnablement compter que sur le passage fortuit d'un baleinier ou sur l'arrivée de quelque épave apportée par les flots avares.

Guettant toujours une de ces chances, Gérard grimpait, selon sa coutume quotidienne, au point culminant du pic.

« Il n'y a pas à dire, pensait-il, tout en gravissant la pente abrupte et rocailleuse, nous sommes perdus sans ressource. Inutile de se faire des illusions. Il faudrait un miracle pour nous tirer d'ici... Et de quel droit l'attendrions-nous ? Pourquoi les lois immuables de la nature changeraient-elles à notre profit ?... Parce que nous avons l'ardent désir de vivre, de revoir ceux qui nous sont chers et de ne pas mourir comme des renards au fond de ce trou polaire ? Excellentes raisons, sans nul doute... Mais

est-ce que ces milliards d'humains qui nous ont précédés dans l'Éternité, depuis que ce globe terraqué roule à travers les espaces, n'avaient pas, juste autant que nous, le désir de vivre, l'amour de leurs proches, l'ambition légitime de ne pas disparaître sans laisser leur trace ici-bas ? N'ont-ils pas été forcés de s'incliner devant l'inévitable ?... Que ce soit de maladie ou de mort violente, glorieusement sur un champ de bataille, ou obscurément dans son lit, tout mortel doit passer un jour ou l'autre par la porte fatale... Force lui sera de déposer le fardeau de la vie, de même qu'il l'a assumé sans que sa volonté ait eu la moindre part dans cet événement. Il faut donc se résigner, car rien ne sert de protester. Et, après tout, qu'importe que cette mort inévitable qui nous guette saisisse sa proie demain, dans huit jours, ou dans quarante ans d'ici. Puisque cette terminaison est la seule chose certaine de notre existence, tâchons de l'examiner avec sang-froid et de l'accepter sans récriminations puériles...

« ... Et pourtant, c'est dur !...

« ... Oui, j'ai peine à accepter la pensée de ne plus revoir aucun des miens, de ne plus embrasser mon père, ma mère, ma sœur bien-aimée..., de voir disparaître mon frère, cette noble intelligence, ce cœur généreux, sans que sa tâche soit remplie, sans qu'il ait donné sa mesure au monde... Moi-même, il me semble que j'aurais pu faire quelque chose...

« ... C'est égal, ma vie n'aura pas été longue, mais il faut convenir qu'elle n'aura pas été banale », poursuivit Gérard tout haut en arrivant au sommet du massif granitique et en se laissant tomber sur le roc pour reprendre haleine un instant, car la montée était rude et l'air glacial lui avait serré les tempes et la poitrine comme dans un étau.

« Avoir traversé l'Afrique de part en part à quinze ans, pour venir s'échouer à vingt-trois sur un îlot antarctique et y périr abandonné, ce n'est pas le lot de tout le monde… Et dire que j'aurais pu être notaire, avocat, médecin, négociant — voire juge — comme tant de mes camarades de collège, qui siègent en ce moment même sur quelque rond de cuir ou quelque chaise curule, sans penser à moi ni à mes aventures !

« … Eh bien ! franchement, je n'envie pas leur lot ni la sécurité de leur existence… Si je pouvais seulement serrer maman dans mes bras, une pauvre petite fois encore !… »

Gérard sentit ses yeux se mouiller, mais, secouant résolument la tête :

« Allons, pas d'attendrissement inutile !… pas de faiblesse ! Explorons cette maudite mer… »

Il promena son regard autour de l'horizon. De cette hauteur, le cercle de la mer paraissait sans limites ; la monotone procession des icebergs continuait au loin, tandis qu'aux alentours de la côte une croûte de glace étincelante commençait à se former. On eût dit que l'île était le centre d'un monde en train de se pétrifier.

« C'est bien fini !… Nous sommes définitivement morts et nous ne tarderons pas à être enterrés sous ces glaces », pensa Gérard debout, les bras croisés sur la poitrine. « Ah ! si nous avions des ailes pour sortir d'ici !… »

En ramenant ses yeux auprès de lui, il recula tout à coup avec une exclamation involontaire.

Une large anfractuosité bâillait à sa droite, nid d'aigle, aire abandonnée, et, au fond de cette sorte de loge creusée dans le

roc, il venait d'entrevoir, immobile et pétrifié, une sorte de fantôme colossal, dont la blancheur spectrale se détachait sur le gris sombre du granit comme un tracé d'ivoire.

Le premier moment de stupeur passé, Gérard s'élança vers le creux, l'eut bientôt atteint et, quand il distingua plus clairement la nature de l'objet qu'il venait de découvrir, il demeura confondu.

C'était le squelette parfaitement intact et complet dans chacune de ses parties d'un oiseau de taille gigantesque. Le sternum puissant s'avançait, pareil à la carène d'un grand canot ; les moignons des ailes déployées semblaient prêts à embrasser l'espace ; les pattes énormes, repliées sur elles-mêmes, donnaient au fossile l'apparence d'un géant assis. Le crâne, démesuré même pour la taille colossale de l'animal, était emmanché d'un long col aux vertèbres robustes dont le chapelet ininterrompu se dessinait de l'occiput au coccyx, sans une tare ; les côtes s'arrondissaient sur le sternum, intactes. On eût dit que l'oiseau allait s'envoler.

Gérard, écrasé de surprise, sa haute stature réduite à celle d'un enfant à côté du squelette, ne pouvait se lasser d'admirer les proportions majestueuses du géant de l'azur qui dormait là depuis des siècles, sans qu'un regard humain fût jamais venu violer son repos…

« Un Epiornis fossile !… murmura enfin Gérard sortant de sa stupeur. Un Epiornis, évidemment !… Et de taille !… Il mérite bien son nom de sur-oiseau… En voilà un spécimen à rapporter au Jardin des Plantes, si jamais nous avions la chance de… »

S'arrêtant net tout à coup et se frappant le front :

« … Le rapporter !… s'écria-t-il à pleine voix ; le rapporter ?… Mais, triple sot que je suis, ce n'est pas nous qui le rapporterons, c'est lui qui nous rapportera chez nous !… Où trouver jamais navire aérien plus solide, mieux construit, plus savamment combiné pour la marche à travers les nuages ?… Ah ! cette fois, nous y sommes !… Eurêka !… Ce cher Henry qui est là à se ronger le cœur, faute de matériaux pour fabriquer un autre aviateur !… Le voilà, ton aviateur, viens le prendre !… tout prêt, tout agencé, tout bâti, complet, fait sur mesure par la bonne mère Nature pour nous tirer d'embarras… Hourrah !… Vive l'Epiornis… Vive la France !… Nous sommes sauvés !… Nous sommes hors d'affaire !… Hurrah !… Hurrah !… trois fois hurrah !… »

Ainsi clamait Gérard, ivre de joie et d'espérance.

Une crainte subite vint soudain glacer son enthousiasme : « Oui-dà ! et si ce maître oiseau allait tomber en poussière quand on le touchera ? … fit-il. Ce serait désastreux, on ne peut le nier… Voyons, il faut en avoir le cœur net avant d'appeler les autres… »

Tout palpitant, Gérard s'avance, grimpe sur la corniche au fond de laquelle trône l'oiseau fossile, porte une main frémissante sur la gigantesque carcasse. Les ossements durcis, les cartilages ossifiés demeurent immobiles sous sa main. Enhardi, il les manie, les palpe, les tiraille, les secoue, sans que leur dureté marmoréenne subisse la moindre altération. D'un bond il saute dans l'intérieur de l'oiseau et s'assied commodément sur une côte ; il mesure de l'œil les dimensions du squelette et constate qu'elles sont plus que suffisantes pour abriter quatre hommes avec les vivres et les instruments indispensables ; en fait, celles que Wéber avait données à son oiseau artificiel… Ivre de joie, Gérard s'oublie un instant dans la plus agréable rêverie : « C'est le salut,

pense-t-il, de plus en plus énamouré de sa trouvaille. Brave ancêtre, va !... Même en admettant que tu nous joues le tour de nous laisser choir et de nous casser la tête, je t'avoue, entre nous, que je préfère encore cette fin à l'agonie lente qui nous attend ici... D'ailleurs je ne crains rien ! Tu me parais un gaillard solide et je suis sûr que tu seras trop content de te revoir en marche pour nous lâcher en chemin ; pas vrai, vieux ?... Mais quel égoïste je fais !... Je suis là à me gargariser de ma découverte pendant que mon frère se morfond... Allons, au revoir, ami Épiornis ! à tout à l'heure !... Ce n'est pas fini de rire, mon ami... Ta carrière que tu jugeais close va recommencer ! ... Qui vivra verra !... »

Gérard reprit en courant le chemin qu'il avait si péniblement gravi une demi-heure plus tôt, et, descendant la côte quatre à quatre, il ne tarda pas à faire irruption dans la grotte où, creusant à part soi le problème insoluble, Henri était en train de fumer en silence.

Entrant comme une bombe, Gérard commença par sauter au cou de son frère étonné et par le serrer à l'étouffer ; puis l'éloignant de lui à longueur de bras, les deux mains sur les épaules :

« Pardon, excuse !... fit-il gaiement, les yeux étincelants, la bouche souriante, mais tu comprendras mon émoi quand je t'aurai expliqué... Je viens te prier de faire tes paquets, tout simplement ! Oui, monsieur, nous allons nous envoler de ce lieu enchanteur ; le train chauffe... et j'espère bien que nous ne le manquerons pas...

— Que veux-tu dire ? demanda Henri, pâlissant malgré lui. Un navire ?... Enfin !...

— Un Épiornis, mon cher !... un Épiornis authentique comme le Muséum n'en a jamais vu de complet, jamais rêvé, jamais imaginé !... Un coquin de monstre volatile ossifié... un véritable géant... quelque chose d'énorme, d'invraisemblable... et qu'on dirait fait pour nous !... La carcasse idéale de ton moteur !... l'introuvable armature que nous ne savions où pécher, et que l'air et le soleil ont galamment nettoyée et polie à notre intention depuis quelques centaines de siècles !... Un squelette d'Épiornis, ou je ne suis qu'un goitreux du Valais...

— Un Épiornis !... fit Henri. Complet ?... assez grand pour tous ?

— Ah ! non, par exemple !... pas assez grand pour nous et les English... Soyons raisonnables, mon cher... Mais assez pour prendre trois ou quatre passagers... à peu de chose près les dimensions de feu notre oiseau artificiel ; le plus magnifique spécimen fossile qu'on puisse imaginer. Attends seulement de l'avoir vu !...

— Si nous avions trouvé cela, par exemple !... s'écria Henri. Courons ! j'ai hâte de l'examiner de mes yeux. »

En ce moment, le commandant arrivait précipitamment.

« Que se passe-t-il donc ? demanda-t-il. Les hommes me disent que vous venez de dégringoler la hauteur comme un fou, le visage rayonnant, mon cher Gérard ?... Ils sont persuadés que vous avez de bonnes nouvelles.

— Nouvelles que j'allais me hâter de vous apporter, mon commandant, répliqua Gérard du ton de déférence que sa courtoisie naturelle lui avait fait adopter envers un officier supérieur et un

homme plus âgé que lui. J'ai découvert là-haut le squelette fossile d'un oiseau de taille gigantesque qui me paraît tout à fait propre à remplacer en tout ou partie la carcasse de notre aviateur, et à emporter un ou plusieurs d'entre nous vers les régions civilisées pour chercher du secours…

— Si cela était possible, vous auriez fait une découverte bien précieuse, mon cher enfant, s'écria vivement le commandant. Qu'en pense notre savant ingénieur ? ajouta-t-il en se tournant vers Henry.

— Je serai mieux à même de donner une opinion quand j'aurai vu le squelette, commandant. Mon frère se disposait à m'y conduire lorsque vous êtes survenu.

— Courons-y, dans ce cas ; Gérard, montrez-nous le chemin ! »

Sans perdre un instant, Gérard mena Henry et le commandant vers l'aire déserte où, sentinelle immobile, l'Épiornis montait sa garde séculaire.

Les visiteurs demeurèrent confondus d'étonnement et d'admiration. De ses yeux sans regard, la bête semblait contempler l'infini, ses ailes puissantes frémissaient du désir de s'ouvrir pour emporter à travers l'espace les pygmées qui la considéraient immobiles, saisis par la majesté de ce témoin muet des âges disparus.

« Sauvés ! fit enfin Henry presque à voix basse. Sauvés… par le hasard le plus étrange, le plus inconcevable, le plus miraculeux !… Une carcasse complète… admirable… cent fois mieux adaptée à l'aviation que tout ce que les hommes auraient

pu inventer après des siècles de labeur… et qui va nous fournir tout au moins les parties les plus maltraitées de notre machine, une omoplate avec son articulation, des côtes, des leviers osseux ; nous sommes sauvés !

— Et pourtant, interrompit le commandant, nous ne pouvons songer à nous embarquer tous là dedans ?… Même quand vous aurez mis votre machine en état ?

— La mesure serait un peu juste, malgré les nobles proportions de ce seigneur, répondit Henry avec son grave sourire… Mais le premier soin de ceux qui partiront sera, bien entendu, d'envoyer du secours aux autres.

— Dans votre hypothèse, vous devez être le premier à partir.

— Cela va sans dire, puisque je suis le seul en état de diriger mon moteur.

— Et… vous désireriez peut-être emmener votre frère ? continua le commandant avec un soupir.

— Mon frère serait naturellement mon collaborateur de choix.

— À vrai dire, j'aimerais autant le garder ici… Oh ! ne croyez pas que j'aie le moindre soupçon sur votre loyauté ! ajouta vivement le commandant sur un mouvement d'Henry ; mais vous savez dans quel état d'esprit sont les malheureux qui nous accompagnent… S'ils vous voyaient partir ensemble, ils seraient persuadés que vous nous abandonnez à notre malheureux sort… Qui sait même s'ils ne s'opposeraient pas à votre départ… Rappelez-vous que la folie semble les guetter, et qu'une discipline de fer peut seule les tenir en respect…

— Si je comprends bien votre pensée, commandant, c'est comme otage que vous garderiez mon frère ?

— Je crains que cela ne soit nécessaire…

— Cependant il me faut au moins un compagnon. C'est le minimum. Rappelez-vous que j'en avais pris trois à Paris, M. Wéber, mon frère et Le Guen.

— Impossible de les laisser partir tous, répliqua le commandant. Il faudra choisir entre eux ; et je répète que je préfère — à tous les points de vue — que votre frère nous reste.

— C'est une condition ?

— Une condition absolue ; la seule qui puisse me permettre de mettre à votre disposition les ressources du Silure pour la réparation de votre machine.

— Fort bien, dit Henry, après un moment de réflexion. Je m'incline, commandant ; bien que, pardonnez-moi de vous le dire, des Français n'aient pas besoin de laisser des otages derrière eux pour que leur bonne foi soit hors de cause…

— Personne n'a douté de votre bonne foi ! protesta le commandant. Mais le devoir m'oblige à procéder comme je vous l'ai dit.

— Rappelez-vous cependant que le salut de tous dépend de la réussite de mon voyage. Si, par insuffisance de personnel, le succès de l'expédition allait être compromis ?…

— S'il vous faut un certain nombre d'hommes, disposez de tout l'équipage. Vous pouvez prendre M. Wilson ou le mécanicien lui-même, si vous le désirez.

— À mon tour, commandant, de poser mes conditions : permettez-moi de vous faire observer que, mon invention étant encore secrète, je n'admettrai à mon bord qu'un Français !

— Alors il faut choisir entre M. Wéber et Le Guen.

— Soit ! répliqua brièvement Henry. Et maintenant à l'œuvre ! nous n'avons pas une minute à perdre. »

XIV

On se mit immédiatement à la recherche de M. Wéber afin de lui communiquer l'étonnante nouvelle et de faire appel à ses talents. Car, pour remettre sur pied un autre aviateur, les connaissances spéciales et l'habileté de main incomparable de l'inventeur étaient aussi nécessaires que le moteur même créé par Henri Massey.

« Où peut-il être ? » disait le jeune ingénieur descendant la pente abrupte qui les avait menés à la retraite aérienne de l'Épiornis fossile.

« Nous n'avons pas de temps à perdre, et je voudrais bien qu'il prît dès ce soir les mesures nécessaires pour commencer ses travaux…

— Où il est ? fit Gérard. Tu le demandes ? En train d'agencer, de fabriquer, d'inventer quelque meuble, ustensile ou machine pour le bien général. Depuis que le commandant Marston a entrevu de quoi il est capable, il ne lui laisse plus de paix… Et vraiment la batterie de cuisine qu'il nous a installée est une petite

merveille. Gageons qu'il est en train de manigancer quelque fourneau ou rôtissoire de sa façon ! »

Il en était tout justement comme Gérard l'avait deviné et, ayant contourné le rocher qui servait de voûte à leur habitation, les deux frères, pénétrant dans une sorte de hangar naturel, où le maître coq avait établi son matériel, trouvèrent ce personnage en grande discussion avec le digne savant, au sujet de l'établissement d'une marmite à haute pression, au moyen de laquelle on devait distiller en quelque sorte l'huile de pingouin, pour avoir raison de la chair coriace du seul gibier que l'île offrît aux chasseurs. Personne n'avait encore fait bonne mine à ce plat, et l'amour-propre du cuisinier était ulcéré de ses échecs répétés.

Renvoyant à plus tard la suite de cette importante conférence, Henri et Gérard prièrent leur vieil ami de vouloir bien leur donner sur l'heure le secours de ses lumières et, ayant pris avec lui le chemin de la hauteur, ils lui apprirent la trouvaille. Grande fut la surexcitation scientifique soulevée dans l'âme du naturaliste par la rencontre de ce rare vestige des âges disparus ; extrêmement faible, en comparaison, la joie qu'il en put éprouver au point de vue tout personnel de la libération. Car, pour lui, les dangers, les difficultés, les désastres qui avaient accompagné leur périlleuse entreprise, étaient demeurés à peu près inaperçus. Insensible aux privations, insoucieux du lendemain, presque inconscient du lieu et de l'heure où il se trouvait, il allait, poursuivant paisiblement son rêve, échafaudant des chiffres en son cerveau puissant ou, selon le tour de son bienfaisant génie, pliant ses mains habiles à toutes les menues inventions réclamées par son entourage ; aussi satisfait, aussi heureux sur ce roc désolé qu'il eût pu l'être au sein du luxe le plus raffiné.

« Voilà une belle découverte, mon cher Gérard ! une trouvaille unique ! fit-il plein d'admiration, lorsque, après avoir grimpé laborieusement jusqu'au faite du pic, les trois hommes s'arrêtèrent devant le majestueux squelette. Il faut te mettre, sans tarder, à écrire une note pour les Comptes rendus de l'Académie des sciences. C'est à toi qu'en revient le privilège. — Puis, tu offriras l'oiseau au Muséum, qui ne possède encore qu'un crâne d'épiornis. On ne pourrait sans injustice, n'est-ce pas, soustraire au public une pièce si belle ?

— D'ailleurs, elle serait peut-être un peu encombrante pour une collection privée, suggéra Gérard en riant. Mais j'avoue que le principal mérite que je lui reconnais est de pouvoir servir à nous tirer de ce trou du diable…

— Le fait est que la manière dont cette carcasse vient répondre à notre nécessité présente tient du prodige, dit le savant, relevant ses lunettes sur son front pour prendre une vue d'ensemble du futur aviateur. Le premier, le mien, ressemblait certainement à celui-ci ; mais combien plus parfaite est l'œuvre de la bonne nature, que le travail de nos misérables mains ! Combien était gauche le dessin de notre Épiornis comparé aux lignes magistrales que nous avons devant nous ! Regardez-moi ce crâne fait tout exprès pour recevoir le moteur d'Henri, l'intelligence directrice de notre œuvre commune ! Voyez ce sternum indestructible, bâti pour affronter la tempête et fendre victorieusement la nue ; cette aile puissante capable de franchir l'immensité des mers sans avoir besoin de repos !… C'est merveilleux ! merveilleux ! On dirait vraiment que le hasard s'est donné la peine de construire tout exprès à notre usage le modèle achevé du véhicule qui nous était nécessaire pour sortir d'ici.

— Il eût été encore plus ingénieux de la part du seigneur Hasard de ne point nous placer dans un tel pétrin, ce me semble, dit Gérard.

— Bah ! Tout est bien qui finit bien, s'écria Henri. Procédons à l'ouvrage sans tarder ! Notre premier soin doit être de hisser en ce lieu les matériaux nécessaires, — car, de transporter au bas du pic notre géant solitaire, il n'y faut pas songer, n'est-ce pas ?

— À aucun prix ! prononça nettement M. Wéber. Ce serait vouloir mettre en péril tout le succès de l'affaire. Avec une préparation spéciale, et quelques jours devant moi, je me fais fort de rendre inébranlables le squelette, les ligaments et tendons qui le soutiennent dans la perfection de son harmonie. Ce n'est pas assurément la colle de poisson qui nous manque ; avec le temps et les précautions convenables, je me charge, je le répète, d'assurer la solidité parfaite de notre carcasse ; mais ces précautions sont impérieusement nécessaires.

— Savez-vous, dit Henri soucieux, que, je me fais scrupule, en y regardant de près, de permettre que notre cher M. recommence chaque jour — que dis-je ? — plusieurs fois par jour, cette ascension laborieuse ! Je vous ai bien vu tout à l'heure, vous étiez exténué.

— Qu'allez-vous chercher là ? dit le bon savant tout guilleret. Ne vous inquiétez pas de ce détail… Je m'habituerai à l'escalade. On s'habitue à tout ! Et puis, il n'y a pas moyen de faire autrement ; voilà qui règle la question.

— Si fait ! dit Gérard vivement. On pourra s'arranger autrement. Vous parliez tout à l'heure des bienfaisants caprices du hasard : on dirait, en vérité, que, non content de nous fournir la

carcasse de notre navire aérien, il a songé à nous ménager le chantier convenable et le logis voisin. — Voyez d'abord le réduit où s'est retiré l'épiornis, à l'heure de rendre son ultime soupir : fermé sur trois côtés et couronné de sa voûte de roches, il offre aux constructeurs un abri convenable contre la pluie, la neige, le mauvais temps possible. Une fois l'aviateur complété, il sera facile de le pousser sur cette petite esplanade qui semble avoir été nivelée de plain-pied avec l'intérieur de la grotte tout exprès pour nous offrir l'embarcadère requis.

— Mais c'est qu'il a raison ! s'écria M. Wéber enchanté. Tout est comme il le dit ; comment ne l'avions-nous pas tout de suite remarqué ? En apportant ici, avec notre matériel de travail, quelques matelas et une tente, nous pourrons camper très confortablement au pied de l'épiornis, et dormir sous son aile.

— Sous son moignon déplumé, et attraper des rhumatismes par cette porte ouverte aux quatre vents de la nuit ? acheva Gérard. Non, non ! J'ai mieux que cela à vous offrir. Je vous ai parlé d'un chantier et d'un logis ; laissez-moi vous montrer que je ne me suis pas trop avancé. »

Guidant ses compagnons, il suivit, à droite de la loggia où l'oiseau géant dormait de son sommeil séculaire, un petit sentier tournant qui, en moins de deux minutes de descente, les amena devant une sorte de rude portique, grossièrement façonné, mais soutenu par quatre piliers de dimensions et de pose sensiblement symétriques.

« Ma parole ! s'écria Henri, on jurerait que ceci a été bâti par la main d'un architecte, fruste et malhabile sans doute, mais enfin un constructeur. Voyez la grande dalle que soutiennent ces

quatre colonnes ; en l'aplanissant un peu, elle fournirait une terrasse très convenable, où les habitants de ce palais pourraient venir prendre leur café le soir, à l'italienne. C'est inouï de penser que, dans le désordre des éboulements et cataclysmes, cette construction régulière s'est organisée toute seule, et sans le secours d'une main d'homme — car il n'y a pas moyen de supposer qu'il en soit autrement.

— Bah ! Les stalactites en font bien d'autres ! répliqua Gérard. Sans parler des innombrables pendeloques plus ou moins curieuses ou fantastiques, suspendues à toutes les grottes où se forment ces concrétions, je me rappelle avoir remarqué dans la grotte de Brando une statue de femme voilée qui m'avait charmé par sa grâce. J'étais alors tout enfant, et je ne m'étonnai guère, par conséquent, d'un phénomène dont je ne soupçonnais pas l'étrangeté. Plus tard, quand j'ai vu la Polymnie, elle m'a rappelé d'une manière frappante ma statue calcaire, et c'est alors que je me suis émerveillé… Mais pénétrons sous ce portique, et vous verrez que le logis, sans répondre aux prétentions pompeuses de l'entrée, offre du moins un abri sur : c'est tout ce qu'il nous faut…

— Encore une caverne ! dit Henri, le suivant dans une ouverture du rocher, qui, haute d'environ deux mètres, allait se rétrécissant par degrés, et devenait, après une vingtaine de mètres, une sorte de boyau où il fallait avancer en rampant.

— Encore une ! répéta Gérard. C'est la seule chose qui ne manque pas en ce lieu. Quand nous apporterons nos impressions de voyage à la Société de Géographie, nous pourrons proposer qu'on appelle cette île l'Île des Cavernes.

— Celle-ci, du moins, me paraît devoir offrir l'avantage d'être très habitable, dit M. Wéber, qui avançait péniblement derrière eux. Je rencontre sous ma main un sable fin et sec qui sera probablement fort hygiénique.

— Dommage qu'on n'y voie goutte, à mesure qu'on avance davantage !...

— J'y ai pourvu », dit Gérard, faisant jaillir l'étincelle de sa pierre à fusil (il y avait beau temps que les allumettes étaient épuisées) et, allumant une petite lanterne alimentée d'huile de pingouin :

« Nous sommes au but. Voyez, reprit-il, élevant le luminaire, si je ne vous ai pas découvert une belle hôtellerie !

— Parfait ! répondit le bon Wéber avec conviction.

— Les parois sont propres, ajouta Henri ; la grotte est spacieuse, je n'aperçois nulle trace d'animaux ; la température est douce ; nous serons fort bien ici pour dormir.

— Positivement comme des coqs en pâte, appuya Gérard. Pendons la crémaillère dès ce soir ; je veux dire, apportons ici tout ce qui est nécessaire pour camper, et en avant les travaux !

— Avec tout cela, remarqua Henri, tu ne nous as pas conté par quel hasard, et à quel moment tu as découvert cette demeure si merveilleusement appropriée à nos projets ?

— Oh ! moi, tu sais, c'est ma manie d'explorer et de fourrer mon nez partout. Ne te rappelles-tu pas que, le premier jour où nous avons escaladé ces hauteurs, je te signalai dans le lointain une sorte de palais barbare, et je te proposai d'aller examiner de

près ce monument qui avait des airs de forteresse ? Il faisait un froid de loup, tu avais l'onglée, et cette excursion supplémentaire ne parut pas te tenter ; quant à moi, ce palais m'attirait ; je suis revenu plus d'une fois le visiter. Je me doutais peu qu'adossée au revers du château fort se trouvait une niche où dormait notre libérateur… »

Il était à peu près trois heures de l'après-midi et, jugeant qu'avec l'aide de Le Guen il avait largement le temps d'établir avant la nuit l'installation nécessaire, Gérard descendit de son pied léger, laissant les deux mécaniciens en admiration devant l'épiornis.

Lorsqu'il reparut, une heure plus tard, suivi du fidèle gabier, pliant, comme lui, sous la charge de la literie et des instruments de travail qu'ils apportaient, les deux savants étaient à la même place, prenant des mesures, faisant des plans, ravis, de plus en plus, de la perfection de leur rudiment d'aviateur, et entièrement insoucieux du froid qui commençait à sévir durement à cette hauteur.

« Je gage qu'au milieu de leur docte entretien ils ne s'aperçoivent même pas qu'ils gèlent et qu'ils meurent de faim, s'écria Gérard, jetant à terre ses ballots. Tiens, Le Guen, allume leur vite un bon feu de joie, comme tu sais les faire, avec ces goémons préhistoriques — car nous nageons en pleine préhistoire — qui pendent à tous les coins. Et vous, chers amis, quand vous serez un peu restaurés et réchauffés, expliquez-nous bien nettement quels articles de votre bagage il nous reste à hisser jusqu'ici. Il va de soi, j'imagine, que vous ne désirez emporter que le strict nécessaire ? »

Ici, le bon Wéber, d'habitude si distrait, quitta la contemplation de son squelette pour fixer sur le jeune homme un regard subitement attentif :

« Que dis-tu là, Gérard ? Que parles-tu pour nous d'emporter tel ou tel objet ? Songerais-tu par hasard à nous fausser compagnie ? »

Et Gérard, qui avait instinctivement fait le silence sur ce côté de l'affaire, prévoyant des complications, expliqua l'ultimatum du commandant, et les raisons qui semblaient le justifier.

« Bien ! dit Wéber d'un ton ferme ; la prétention n'est pas déraisonnable, et j'y souscris volontiers, pour l'intérêt de la paix générale. Seulement, vous vous êtes trompés en choisissant l'otage. Il n'y en a, il ne peut y en avoir qu'un : c'est moi ! »

En vain, les deux frères protestèrent : il demeura inébranlable.

« Il y a, ce me semble, un argument qui prime tous les autres, disait Gérard : c'est que vous êtes indispensable au fonctionnement de l'aviateur.

— Je ne le suis point. Ma partie, c'est la carcasse. Quand j'y aurai mis la dernière main, je rentrerai dans le rang. Il n'y aura plus rien à faire pour moi.

— Et s'il advenait une nouvelle catastrophe ?

— Nous prendrons des mesures préventives… Gérard, Henri, ne m'affligez pas en insistant davantage. Je refuse de partir ! »

Rarement M. Wéber manifestait une préférence, un désir, une volonté personnelle. Placide et doux, éternellement satisfait des gens et des choses, il se laissait d'habitude mener comme un

agneau ; mais tous savaient que, lorsqu'une fois il se prononçait, c'était à bon escient et que rien ne pourrait le faire démordre de son idée.

Les deux frères se turent, mal convaincus, n'envisageant qu'avec la plus extrême répugnance la pensée de laisser leur vieil ami dans cette captivité, pendant qu'eux-mêmes prendraient la clef des champs, mais forcés au silence par le ton d'imposante autorité du digne savant.

Ce fut alors le tour de Le Guen de se jeter dans la mêlée, lorsqu'on lui expliqua l'état des affaires.

Au plaisir sans mélange que lui avait causé l'heureuse découverte de Gérard, succéda la consternation. Lui aussi protesta énergiquement :

« Est-il besoin d'aller chercher midi à quatorze heures ?... Parler de garder en otage M. Gérard ou cet excellent M. Wéber ?... C'est moi qui dois demeurer, disait l'honnête serviteur. Ça, c'est raisonnable. Auriez-vous le cœur, dites-moi, de reparaître devant mamzelle Lina sans lui ramener son papa ou son promis ?

— Et toi, lui rétorquait Gérard, crois-tu que nous serions plus fiers de paraître sans toi devant Martine ?

— Martine ? C'est moi qui recevrais une bordée, si elle me voyait me carrer dans une bonne voiture, après avoir laissé nos maîtres trimer dans leur île déserte. Je vous dis que je n'oserais pas tant seulement la regarder ! ... »

« Tout compte fait, remarquait Henri, quelques jours plus tard, tout en s'activant aux divers apprêts compliqués que nécessitait la reconstitution de la machine, qu'on voulait cette fois ab-

solument inébranlable, — tout compte fait, personne ne veut s'en venir avec moi ! J'en serai réduit à partir seul, si ce combat de générosité ne prend pas fin !...

— Je crois bien que le lieutenant Wilson accepterait, sans trop se faire prier, un billet de voyage, disait Gérard, et je suis sur qu'il y a un autre compagnon qui ne ferait pas de difficultés pour le suivre... Djaldi ne me laisse pas une minute de repos depuis l'apparition de ce bienheureux épiornis : « Sahib ! emmenez-moi ! ... Sahib ! Je déteste les English !... Sabib ! Je vous servirai très bien !... Jamais je ne serai désobéissant », etc... J'ai beau lui démontrer qu'il ne sera pas seul avec les English, puisqu'un ou deux Français demeureront en otages, il ne démord pas de sa monotone prière.

— Pauvre petit diable ! dit le bon Wéber, avec pitié. Après tout, il ne tient pas beaucoup de place et ne pèserait guère. »

XV

Vingt jours de labeur incessant avaient peu à peu fait prendre tournure à l'Épiornis n 3, composé hybride du géant des âges disparus et de l'oiseau mécanique de Passy.

Par une intuition digne d'un Cuvier, il se trouvait que M. Wéber, en établissant le plan de son aviateur, d'après les seules données du crâne d'épiornis exposé au Jardin des Plantes, auprès du fameux squelette de la baleine normande, avait suivi de très près les dimensions normales de l'oiseau préhistorique. De ce crâne, il avait logiquement déduit les proportions de la cage thoracique,

celles de l'aile, celles de l'épine dorsale. Il s'ensuivait que les pièces détruites ou hors d'usage, parmi les débris de son œuvre, pouvaient être suppléées par les parties analogues du squelette naturel, comme Gérard l'avait prévu du premier coup d'œil.

Ainsi de l'omoplate droite, ainsi de telle ou telle partie de l'aile, de telle ou telle côte, de telle vertèbre par trop endommagées.

Ce que l'industrie seule d'une usine spéciale aurait pu refaire en pays civilisé, la bonne nature le fournissait tout prêt en cette île maudite et primitive.

Quant aux moyens d'assemblage et de revêtement, les provisions de caoutchouc en feuilles et de colle forte emmagasinées dans les soutes de l'aviateur y suffisaient largement. Même, il advint que le manchon naturel de l'articulation de l'épaule fossile, assouplie par un bain prolongé d'huile de marsouin bouillante, put servir tel quel. À peine fut-il nécessaire de réduire à la lime quelques reliefs trop marqués ou d'un poids excessif. Le crâne artificiel fit place au crâne naturel, par coquetterie pure du constructeur, car il était intact.

L'hélice caudale, redressée au marteau, n'avait plus l'élégance de l'état de neuf, néanmoins, elle était encore propre à faire son office.

La pièce la plus malaisée à réparer fut l'arbre de couche, qui n'avait pas d'analogue dans l'épiornis naturel (ou numéro 1), et qui resta atteint de gibbosité irréductible, sans perdre beaucoup de son efficacité.

« Nous sommes bossu, mais nous n'en gardons pas moins forme épiornique », expliquait Gérard.

Et, de fait, l'Epiornis n 3, sans avoir l'élégance suprême de son ancêtre naturel, ni la majesté de son prédécesseur artificiel, témoignait déjà, par des mouvements bien coordonnés et de tout point harmoniques, de son appropriation de plus en plus marquée à la fonction titanesque qu'on allait lui assigner. Le moteur, remis au point par Henri, se mettait en marche à la plus légère invite. Il n'y avait plus qu'à donner le dernier coup de pouce à l'ensemble, à embarquer les vivres.

Bientôt, il n'y eut plus qu'à s'envoler.

La question des passagers avait été définitivement réglée. Henri ayant demandé au commandant s'il lui permettrait d'embarquer par surcroît le petit Djaldi, qui ne serait pas encombrant et mourait d'envie de partir, s'était heurté à un refus catégorique et n'était pas revenu à la charge. Il ne devait prendre à bord qu'un compatriote, — un Français, puisqu'il en faisait une condition, et ce serait M. Wéber ou Le Guen. Il était donc convenu que M. Wéber partirait, les connaissances de l'ex-gabier en mécanique étant trop rudimentaires pour qu'il pût être seul d'une réelle utilité.

M. Wéber avait accepté de fort mauvaise grâce l'ultimatum du commandant et avait même essayé à plusieurs reprises de faire revenir celui-ci sur sa décision, plaidant la cause de Gérard avec toute la chaleur de son cœur affectueux. Le commandant avait fait la sourde oreille. Intimement persuadé qu'Henri serait bien plus anxieux de tirer les Anglais de l'île si son frère y demeurait avec eux, il était bien résolu à le garder envers et contre tous.

Certes, c'était méconnaître Henri que de douter de son humanité et de la bonne foi absolue qu'il apportait dans la conduite de cette affaire ; mais M. Marston, excellent homme, avait par sa mère du sang écossais dans les veines et, largement doué de la prudence qui distingue ses compatriotes, il était décidé à garder tous les atouts de son côté et à ne rien laisser au hasard.

Tout est prêt : vivres, couchettes, vêtements de rechange, couvertures, sont à leur place. Accroupi sur ses pattes d'acier, l'Epiornis reconstitué n'attend que le signal pour s'élancer, emportant son audacieuse cargaison humaine à travers les espaces. M. Wéber et Henri sont sur le point de s'embarquer ; autour d'eux, les Anglais contemplent avec étonnement la surprenante machine, œuvre combinée de la nature et de l'art. Ils envient le sort de ceux qui vont s'envoler, bien que le plus brave sente son cœur s'émouvoir à la pensée de se confier à cette audacieuse embarcation, pour braver à la fois les dangers inconnus de l'azur et ceux de l'Océan.

Le bon M. Wéber, rajustant ses lunettes sur son nez, serre une dernière fois Gérard dans ses bras. Il ne peut se résoudre à le quitter. Il lui semble commettre une mauvaise action en abandonnant le cher enfant sur l'île. N'est-ce pas à lui, qui a découvert l'Epiornis fossile, qui est jeune, bouillant, entreprenant, qu'il appartient de partir ?... N'est-ce pas le rôle des vieux, de ceux qui sont usés, dont la carrière est finie, de rester, d'attendre avec patience ?... Maudit commandant !... odieuse discipline !... pourquoi faut-il que ses deux amis lui aient prêché la nécessité de se soumettre et de montrer l'exemple à l'équipage ?... Le bon Wéber serait tout prêt à se révolter, si ses chers enfants manifestaient la

moindre velléité d'insubordination. Mais ils lui ont donné de si excellentes raisons qu'il est bien forcé de s'incliner — à regret !...

« Allons, cher ami ! en place !... Bon voyage et prompt retour ! fait Gérard en lui serrant affectueusement les deux mains. On n'attend plus que vous...

— Eh bien, puisqu'il le faut !... Adieu, cher enfant. Adieu, messieurs... où sont donc mes lunettes ?... Ah ! bon, les voici sur mon nez, ma parole ! Commandant, au plaisir de vous revoir... M. Wilson..., mon cher Le Guen, que je voudrais donc vous voir au gouvernail !... Enfin !... allons, en route !... »

Mais comme le bon savant se dirige en trébuchant vers l'Epiornis n 3, — sa vue toujours basse est troublée en outre par une buée suspecte, — voilà le petit Djaldi qui se précipite comme une trombe à travers ses jambes et vient se jeter aux genoux du commandant qu'il embrasse en glapissant d'une voix perçante :

« Commandant !... moi clamir... beaucoup clamir !... moi partir avec les bons sahibs !... moi vouloir m'en voler sur le grand oiseau !... »

Le commandant le repousse d'un mouvement d'autant plus vif que, sous son assaut impétueux, le pauvre M. Wéber a perdu l'équilibre et s'est laissé rouler à bas de l'étroite plate-forme sur laquelle se dessine la masse imposante de l'Epiornis... On s'empresse autour du savant ; on le relève tout meurtri, ses lunettes brisées, complètement abasourdi de ce qui lui arrive ; la consternation générale est à son comble quand on reconnaît que, dans sa chute il s'est foulé, sinon cassé, le bras droit, qui tombe inerte à son côté et ne pourra lui être d'aucun usage pendant une période indéterminée, mais probablement assez longue !...

Que faire ?… remettre le départ ?… attendre la guérison du savant ?… Les provisions s'épuisent ; il devient chaque jour plus urgent d'aller chercher du secours… Bien à contrecœur, le commandant est forcé de convenir qu'il doit laisser partir Gérard. Il propose Le Guen, mais l'honnête gabier déclarant péremptoirement qu'il est incapable de conduire la machine, il faut prendre son parti du départ des deux frères. M. Wilson, qui a quelques connaissances en médecine et en chirurgie, leur promet de donner tous les soins nécessaires à M. Wéber, et, le cœur gros du regret de quitter leur vieil ami en si mauvaise passe, les deux jeunes gens se placent dans l'aviateur, pendant que le commandant réclame à grands cris Djaldi pour lui infliger la correction qu'il a si richement méritée : mais le petit singe a profité de la confusion pour se cacher dans quelque coin et demeure introuvable.

« Nous y sommes ? dit d'une voix brève Henri, debout devant son moteur, tandis que Gérard, placé au gouvernail, a empoigné la roue d'une main nerveuse. Au revoir, messieurs, à bientôt !… »

Il presse la manette, et le géant ressuscité, déployant ses ailes puissantes, s'élève d'un bond majestueux à travers l'atmosphère déchirée par son passage, dans un bruissement comparable au vol d'un millier de faisans…

Un air plus vif frappe au visage les voyageurs ; en trente secondes, ils planent à une hauteur de 800 mètres, n'entendent plus les hourrahs dont leurs compagnons ont salué le départ ; la circonférence entière de l'île se dessine sous leurs yeux ainsi qu'une mappemonde. Obéissant docilement à la main qui le guide, l'Epiornis cingle vers le nord, plus rapide et plus léger qu'une hirondelle.

En quelques minutes, l'île désolée s'est effacée derrière eux comme un brouillard ; ils sont seuls dans l'espace, n'ayant au-dessus de leur tête que l'azur, sous leurs pieds que la mer immense, muette et bleue.

Un silence auguste règne à ces hauteurs ; seul le bruit d'ailes qui accompagne l'Epiornis vient le troubler d'un frôlement continu.

Une heure entière s'était écoulée.

Les yeux fixés tantôt sur le moteur, tantôt sur le ciel, Henri, absorbé par sa manœuvre, demeurait immobile comme une statue, guidant d'une légère flexion du poignet chaque mouvement de la machine aérienne, tandis que Gérard, de sa place à l'arrière, laissait errer son regard sur l'espace.

Fatigué d'un silence trop prolongé, il se mit en devoir de décrire à son frère les régions au-dessus desquelles on passait.

« C'est-à-dire que je les décrirais, s'il y avait lieu..., disait-il. Mais toujours rien, rien, rien !... jusqu'ici le trajet manque de variété... ; à perte de vue je vois, non pas « le soleil qui poudroie et la route qui verdoie », comme sœur Anne, mais la mer qui reluit et étincelle... Est-ce curieux, cet énorme espace, cet infini immobile sans un accident, une aspérité qui vienne rompre sa monotonie !... Il me tarde que nous apercevions quelque chose, ne fût-ce qu'un îlot comme le notre... à propos, où est-il passé ?... Bon ! il y a beau temps qu'il a disparu !... pas un pouce de terre sur tout l'horizon... Pauvre vieille île !... l'avons-nous assez maudite !... Et, pourtant, nous avons eu une fière chance de nous échouer là, car qui sait s'il existe au monde un autre squelette d'épiornis ?

— C'est peu probable, fit Henri, sans quitter des yeux son moteur.

— Cet aviateur est un véhicule exquis… Le mouvement est délicieux… On plane, à la lettre… Tu ne trouves pas ?

— Je t'avouerai que je n'y ai pas fait attention ; pourvu que mon moteur se comporte comme je le souhaite, le plus ou moins de moelleux de la traction m'importe peu ; cependant, maintenant que tu me le fais remarquer… »

Il lut interrompu par une vive exclamation de Gérard :

« Mordieu !… qu'avons-nous là ?… quelque chose a bougé sous cette couverture !…

— Sous cette couverture ?… répéta Henri.

— Oui !… là !… encore !… que diable cela peut-il être ?… Il y a quelqu'un là-dessous ! »

D'une enjambée, Gérard fut auprès de la couverture, la souleva brusquement… et blotti, pelotonné sur lui-même, en tas, moitié riant, moitié pleurant, apparut le petit Hindou, qui joignit les mains d'un air de supplication, se voyant découvert.

« Djaldi !… mauvais singe !… comment te trouves-tu là ?… s'écria Gérard au comble de l'étonnement.

— Djaldi bien peur du commandant… bien fâché d'avoir fait du mal au vieux Sahib… Alors pendant que tout le monde soignait le bon père, Djaldi se faire petit, petit… et se cacher dans le ventre du grand oiseau…

— Sournois !… tu voulais absolument partir, et, comme on déclinait l'honneur de ta compagnie, tu t'es mis du voyage en contrebande, hein ?

— Djaldi bien sage !… ne pas bouger !… ne pas faire de bruit… et aimer beaucoup, beaucoup les bons Sahibs de France !… ne pas aimer les Sahibs English… et Djaldi pas bien gros… peu manger…

— Pauvre moucheron !… tu ne pèses ni ne manges guère en effet… Mais ne comprends-tu pas que tu as mal agi en partant en dépit des ordres du commandant ?… On sent qu'on fait mal, quand on est obligé de se cacher, Djaldi. Est-ce qu'on ne t'a pas appris cela ? »

Le petit Hindou baissa la tête.

« Le grand Sahib pardonner à Djaldi ?… ne pas l'envoyer en bas ?… demanda-t-il en jetant un regard furtif vers Henri, dont le caractère froid et réservé lui imposait une secrète terreur.

— T'envoyer en bas !… nous prends-tu pour des ogres ? s'écria Gérard en frissonnant. Écoute, nous sommes bien obligés de te garder, puisque tu es là, mais fais bien attention que tu ne dois gêner en rien la manœuvre. Il faut te tenir dans ton coin, ne pas bouger, pour ne pas compromettre l'équilibre du grand oiseau, ne pas essayer de regarder par-dessus bord, en un mot faire pardonner ta présence en te conduisant en passager raisonnable et bien élevé.

— Oui, Sahib !… Djaldi très sage… » répliqua l'enfant avec soumission.

Et pelotonné dans son coin comme un ouistiti, les yeux fixé sur son cher « Gérard Sahib », bercé par le mouvement égal et moelleux de l'aviateur, il ne tarda pas à s'endormir.

Djaldi était simplement en train de vivre un de ces contes dont on amuse les petits enfants de tous les pays, et dans lesquels un puissant magicien vous emporte d'un bout à l'autre de l'univers, rien qu'en vous faisant poser le pied sur un petit carré de tapis. Les Sahibs, eux, s'étaient donné la peine de construire ce grand oiseau, mais le principe était le même ; satisfait de respirer en plein conte de fée, le petit Hindou n'en demandait pas davantage et se laissait aller aux douceurs du repos, comptant bien être « arrivé » au réveil. Arrivé où ?... C'est ce dont il s'inquiétait peu, pourvu qu'il fût avec ses chers Sahibs.

« Naturellement, fit Gérard après un long silence, c'est à Ceylan que nous allons ?

— Bien entendu. Je n'ai pas cru devoir faire part de mes intentions à ce cher commandant, mais tu penses bien que c'est l'unique but du voyage.

— Et nous serons tout portés pour envoyer des secours à ces gentlemen, nous trouvant en territoire britannique...

— Justement ; une dépêche mise à la boîte dès que nous débarquerons en pays civilisé leur assurera une prompte délivrance. Ah ! qu'il me tarde de savoir ce cher Wéber et Le Guen sains et saufs !

— Oui ; il était dur de les laisser là-bas.

— Est-ce assez curieux que ce soit toi, après tout, qui viennes avec moi !

— N'est-ce pas ? quelle surprise de m'embarquer à la place du cher homme !... Si ce n'avait été pour une raison si fâcheuse, avec quelle joie j'aurais pris sa place !...

— Pourvu que Wilson sache soigner son bras !...

— Le Guen est là !... Oublies-tu qu'il est rebouteur-né. Je ne serais pas étonné d'apprendre qu'il a guéri sa foulure aussitôt que nous avons eu les talons tournés.

— Ah bah ! voilà un talent que je ne soupçonnais pas.

— Oh ! je lui ai vu faire des choses merveilleuses dans cet ordre-là, pendant notre mémorable odyssée africaine. Les nègres le croyaient sorcier ; et le fait est qu'il guérissait des entorses et des luxations où toutes les Facultés auraient perdu leur latin.

— Fasse le ciel qu'il ait pu au moins soulager notre cher Wéber ! Je ne saurais dire l'impression pénible que j'ai ressentie à voir son bras immobilisé et comme mort à côté de lui !...

— Oui, ces mains qui ont créé tant de merveilles devraient être à l'abri de tout accident. Mais, cher Henri, voici plus de deux heures que tu es là ! Est-ce qu'il ne serait pas grand temps que je te remplace ? Il faut absolument que tu me laisses me charger du moteur pendant que tu prendras quelque repos. Chacun son tour.

— Cela, mon cher Gérard, n'y compte pas !

— Quoi ! tu n'as pas la prétention, je pense, de nous mener à bon port sans dormir ni manger ?

— Sans manger, non. Tu auras l'obligeance de me passer un morceau, quand j'en sentirai le besoin ; je le mangerai sur place.

— Et tu ne dormiras pas ?

— Je ne dormirai pas avant que nous puissions atterrir quelque part. Non, mon ami, inutile de discuter ce point. Tu comprends qu'avec un outil aussi fragile, aussi inédit que le nôtre, je ne veux rien laisser au hasard. Je n'ai pas la moindre envie de nous faire casser les os pour le plaisir de m'abandonner à la paresse — d'autant que ce vice n'a jamais été mon travers dominant, tu en conviendras… Et puis, on dort toujours assez, je dirai même qu'on dort toujours trop…

— Qu'appelles-tu dormir trop ? Une heure sur douze, par exemple ?

— C'est trop pour moi, qui ne peux pas me permettre ce luxe…

— Bon. Si tu veux te « faire périr » sous mes yeux, tu es bien libre ! Chacun son goût… dit Gérard avec un peu d'humeur.

— Allons, mon vieux, ne te fâche pas ! fit Henri en riant. Et dors un peu, toi qui parles ! Tu dois en avoir besoin, après le mouvement que tu t'es donné pour tout embarquer.

— Non, merci ; tu me prends sans doute pour une marmotte… Si tu es capable de te passer de sommeil, je le suis aussi, je pense.

— À ton aise ; tu sais que j'ai pour principe de laisser chacun agir à sa guise, pourvu toutefois qu'on observe envers moi la même règle de conduite. Et quand nous resterions quarante-huit heures sans dormir !…

— Le mal ne serait pas irréparable, en effet.

— Nous nous reposerons sur la première terre en vue, je te le promets.

— J'enregistre ta promesse… En attendant, il doit être l'heure de dîner ; tiens, dépêche-moi ce sandwich. C'est étonnant ce que cela creuse, ces hauteurs, poursuivit Gérard en s'escrimant à belles dents sur un morceau de biscuit plus dur qu'un caillou et accompagné d'une tranche de corned beef aussi coriace qu'une semelle de botte ; il me semble que de ma vie je n'ai mis une bouchée sous la dent… À propos, et le mioche ?… ajouta-t-il soudain, se rappelant leur petit compagnon. Il doit être affamé, lui aussi… »

Et, se tournant vers le coin où il avait vu s'endormir l'enfant ;

« Hé Djaldi ! lit-il à demi-voix. Tu n'as pas faim ? Non ?… Qui dort dîne, n'est-ce pas ? »

S'approchant doucement du tas de couvertures, afin de ne pas éveiller le petit garçon, le bon Gérard lui apporta sa part du maigre repas, pour qu'il la trouvât à sa portée en se réveillant.

Le crépuscule envahissait peu à peu l'empyrée. Le soleil s'était couché depuis une heure environ, mais une vague lueur baignait encore l'occident. Il faisait juste assez de jour pour que Gérard, à son indicible surprise, s'aperçût que la place de l'enfant était vide…

« Voilà qui est curieux ! fit-il à demi-voix en déplaçant vivement les couvertures encore tièdes. Excepté là-dessous, il n'y a pas le moindre recoin où ce petit singe ait pu se cacher… »

Et un soupçon soudain le faisant pâlir :

« … Le malheureux enfant serait-il tombé par-dessus bord, en voulant regarder au-dessous de nous !… »

Sentant se glacer son sang à cette affreuse hypothèse, Gérard se penche à l'extérieur de la cabine, interrogeant d'un œil terrifié l'immense espace qui s'étend sous lui, redoutant d'apercevoir sur la surface immaculée de l'Océan, un point visible, une pauvre loque humaine qui sera tout ce qui reste du malheureux enfant… Mais il tressaille en constatant que l'aspect de la mer a changé en quelques instants. Au-dessous de l'Epiornis ne s'étend plus ce miroir immobile et muet, mais un chaos de vagues sombres et agitées, d'icebergs errants, de montagnes en marche qui se heurtent, se brisent et se poursuivent farouchement.

Si Djaldi est tombé là, son corps, broyé, a déjà disparu sous les lames bouillonnantes.

Mais comme il ramène les yeux près de lui, de nouveau son cœur cesse de battre, il sent ses cheveux se hérisser sur sa tête.

Au-dessous du ventre de l'Epiornis, accroché des pieds, des mains, des dents, des ongles, ramassé sur lui-même de quelque étrange façon qui semble en dehors des attitudes possibles au corps humain, Gérard a vu le petit Hindou… Il n'ose faire un mouvement, pousser un cri, de peur de l'effrayer et de lui faire lâcher prise. Mais, tandis que son esprit envisage avec la rapidité de l'éclair les mesures possibles pour essayer de sauver le malheureux petit être, la tête de Djaldi se renverse, ses yeux roulent convulsés dans son visage exsangue…

Ils rencontrent ceux de Gérard, penché pâle d'épouvante au-dessus du rebord d'acier.

Alors sur les lèvres blanches du pauvre petit passe un sourire si tendre, si affectueux, que le jeune Français se sent remué jus-

qu'au cœur ; il comprend au mouvement des lèvres de Djaldi qu'il essaye d'articuler : « Bon Sahib !… »

« Oui, cher petit, courage !… Le bon Sahib va tâcher de te tirer de là », murmure-t-il. Et se tournant vers Henri.

« Djaldi est tombé par-dessus bord, prononce-t-il brièvement. Il est accroché sous l'Epiornis. Il faut descendre. »

Un dernier regard jeté sur l'enfant le lui montre suspendu sur l'abîme, oscillant comme une écharpe légère : ses pieds ont cédé, il n'est plus soutenu que par ses frêles mains…

Henri, avec sa froide décision, a commencé la manœuvre pour descendre ; manœuvre redoutable, périlleuse toujours, même avec une machine éprouvée et pour se poser en terre ferme. Il s'agit cette fois de viser un des icebergs flottants, de parvenir à y prendre un point d'appui assez long pour repêcher l'enfant et le replacer dans la nacelle…

Entreprise folle, impossible, semble-t-il…

Mais, tandis que Gérard, avec une activité fébrile, attache solidement des courroies, des cordes qui pourront servir à son dessein, un cri déchire l'espace :

« Sahib !…oh ! Sahib !… je tombe !… »

Pris aux entrailles par cet appel, Gérard ne raisonne plus : il s'est jeté par-dessus bord ; il s'accroche des pieds aux lanières qui maintiennent les différentes pièces de la cage thoracique, il se lance dans le vide… ses mains saisissent à poignées la chevelure de Djaldi au moment même où, ouvrant les doigts, il se laissait aller dans l'abîme… Ils restent ainsi suspendus, Gérard, la tête en

bas, tenant comme dans un étau le petit corps privé de sentiment, tous deux oscillant terriblement à cinq cents mètres au-dessus de la mer orageuse…

Henri n'a pas perdu son sang-froid un instant, et son esprit lucide a reconstitué chaque péripétie de la scène qui se déroule derrière lui. Ne pouvant quitter une seconde son moteur, l'ouïe seule lui apprend ce qui se passe. Il a entendu le cri déchirant de l'enfant, senti la violente secousse qui a accompagné le saut de Gérard… Le cœur sur les lèvres, il a attendu dans l'angoisse le double cri, l'allégement de l'appareil qui lui annonceront la catastrophe définitive… Quelques secondes — des siècles ! — s'écoulent ; le poids permanent de l'aviateur, les oscillations continues lui prouvent qu'il n'est rien arrivé d'irréparable.

Bientôt la voix de Gérard lui parvient, un peu rauque et haletante, mais joyeuse :

« Ohé ! Henri !… tu m'entends ?…

« À droite !… à droite !… doucement !… ralentis… Un iceberg ! on pourra peut-être l'atteindre ! »

Manœuvrant avec des précautions infinies, Henri s'efforce d'obéir à ces instructions insuffisantes. Il incline vers la droite, descend sur une ligne oblique et, au milieu du danger, malgré le péril effroyable, il ne peut réprimer un sentiment d'orgueil en constatant une fois de plus l'admirable précision de son engin…

Tout à coup un grand cri, un choc violent, et l'aviateur, comme débarrassé du fardeau qui lui pesait, remonte d'un bond dans l'espace …

Lâchant une des poignées, Henri se précipite vers le bord et, penché sur le gouffre, irrésistiblement emporté par le mouvement ascensionnel de l'oiseau articulé, il distingue sur sa droite un énorme iceberg, voguant majestueusement sur les flots. Et, sur une étroite anfractuosité, un creux à peine assez large pour donner place à deux pieds, il entrevoit Gérard, collé, aplati, accroché comme par miracle aux flancs glissants de la montagne en marche…

La nuit grandissante rend la manœuvre plus difficile encore : il s'agit de redescendre, de longer l'iceberg, d'arriver à le joindre d'assez près pour que Gérard se hasarde à sauter dans la cabine… Henri n'a pu voir s'il tient toujours Djaldi, et à vrai dire le péril mortel de son frère lui a fait oublier l'existence même de l'enfant.

Une fois de plus la machine obéissante redescend d'un mouvement égal et rythmé ; l'iceberg, emporté par les vagues, marche, écrasant d'un choc puissant les masses rivales qui viennent se mesurer à lui… Enfin Henri est au niveau de son frère ; un moment d'incertitude atroce : Gérard doit-il abandonner son précaire appui, se lancer dans le vide, tomber peut-être et se trouver broyé entre deux blocs de glace sous les yeux de son frère ? L'oiseau géant plane, fantastique, les ailes ouvertes et semble animé d'une vie réelle…

Enfin Gérard réussit à saisir la courroie, qu'il a su attacher solidement à une des côtes de l'oiseau ; tout l'appareil penche périlleusement de son côté, mais d'un suprême effort il réussit à lancer le corps inerte de Djaldi sur la cabine ; dans son élan ses pieds abandonnent la margelle glissante, il tombe, mais Henri, lâchant tout pour le saisir, l'attire, l'étreint, et, au risque de tomber avec lui, parvient enfin à le hisser ; ils roulent ensemble au

fond de la cabine et y demeurent un instant affalés, haletants, tandis que l'oiseau mécanique, privé de son guide, bat lamentablement des ailes et marche à l'aventure dans la nuit.

Un choc les ramène à la réalité ; d'un bond Henri est à sa place, les mains aux poignées, et fait agir le moteur, qui les élève aussitôt à cinq ou six cents mètres, tandis que les deux icebergs, dont la rencontre a failli les réduire en poussière, se heurtent, se brisent et s'abîment avec un fracas épouvantable dans les eaux tourbillonnantes.

XVI

Un long silence, un profond sommeil chez Djaldi, un assoupissement invincible chez Gérard, succédèrent au tumulte des dernières minutes ; seul éveillé à bord de l'Epiornis, Henri demeurait ferme à son poste, respirant à l'aise après cette effroyable alerte, heureux de voir son frère prendre inconsciemment le repos qui lui était si nécessaire, et tout à fait oublieux de la fatigue pour son compte personnel.

Il y avait plusieurs heures que durait cette course silencieuse ; des milliers de kilomètres avaient fui derrière les voyageurs ; la température s'était absolument modifiée. Au froid rigoureux du 55 degré de latitude, avait succédé la douce brise des régions tempérées ; et, à peine le jeune mécanicien avait-il eu le temps d'aspirer à pleins poumons le bienfait de cette atmosphère nouvelle, que déjà un souffle brûlant, venant par intermittences frapper droit au bec de l'aviateur, annonçait le voisinage de la zone torride.

« Est-ce que je rêve ? fit Gérard, sortant subitement de son sommeil réparateur, et renvoyant d'un coup de pied la couverture de laine dont son frère l'avait soigneusement entouré. On dirait, ma parole, qu'il fait chaud ! qu'il fait même très chaud !... Et il y a à peine un quart d'heure, n'est-ce pas ? que nous perchions sur cet iceberg ?... Mais non !... Ce soleil... Ah ça, combien d'heures m'as-tu laissé dormir, brigand ?

— Dix heures ! dit Henri, tirant sa montre. Il est juste cinq heures du matin ; et j'estime que nous sommes sur le le 43 parallèle.

— Plus de douze degrés franchis en dix-huit heures ! Mais c'est le double, plus du double de la vitesse que possédait ton moteur au premier voyage. Ceci tient du prodige ! Qu'y as-tu donc fait ?

— Nous avons apporté quelques heureuses modifications à l'ensemble de l'appareil, dit Henri ; mais c'est surtout à ton oiseau qu'il faut attribuer le mérite de cette amélioration : comme le disait très justement notre bon M. Wéber, aucune machine façonnée par la main de l'homme ne peut rivaliser avec l'aviateur créé par la mère nature. Jamais l'autre, l'Epiornis n 2, n'aurait soutenu l'épreuve formidable d'hier au soir...

— Fort bien ! riposte Gérard, mais tout ceci démontre au moins une chose : c'est que tu peux, dès cette minute, m'établir ton lieutenant, et prendre le repos qui t'est dû. Allons ! tu tombes de sommeil. Il faudra bien que tu y succombes, de gré ou de force...

— Je te cède la place, répond l'aîné, secouant la torpeur où le plongeait peu à peu la fatigue d'un effort démesuré. Après tout,

c'est folie à moi de me croire seul capable de diriger cette machine… Le maniement en est simple. Tu vois ce disque ; ces poignées noires ou blanches, marquées est, ouest, nord, sud, haut, bas, etc. Appuie sur l'une ou l'autre ; augmente ou diminue la pression, selon que tu veux accélérer ou ralentir la marche. Tout est là !

— Ce n'est pas bien malin. Je me charge d'exécuter ce petit morceau. Je le trouverai moins difficile à jouer que la Sonate pathétique…

— Sans aucun doute, dit Henri en souriant ; mais les conséquences d'une fausse note seraient ici beaucoup plus graves.

— Bon ! bon ! On veillera… Va dormir, je t'en supplie… Mais qu'est ceci ? fit soudain Gérard attentif. Qu'est-ce donc qui nous arrive par là-bas du côté de l'ouest ? Ne dirait-on pas que nous avons deux soleils aujourd'hui, et que celui-ci a jugé à propos de se lever du côté de l'Occident ? »

En effet, dans le lointain, à gauche, une lueur étrange embrasait le ciel, gagnait à chaque seconde en intensité et en étendue. À peine Gérard avait-il fini de parler que la mer rougeoyante présentait l'aspect d'un vaste incendie. Bientôt un grondement sourd, quelques zigzags de feu, sillonnant les nuages, des bouffées violentes d'air embrasé, indiquaient clairement l'approche de la tempête.

« Un orage ! s'écria Gérard, non sans une certaine satisfaction. J'en avais la nostalgie. C'est le premier, sais-tu, depuis deux mois…

— Oui ; une belle tempête, comme il en souffle chez nous au temps de la mousson, dit, non moins satisfait, le petit Hindou, qui sortait de son long sommeil.

— Attention ! fit alors Henri, tout à fait réveillé. Il ne s'agit pas de se laisser gagner par ce « bel orage ». C'est un archigéant qui ne ferait de nous qu'une bouchée !...

— Que veux-tu faire ? demanda Gérard surpris.

— Obliquer sud-sud-est.

— Retourner sur nos pas ! Est-ce bien nécessaire ? Crois-tu que le sternum puissant de notre épiornis n'a pas bravé, en son temps, des convulsions autrement féroces que nos maigres tempêtes d'aujourd'hui ? s'écria Gérard, qui n'avait aucune envie de rebrousser chemin.

— Je ne sais... Possible... Mais, comme je n'ai pas la prétention de croire que les poumons d'acier dont Wéber l'a pourvu puissent rivaliser de tout point avec ceux que la grande nature primordiale lui avait donnés, nous ne risquerons pas l'épreuve. Nous allons, avec ta permission, exécuter le mouvement susdit... »

D'un doigt prudent et sûr, le jeune ingénieur appuie sur un levier spécial ; le moteur ralentit son allure ; alors Henri presse une seconde clef ; l'aviateur tourne lentement sur lui-même ; et, aussitôt qu'il est dans la position voulue, un troisième régulateur lui fait reprendre sa vitesse ; l'Epiornis s'envole à tire-d'aile vers le sud-est.

Il n'était que temps ! Avec une vélocité foudroyante, la tempête, se propageant de nuée en nuée, avait atteint la place même où se trouvait tout à l'heure l'Epiornis, une portion de l'espace

dont elle paraissait à ce moment être à mille lieues. Heureusement, elle prend le ciel en écharpe de l'ouest à l'est, sans dévier de son impulsion première et, par leur mouvement vers le sud, nos voyageurs se sont mis en dehors de ses fureurs. Ils en ressentent pourtant quelques atteintes, tout en fuyant. Des fouettées de vent, des grêlons dispersés, un reste d'averse diluvienne, extrême queue de la furieuse tourmente qui balaie le ciel, leur arrivent de temps en temps au milieu du fracas de plus en plus assourdi du tonnerre, comme pour souligner le danger auquel ils viennent d'échapper.

Peu à peu l'Épiornis a gagné une zone plus calme. Le ciel est plus terne, l'air plus frais.

« Tu nous as tirés d'un fameux guêpier, dit Gérard, et je reconnais volontiers que mon objection ne valait rien… Quel beau tintamarre ! … Quelle illumination !… Nous aurions fait, je crois, pauvre figure au milieu de ce tourbillon. Mais nous voici bien retardés par cette reculade. Et comment allons-nous faire pour nous tirer de la difficulté ? Comment traverser la région des tempêtes ? S'il nous faut éternellement tourner bride devant l'orage, je crains bien que nous n'avancions guère ?

— Il faudra louvoyer. C'est inévitable. Avec du tact et de la patience, nous tournerons l'obstacle.

— Va pour la patience ! » fit Gérard en soupirant.

Puis, reprenant soudain sa belle humeur :

« Sais-tu, Henri, qu'on peut se réjouir d'un incident qui fait ainsi valoir la perfection de ton moteur ? Par ma foi, il obéit au doigt et à l'œil, comme un cheval de sang bien dressé !

— Oh ! toi, dit Henri, heureux de l'éloge de son frère, il n'y a pas de danger que tu laisses jamais échapper le beau côté des choses !

— Moi ! Je me trouve ici comme un poisson dans l'eau. Et n'était la hâte que j'éprouve d'expédier là-bas un télégramme rassurant, je ne demanderais mon reste à personne… Mais, assez causé, n'est-ce pas ? Cette fois, j'exige, entends-tu ? J'exige que tu me cèdes ta place. Je t'ai bien écouté et observé ; je ne suis pas manchot ; je ne quitterai pas de l'œil le compas, et je te donne ma parole d'honneur de t'éveiller au moindre grain, à la plus petite alerte… Que peux-tu demander de plus ?…

— C'est bon ! Je me rends ! répondit Henri, qui se sentait épuisé de lassitude. Assieds-toi là, et faisons tout de suite une expérience. Il est temps de mettre le cap sur le nord. Manœuvre en sens inverse de ce que tu m'as vu faire : je te surveille… Ne crains point…

— Je ne crains pas ! » fit Gérard fermement.

Et, avec autant de soin que d'assurance, il exécute sans la plus petite erreur les mouvements. Obéissant au doigté de l'apprenti mécanicien, l'Epiornis ralentit son allure, tourne sur lui-même, s'élève un peu plus dans le ciel, puis reprend son essor majestueux et rapide, tandis qu'Henri gagne, d'un pas de somnambule, l'intérieur de la cabine, se laisse tomber sur la couchette, s'y endort instantanément d'un sommeil de plomb.

« Enveloppe-le bien dans sa couverture, Djaldi, ordonna Gérard par-dessus son épaule, se faisant scrupule de manquer à sa parole, même de l'épaisseur d'un cheveu, pour s'assurer de ses

yeux que le vaillant pilote était entouré de tous les soins nécessaires.

— C'est fait, Sahib. Et j'ai avancé le capuchon sur ses yeux pour le préserver du « serein ».

— Bravo ! mon petit homme. Continue à veiller sur lui. Et si tu remarques quoi que ce soit de particulier sur sa physionomie, dis-le-moi tout de suite.

— Le grand Sahib est bien pâle, observa Djaldi, après un certain temps de course vertigineuse à travers l'espace.

— Il a besoin de nourriture. Telle était sa fatigue qu'il n'a même pas eu la force de manger. Je voudrais bien qu'il put avaler quelque cordial… Prends le flacon d'eau-de-vie, remplis à moitié un petit gobelet, et tiens-toi prêt à le lui faire accepter au premier mouvement qu'il fera, mais sans détruire ce sommeil précieux. Est-ce compris ?

— Entendre, c'est obéir ! » fit sentencieusement le petit Hindou, qui désobéissait bien parfois en dépit de ses belles formules, mais dont les bonnes intentions n'étaient pas douteuses. Ayant saisi avec beaucoup d'intelligence les instructions de Gérard, il fit exactement ce qui lui était prescrit, remplit à demi le petit gobelet, et se mit en faction près du dormeur, observant patiemment pendant plus de trois quarts d'heure le pale visage amaigri et immobile. Alors Henri, agité de quelque rêve passager, articula des paroles sans suite ; Djaldi, saisissant adroitement son moment, lui souleva la téte, approcha le verre de ses lèvres :

« À vos ordres, Sahib ! Voici ce que vous demandez ! »

Et, par un effet de la suggestion, Henri, croyant avoir réclamé le cordial dont il avait tant besoin, l'avala sans difficulté ; après quoi il reprit son somme où il l'avait laissé.

« Le Sahib a bu, annonça Djaldi.

— Parfait ! Un bon point pour toi. Dis-moi, Djaldi, mon frère a-t-il meilleure mine ? demanda Gérard après une pause.

— Le Sahib a très bonne mine, prononça Djaldi, toujours solennel. Il n'est plus si pâle.

— Très bien ! Veille toujours. Quand il aura fini de dormir, tu te reposeras à ton tour. »

Le soleil avait fourni les trois quarts de sa course et on avait regagné à peu près la même latitude qu'il avait fallu quitter devant l'ouragan, lorsque Henri, ouvrant les yeux, vit le petit Hindou accroupi près de lui, le surveillant d'un regard sérieux et fidèle. À l'avant, Gérard, penché sur le disque, n'avait pas changé de position depuis le moment où son frère lui avait cédé la place.

« Cinq heures du soir au moins ! dit Henri regardant la position du soleil, et je dirais volontiers comme toi qu'il me semble à peine avoir dormi un quart d'heure… Je me sens absolument retrempé, toutefois, ce qui prouve bien que j'ai ma dose légitime de sommeil.

— Hourrah ! fit Gérard. Achève de te remettre avec un solide goûter, et tu ne sentiras plus, j'espère, la fatigue.

— C'est toi qui dois la sentir ! reprit l'aîné, se dépêchant de suivre le conseil pour aller plus vite relever son frère. À quelle

hauteur pouvons-nous bien être ? continua-t-il, examinant le ciel.

— Nous avons trotté sec, dit Gérard. Je ne serais pas surpris que nous eussions atteint et même dépassé le 43 parallèle où nous nous trouvions selon toi quand il a fallu tourner les talons… Tout paraît calme à cette heure. Mais quelle absence de terres dans cette partie du monde ! Depuis que nous naviguons, je n'ai pas aperçu l'îlot le plus minuscule !

— Peut-être aurons-nous plus de chance avant que la nuit vienne, répliqua Henri en reprenant sa place au moteur.

— Que nous importe ? demanda son frère. Nous sommes assurés de toucher avant longtemps la terre de Ceylan ; et jusque-là nous avons plus que le nécessaire dans notre garde-manger… Je me trompe, la fontaine est à sec, ajouta le jeune homme secouant les flancs d'un baril de tôle qu'ils avaient emporté rempli d'eau. Plus une goutte ! C'est dommage : j'ai justement une soif de tous les diables !…

— Et moi, lit Henri soucieux, j'ai hâte d'atterrir pour une autre cause. Je remarque un petit déclenchement. Oh ! rien d'essentiel n'est atteint (comme Gérard faisait entendre une exclamation). Mais on ne saurait, n'est-ce pas, exagérer les précautions quand on expérimente sur une machine si nouvelle… et je t'avoue que, si je pouvais avant peu arrêter l'équipage, je serais fort soulagé.

— Est-ce moi qui ai commis le méfait ? demanda Gérard.

— Jamais de la vie ! Ce qui arrive est le résultat inévitable du frottement. Pense à la dépense inouïe de force motrice que nous faisons depuis plus de trente heures ! Je n'avais pas été, crois-le,

sans prévoir cette usure : j'ai tout ce qu'il faut pour y remédier — tout, sauf un point d'appui. Je ne puis remplacer la pièce élimée que dans la plus parfaite immobilité. Et comment l'obtenir en plein azur ?...

— Ce sera un problème à creuser pour les futurs loisirs : je ne désespère nullement de te le voir résoudre. Souhaitons, en attendant, que cette bienheureuse terre ne tarde pas à se montrer... Je m'en vais faire office de vigie et je te réponds que je n'en laisse pas passer large comme mon mouchoir, sans la signaler.

— Et du repos ? Et du sommeil ? N'en prendras-tu pas à ton tour ?

— Plus tard ! Plus tard ! Je me sens, je t'assure, aussi éveillé qu'une pochée de rats... »

Luttant de toutes ses forces contre l'envahissante somnolence qui voulait le terrasser après ce long effort, Gérard réussit à se tenir aussi éveillé qu'il le disait, et, pendant une demi-heure, il demeura à l'arrière, armé de sa lorgnette marine, explorant d'un œil aigu la vaste étendue des vagues. Soudain il eut un cri de triomphe :

— Terre ! Terre !

— Où cela ? demanda Henri saisissant fébrilement sa lorgnette. Je ne vois rien !

— Pas de ce côté ! Pas en avant ! Sud-est...

Nous l'avons dépassée sans la voir. Une grosse brume pareille à une colonne de fumée la dissimulait. Mais le nuage s'est dissipé. Je la vois distinctement. C'est une île toute verte, toute

petite !… Fais machine en arrière, Henri ! Je t'affirme que je ne me trompe pas : Tu sais que j'ai bonne vue. Vire de bord sans tarder. Avant dix minutes nous toucherons terre.

Sans un mot de plus, Henri abandonna son inutile lorgnette, et, imprimant au moteur l'impulsion voulue pour obéir aux indications minutieuses que Gérard ne cessait de lui envoyer de son poste, il fit exécuter à sa machine un arc de cercle de vingt degrés environ ; et, pointant rapidement devant lui, aussitôt que position fut prise, il ne tarda guère à apercevoir à l'œil nu ce que son frère lui-même ne distinguait tout à l'heure qu'avec l'aide d'une longue-vue : un îlot verdoyant, assis paisible et ensoleillé au milieu de la mer azurée.

« Non ! ce que nous avons de la veine ! clamait Gérard du haut de son observatoire. D'ici, cette île me fait l'effet d'un petit Éden, tout simplement ! Vois donc ces saules pleureurs qui trempent dans l'eau leur chevelure argentée !… Et ces peupliers qui élèvent au-dessus du fouillis de la verdure leur cône hardi !… La question est de savoir si nous allons trouver une place vide pour y atterrir, ajouta-t-il après un temps, et comme on se rapprochait de plus en plus du bouquet de verdure.

— Jamais, sans doute, la hache ou le sécateur n'ont passé dans cette végétation foisonnante. Ma parole ! tout ceci me paraît emmêlé d'une façon inextricable : un vrai nid de merle. Allons-nous être obligés de percher sur un de ces arbres ? Ce serait original ! Mais après tout, l'Epiornis a dû prendre pied plus d'une fois de cette manière… »

On était parvenu juste au-dessus de l'îlot, et Henri, ralentissant l'allure de l'aviateur autant qu'il était possible sans lui faire

perdre l'équilibre, avait déjà fait deux fois le tour de cette petite terre sans que Gérard, fouillant de l'œil la nappe de verdure étendue à ses pieds, fût parvenu à y découvrir la moindre clairière, une solution de continuité quelconque.

« C'est tel que j'ai dit ! fit-il enfin, stupéfait, tandis qu'ils commençaient à décrire un troisième cercle. Pas un pouce de terre visible ! Il va falloir débarquer sur une branche, comme un simple oiseau — ou bien renoncer à ce refuge et chercher autre chose…

— Jamais, fit Henri avec décision. Descendons ! Descendons ! La machine ne peut, sans danger, demeurer en activité dix minutes de plus. Choisis de ton mieux… la branche propice. J'attends ton signal.

— Voici ! s'écria Gérard après une demi-minute de trajet supplémentaire. Je vois une sorte de géant trapu qui étend de tous côtés ses bras noueux ; probablement un baobab ; oui, je reconnais ses larges feuilles, sa toiture solide. Risquons-nous ! Un peu à gauche… Encore un peu… Là ! Maintenant, avance de dix mètres environ droit devant toi… Parfait ! Tu peux laisser porter. Je crois que nous allons trouver le point d'appui qu'il nous faut. Le problème sera ensuite : comment descendre de ce perchoir ?…

— L'important est de gagner le perchoir ! » murmura Henri.

Peu à peu, l'Epiornis ayant perdu son mouvement d'impulsion en avant, tombait avec lenteur, en une chute savamment contenue, comme un parachute, et venait s'arrêter sans choc appréciable sur le réseau de branches qui s'étend comme un toit naturel au faite de l'arbre monstrueux.

XVII

Le Géant de l'Azur s'était posé sur le sommet de l'arbre comme s'il n'eût fait que cela toute sa vie. Les branches penchèrent à peine sous son poids ; il se trouva assis sur le couronnement du baobab aussi moelleusement que dans un nid : on eût dit que les branches entrelacées horizontalement n'attendaient que ce visiteur.

« Parfait ! s'écria Gérard qui, penché sur le rebord, avait suivi d'un œil anxieux chaque mouvement du navire aérien ; maintenant nous allons amarrer notre oiseau pour qu'il ne s'envole pas sans nous prévenir, et tu pourras procéder en paix à tes petits arrangements.

— C'est cela. Ne perdons pas de temps », répliqua Henri.

Il fut relativement facile de fixer l'ancre aux branches supérieures de l'arbre, et bientôt l'appareil solidement attaché présenta toute la stabilité nécessaire.

« Pendant que tu travailles, dit alors Gérard, je ferai peut-être sagement, si tu n'as pas besoin de moi, d'aller à la découverte. Il doit y avoir de l'eau douce dans cette île, et nous pourrons remplir notre baril ; faute de quoi, la suite du voyage risque de manquer d'agrément…

— Oh, Sahib ! Tu m'emmèneras ? implora Djaldi en joignant les mains.

— Non, dit Gérard avec décision. D'abord je craindrais que le trajet ne fût trop difficile pour tes petites jambes ; il est fort possible que moi-même je trouve le fourré impénétrable. Mais, sur-

tout, il faut que tu restes ici pour m'indiquer l'emplacement de notre arbre ; sans quoi comment le reconnaîtrais-je en revenant ? Tu seras donc chargé de cette sonnette que tu agiteras comme signal toutes les cinq minutes. Tu vois que je te donne un rôle très utile, ajouta Gérard avec bonté.

— Et surtout pas de sottise ! Pas de nouvelle désobéissance, fit sévèrement Henri. Je vais à mon travail. Toi, demeure où Gérard Sahib t'aura posté et exécute de point en point ses ordres !...

— Entendre c'est obéir ! » fit Djaldi saisissant sa sonnette.

Cette sonnette, débris du mobilier du Silure, était restée mêlée à leur bagage, et Gérard, la rencontrant sous sa main, lui avait promptement découvert une utilité.

« Voyons s'il y a moyen de descendre, continua le jeune homme, après avoir dûment installé le petit gardien, en se laissant glisser à la force du poignet du haut de la branche sur laquelle il était assis à califourchon pendant le colloque précédent. Ouf !... Ce n'est pas commode !... Ces branches sont entrelacées comme des serpents... Enfin, tant pis !... Il faut risquer une égratignure ou deux... Aïe ! ma tête !... allons... hop ! hardi... nous y voilà !... »

Déchirant feuillages et menues branches à sa portée, poussant, s'escrimant des pieds et des poings, il réussit à se frayer un chemin à travers les frondaisons touffues, entremêlées aux lianes grimpantes qui formaient autour du tronc de l'arbre comme un impénétrable rideau de plus de cent mètres de hauteur, et sentit sous ses pieds un tapis de mousse épaisse et veloutée.

De tous côtés s'élevaient des arbres gigantesques dont les racines se tordaient sur le sol comme des serpents monstrueux ; une ombre épaisse, un silence lourd régnaient, dans cette antique forêt. Soit qu'il n'y eût pas d'oiseau sur l'île, soit que la saison de chanter fût passée pour eux, aucun cri, aucun gazouillement n'égayait cette solitude. Une odeur résineuse, une forte senteur aromatique rendaient l'atmosphère oppressive. Se protégeant de son mieux contre les épines, les feuilles coupantes, les longs dards menaçants qui lui défendaient le passage, Gérard s'élança résolument à travers le fourré, persuadé qu'au milieu de tant de verdure devait couler au moins une source d'eau vive, et décidé à la découvrir.

Il s'était d'ailleurs soigneusement orienté, ayant toujours sur lui sa boussole de poche, et, tandis qu'il avançait péniblement, le tintement de la clochette, venant frapper son oreille à intervalles réguliers, lui donnait l'assurance de pouvoir sans trop de mal regagner le gîte, une fois son excursion terminée.

Il y avait une heure à peu près qu'il luttait et peinait ainsi sans que le plus petit filet d'eau, la moindre trace d'humidité se fussent laissé voir. Suant, souillant, le visage égratigné, les mains en sang, Gérard commençait à craindre de rentrer bredouille, lorsqu'un tout petit murmure, bien reconnaissable, se laissa percevoir à quelque distance. Avec un cri de joie, il s'élance, ne fait qu'un bond à travers les halliers, grimpe un talus gazonné, le redescend comme une flèche, s'arrête au bord d'un clair ruisseau roulant paisiblement sur un lit de cailloux blancs et polis. Arracher sa jaquette, plonger sa tête dans l'eau, s'y débarbouiller, s'y désaltérer à longs traits, tout cela fut l'œuvre d'un instant. Puis, ayant rempli son baril, il se hâta de reprendre le chemin du bao-

bab, non sans regretter d'abandonner la fraîcheur délicieuse du bord de l'eau, craignant d'augmenter par une minute d'inutile retard l'inquiétude que pourrait causer son absence prolongée.

Son fardeau augmentait la difficulté du trajet ; mais, d'autre part, la trace de son passage récent à travers le fourré lui facilitait le retour et lui eût permis de se retrouver même sans la sonnette de Djaldi, qu'il entendait de plus en plus claire à mesure qu'il se rapprochait.

Or, voici que ce tintement, jusqu'ici régulier et parfaitement conforme aux instructions de Gérard, semble se détraquer. Une volée de coups de sonnette, stridente, furieuse, désordonnée, éclate soudain, pareille à une cloche d'alarme.

Que se passe-t-il ?

En vain Gérard veut presser le pas ; chacun de ses mouvements est entravé, ralenti par la lourde charge qu'il porte, par les lianes et les ronces qui relient l'un à l'autre les arbres centenaires. Enfin, se ruant à travers les obstacles, il parvient à les surmonter de vive force ; tandis que la petite cloche affolée ne cesse de tinter, il débusque brusquement en face du baobab et s'arrête stupéfait.

Le premier objet qui frappe sa vue est Djaldi, le dos arc-bouté, la tête basse, accroché de toute la force de ses petits bras à la taille d'une espèce de géant à barbe blanche, lequel, gambadant comme un diable, agite en triomphe la sonnette au-dessus de sa tête grimaçante.

Gérard se ressaisit promptement ; il s'élance d'un bond et tombe sur le sauvage habitant de l'île, auquel l'enfant n'a pas

craint de se mesurer… Le sauvage se retourne, en poussant quelques cris inarticulés… et, dans cette face enflammée, entourée d'une chevelure et d'une barbe neigeuses, Gérard reconnaît un Hamadryas, un des singes les plus grands et les plus féroces qui soient ! Grinçant des dents, l'animal brandit d'une main la sonnette dont la clameur semble le griser, de l'autre une énorme massue, branche d'arbre brisée par quelque tempête et dont son instinct l'a porté à s'armer. À la vue de Gérard, il arrête un instant sa pantomime, recule en faisant entendre un sourd grognement.

« Djaldi ! fait Gérard à demi-voix, dépêche-toi ! … Tâche de grimper pendant que je m'occupe à amuser ce monsieur… Vite ! Veux-tu bien te dépêcher !

— Ma sonnette !… gémit Djaldi. Il m'a pris ma sonnette, Sahib. Veux-tu bien me rendre ma sonnette, méchant vieux !… Voleur !… »

Et, à grands coups de pied dans les jambes, il essaye de faire comprendre à l'individu simiesque que le bien mal acquis ne profite jamais.

« Ta sonnette !… il s'agit bien de cela, en vérité ! murmure Gérard se rapprochant doucement de l'animal, lequel, retroussant ses lèvres, lui montre deux rangées de dents formidables ! … Oui, mon gaillard, tu me fais une très laide grimace, mais tu ne me fais pas peur… »

Reculant pas à pas devant le regard étincelant de Gérard, le grand singe grince des dents plus que jamais, roule des yeux furibonds, fait entendre une série décris rauques et discordants, brandit sa terrible massue… partagé évidemment entre le désir

de fracasser le crâne de son adversaire et la terreur qui émane de lui. Puis soudain, avec un cri de triomphe, la bête, changeant d'idée, lâche sa massue, empoigne Djaldi, l'enlève comme une plume, le jette sur son épaule, et, d'un bond, saute sur une branche à quatre ou cinq mètres au-dessus du sol, tandis que sa main gauche agite toujours la sonnette.

Djaldi pousse un cri, instantanément puni d'une tape sur la tête, et le singe, reprenant son irrésistible élan, va disparaître avec lui parmi les branchages, lorsqu'une détonation éclate ; la balle d'un revolver lui fracasse la tête. Un cri presque humain retentit ; la bête dégringole, vient s'abattre dans une dernière convulsion aux pieds de Gérard, tandis que Henri, apparaissant à travers le feuillage, se laisse tomber légèrement à côté de la masse formée par le singe et l'enfant.

Se remettant d'une alarme si chaude, on se relève, on se palpe, on constate que Djaldi n'a aucun mal, et, ajournant à un moment plus propice la semonce sans doute trop méritée, on se dispose à reprendre la route aérienne qui mène à l'Epiornis. Mais, à peine debout, Djaldi pense à sa chère sonnette. Il se jette sur le singe ensanglanté, retourne sa lourde carcasse, réussit à arracher de sa patte crispée l'objet du litige. Alors, seulement, il consent à monter à l'arbre. Gymnastes accomplis, les deux frères, traînant après eux le tonnelet, ont tôt fait de se hisser jusqu'au sommet, et, leur petit compagnon ne leur cédant en rien pour l'agilité, ils ont bientôt atteint l'aviateur. Leur premier soin est de se désaltérer à longs traits, car le baril soigneusement bouché n'a pas perdu une goutte de son eau claire et limpide, et cette fraîche rasade leur fait à tous le plus grand bien.

« À nous deux, maître Djaldi ! dit alors Gérard. Comment t'es-tu trouvé en bas ? »

Djaldi baisse la tête.

« Surtout, pas de faux-fuyants, reprend Henri sévèrement. Pas de mensonge, si petit soit-il ! Tu as mal agi ; confesse ta faute bravement, elle te sera plus vite pardonnée.

— Je dirai la vérité, Sahib. Je m'ennuyais bien là-haut… Oh ! comme je m'ennuyais ! Tu travaillais sans songer à moi… Et Gérard Sahib était parti depuis des heures, je crois… et alors… j'ai pensé que je pourrais aller voir sur la première branche s'il ne revenait pas…

— Bon ! Désobéissance n 1. Tu as quitté ton poste. Après ?

— Alors j'ai cru que si je descendais plus encore, il entendrait mieux la sonnette…

— Et de branche en branche tu es arrivé sur le sol.

— C'est que j'avais vu en bas Gérard Sahib.

— Moi ? Par exemple !…

— Au moins je l'avais cru. Et c'était…

— Le babouin ! Merci !… très flatté d'apprendre que la ressemblance est si frappante !

— Et puis, continue Djaldi, arrondissant de grands yeux, en bas ce n'était pas toi !… C'était un vieux Sahib… si vieux… si vieux… il m'a semblé un instant que c'était un bonze très vénérable, que je connais… mais pas du tout ! c'était un vieillard très

méchant… Il m'a pris ma sonnette et il s'est mis à carillonner… Et plus je lui criais de me la rendre, plus il la faisait aller…

— Si bien qu'en entendant le tintamarre, je suis venu voir ce qui se passait, et suis arrivé juste à temps pour sauver ce jeune singe des griffes de son congénère, dit Henri. Décidément Djaldi, ta désobéissance finira par nous jouer quelque mauvais tour. Toi qui affiches à tout propos ta reconnaissance et ton affection pour Gérard Sahib, sais-tu bien que tu as failli deux fois lui coûter la vie ? »

De grosses larmes parurent dans les yeux du petit Hindou.

« Djaldi aimer Gérard Sahib ! et le grand Sahib !… les aimer de tout son cœur !… fit-il en sanglotant. Djaldi bien malheureux ! Crois-le, grand Sahib !… Djaldi ne ment pas. Mensonge, vice d'esclave !… Crois-moi, grand Sahib.

— Voyons, dit Gérard avec bonté, calmons-nous et raisonnons… Comment veux-tu qu'on aie confiance en toi, lorsque tu manques constamment à tes promesses ? Tu t'engages à ne pas bouger, et à peine a-t-on le dos tourné que tu dégringoles… Comprends donc à quel point une telle conduite doit indisposer le grand Sahib, lui qui se ferait hacher menu plutôt que de manquer à un engagement !…

— Quand Djaldi sera grand…

— Non, mon bonhomme ! Il n'y a pas d'heure, dit-on, pour les braves. Il n'y a pas d'âge non plus pour tenir sa parole. Qu'on ait dix ans ou qu'on en ait quarante, c'est tout un.

— Et si Djaldi ne désobéit plus jamais, les bons Sahibs français l'aimeront ?… Ils le croiront ? … — Et même ils l'estimeront ! fit

Gérard lui tapant sur l'épaule. Comprends-tu ce que c'est que l'estime, Djaldi ?

— Oui !... Gérard Sahib estimer le grand Sahib.

— Ça, je t'en réponds.

— Et le grand Sahib estimer Gérard Sahib. Cela se voit quand il le regarde.

— Ça, je t'en réponds ! répéta Henri fixant un regard d'orgueil et d'amour fraternel sur le franc visage de son cadet. Modèle-toi en tout sur lui, Djaldi, et tu deviendras, je te le promets, un homme d'honneur.

— Voyons, dit Gérard, si on s'occupait un peu de l'Epiornis. Ton travail avance-t-il, mon grand ?

— Si bien que nous pourrions repartir tout à l'heure ; mais je pensais qu'une nuit de repos ne nous serait peut-être pas inutile...

— Pourvu que les Hamadryas ne se mettent pas en tête de nous faire visite... Mais, bah ! nous veillerons à tour de rôle...

— Djaldi aussi !... Les Sahibs le laisseront veiller ? supplia l'enfant.

— Oui, répliqua Gérard. Tu vas veiller le premier, dès que nous aurons dîné. Voici ma montre. Dans deux heures, exactement, appelle le grand Sahib, qui, lui, m'appellera deux heures plus tard, et je vous éveillerai à mon tour quand il sera temps de partir. »

Après un repas frugal arrosé d'eau fraîche, les deux frères s'endormirent paisiblement sous la garde de Djaldi, dont la frêle silhouette s'enlevait comme une statuette de bronze sur le ciel clair. Immobile, ses grands yeux fixes, le petit Hindou passa les heures de son étrange veille à réfléchir à tout ce qui lui était arrivé ce jour-là. Se remémorant les incidents de sa courte existence, l'enfant prit vis-à-vis de lui-même une de ces résolutions qui modèlent une vie, l'orientent à jamais vers le bien et le beau. L'exemple des deux frères, du courage tranquille, de l'affection et de l'estime réciproques qui les soutenaient à travers les plus rudes épreuves, avait éveillé en lui une généreuse émulation. Les paroles de Gérard vibraient au fond de son petit cœur de barbare. Un enfant pouvait être un homme d'honneur !... Il pouvait mériter, forcer l'estime de ces Sahibs si fiers, si bons ! Lui, pauvre épave humaine, il sentait obscurément la grandeur morale, la dignité vraie et sans faste de leur caractère. Et son esprit, élargi soudain, embrassa cette idée que l'estime ne s'adresse ni au rang des hommes, ni à l'habit qu'ils portent ; que le plus humble a le droit d'y aspirer ; et une fois de plus, dans l'histoire de l'humanité, un noble exemple, une main fraternellement tendue vint allumer l'étincelle sacrée qui dort au cœur de chacun de nous, à laquelle ne manque souvent qu'un peu d'aide, pour que sa flamme éclaire toute une vie.

Les heures s'écoulèrent rapides. Au moment indiqué, Djaldi exécute ponctuellement sa consigne, puis il s'endort la conscience en paix.

La nuit s'acheva sans incident. Dès que l'aube parut, Gérard appela ses camarades, les fit déjeuner ; après quoi on délia les en-

traves de l'appareil, chacun se mit en place, et l'Epiornis s'éleva dans les airs.

Bientôt « l'île au singe » se dessinait de nouveau sous les yeux des voyageurs comme un gros bouquet de verdure. Pas la plus petite brèche ne se montrait dans le fourré impénétrable ; l'abandonnant sans regret à ses fauves habitants, les voyageurs ne tardèrent pas à la voir s'effacer dans l'immensité bleue.

La journée fut calme et paisible. Aucun cyclone, aucune rencontre de bolide, pas la moindre terre en vue ne vint en varier la monotonie. Vers le coucher du soleil seulement, l'œil de Gérard distingua, bien loin au-dessous d'eux, un grand navire se frayant fièrement un chemin à travers les vagues… Ami ou ennemi ? Impossible de le dire. L'épreuve passée ayant enseigné la prudence, Henri s'empressa d'appuyer sur une des manettes ; l'oiseau géant s'éleva encore de trois cents mètres, et, à cette hauteur, ne parut plus sans doute qu'un point dans l'espace ; le navire s'éloignait en sens inverse, et, la nuit tombant tout à coup, sa forme spectrale disparut dans la brume.

Autour de l'esquif aérien les étoiles s'allumèrent une à une ; des millions de constellations piquèrent le ciel sombre, pareilles à une pluie de diamants ; la lune se leva, brilla et se coucha dans une lueur opaline, tandis que d'un vol égal le fantastique oiseau emportait son chargement humain à travers les plaines inexplorées de l'air.

Quand le jour pointa, Gérard, qui était de veille, eut bientôt fait de discerner à quelques kilomètres au nord une terre embaumée et verdoyante. D'une voix joyeuse, il appela les dormeurs :

« Ceylan !… Ceylan !… »

XVIII

Pareille à une corbeille de fleurs, « l'île des épices » s'étendait sous les yeux des voyageurs. Son parfum montait jusqu'à eux, ainsi que l'encens d'une cassolette géante ; la douce senteur de ses milliers de roses, de jasmins, de tubéreuses, de lotus, de grands lis, d'orangers, de citronniers, de grenadiers, se mélangeait avec les émanations plus âpres des poivriers, des câpriers, des girofliers en fleur, de cent autres essences dont la combinaison caractéristique fait reconnaître à plusieurs lieues en mer le voisinage de Ceylan.

Il fallait attendre la nuit pour tenter de se poser en lieu sûr, et, jusqu'à ce que vînt l'obscurité propice, Henri dut se contenter de planer à une grande hauteur, se contraignant de son mieux pour ne rien laisser percer de son impatience ; Gérard, aussi désireux que lui de voir fuir les heures, observait la même maîtrise de soi ; quant à Djaldi, depuis que l'île était en vue, il semblait avoir perdu la tête. Penché au-dessus du bord, il saluait d'exclamations délirantes la terre qui lui avait donné le jour, et que la curiosité, l'amour des aventures lui avaient fait abandonner sottement. Combien il maudissait ce jour néfaste !... Il en redisait avec volubilité tous les détails... Un grand paquebot était venu toucher à Colombo, en route pour la Chine, et Djaldi, amené par exceptionnelle faveur dans le grand port par son père, avait manifesté un désir violent de visiter le beau navire ; mais le père, pauvre interprète et guide des étrangers à Ceylan, avait bien autre chose à penser que de visiter des paquebots et ne donna pas la moindre attention à la requête de Djaldi. Alors, dans le cœur un peu volontaire de l'enfant, le projet de voir malgré tout le grand navire s'était affirmé, et profitant d'un instant où, arrêté avec un bonze

de sa connaissance, son père se confondait en salutations et politesses, le petit mécréant s'était dérobé, et, se glissant comme une anguille à travers l'encombrement du port, était arrivé sur le paquebot objet de son admiration.

Hélas ! que de larmes lui avait coûté ce mouvement de désobéissance — sans compter celles qu'on avait dû verser là-bas dans l'humble demeure de L'interprète !

Avant même qu'il fût sorti de la cachette où il s'était tapi pour être plus sûr de n'être pas rattrapé trop vite, on avait levé l'ancre, on était en pleine mer. Depuis cette heure fatale, que de coups ! que de mauvais traitements !... De place en place, il s'était échoué sur le Silure ; devenu le souffre-douleur de Jack Tar et Compagnie, il avait abandonné tout espoir de revoir jamais le toit paternel, le sol natal, perdus par sa faute...

Aussi sa joie présente tenait du délire. Djaldi ne se connaissait plus. Des cris, des exclamations lui échappaient à tout instant ; des pleurs ruisselaient sur sa figure brune ; il se serait certainement laissé choir de nouveau par-dessus bord si Gérard, debout au gouvernail, ne l'eût retenu par sa blouse de cotonnade.

« Une idée me vient, dit-il à Henri après avoir prêté l'oreille à l'histoire que Djaldi allait répétant avec fièvre, au milieu de mille détails incohérents ; c'est que le père de cet enfant pourrait nous être d'un réel secours. Il est guide, interprète de profession : nous avons besoin de l'un et de l'autre ; il est pauvre : une bonne prime à gagner pourra stimuler son zèle ; enfin ce doit être un brave cœur : il n'y a qu'à voir la tendresse qu'il a su inspirer à ce désobéissant petit coquin... »

En ce moment les exclamations de Djaldi deviennent des clameurs assourdissantes :

« Là ! Là !... Ici ! ici !... Sahib, c'est mon pays ! C'est la maison de mon père ! Je la reconnais !... Oh ! si je pouvais apercevoir ma mère, mes jeunes frères !... Oh ! Sahib, descendons, descendons vite !...

— Aussitôt que l'obscurité viendra... patiente un peu... Nous aussi, nous avons hâte d'atterrir, va... En attendant, désigne-moi bien exactement la maison.

— Là, Sahib, là !... Vois-tu cette case blanche en forme de ruche d'abeilles, protégée par un grand arbre, c'est là que vit mon père — un homme juste — attendant les voyageurs pour les guider le long de la route, de Kandy à Colombo, car il y a plus d'un passage périlleux sur la Corniche.

— Ton père est guide de profession ?

— Et aussi interprète. Et moi-même je l'ai quelquefois aidé, car je connais bien les chemins et un peu d'anglais et de français, comme tu vois... Plus d'une fois j'ai mené des étrangers visiter les grottes qui se trouvent dans le voisinage...

— Des grottes ? Crois-tu que nous pourrions cacher le grand oiseau dans l'une d'elles ?

— Nous pourrions y en cacher dix mille, répliqua Djaldi avec fierté. Ce sont les génies eux-mêmes qui les ont creusées.

— Gérard, dit soudain Henri, nous voici très évidemment au-dessus du camp des prisonniers !... Là, sur la gauche, ce grand emplacement enclos de palissades, avec cette cohue de char-

rettes, de cabanes mal rangées, cette foule qui semble grouiller comme une fourmilière…

— Ce ne peut être, en effet, que le camp !… Est-il possible, quand la terre est si grande, d'entasser ainsi les uns sur les autres tant d'êtres humains, au mépris de toutes les lois sanitaires !

— Ceux qui ordonnent de pareils crimes de lèse-humanité auront à répondre de bien des vies précieuses, froidement sacrifiées sans nécessité, sans justification aucune, reprit Henri, les dents serrées. Quand donc pourrons-nous savoir si la malheureuse enfant a pu résister à cette atroce captivité.

— Tranquillise-toi, dit Gérard affectueusement. Si quelqu'un est capable de se tirer de cette dure épreuve, c'est Nicole. Elle a le courage indomptable que rien n'abat et ne déconcerte ; et, sous la finesse délicate de son extérieur, une solidité que bien des gens de mine plantureuse et exubérante pourraient lui envier. Rappelle-toi ce que nous disait le capitaine Renaud des fatigues supportées par elle sans qu'elle en parût affectée. Crois-le, comme il le disait très justement, elle porte une vie charmée… »

Àmesure que la nuit tombait, l'Epiornis, rétrécissant les cercles qu'il décrivait au-dessus de l'île, se rapprochait du sol par degrés. On distinguait quelques lanternes fumeuses s'allumant sur divers points de l'enclos, les unes suspendues à des piquets, les autres posées à terre aux carrefours formés par les huttes et les charrettes délabrées.

Une chaleur de fournaise, une odeur de misère, de fièvre et d'entassement s'exhalait de ce lieu de douleurs, digne des cercles infernaux de Dante. C'était pitié de songer qu'à peu de distance tant de fruits, tant de fleurs embaumaient l'air libre et pur de

l'île, tandis qu'ici des malheureux agonisaient dans une atmosphère pestilentielle.

Quelques ombres languissantes se traînaient avec effort hors des misérables huttes, dans l'espoir de trouver à la nuitée un peu de fraîcheur. Mais en même temps que le soir avançait, une lourde vapeur se dégageait de la terre, planait au-dessus du camp, cachant aux infortunés prisonniers les clémentes étoiles, la voûte azurée qui, pour un instant peut-être, leur eût fait oublier les tristesses et les laideurs d'alentour.

Inutile d'espérer discerner aucun détail et surtout reconnaître aucune figure à travers le rideau opaque qui venait s'interposer entre le camp et les voyageurs ; mais, tant qu'ils l'avaient pu, ils avaient pris soin d'en noter la configuration, le plan, le nombre, la disposition des postes militaires, tout ce qui était susceptible, en un mot, ou de favoriser leur projet ou de lui faire obstacle.

Un point s'imposait tout d'abord : c'est que l'enceinte était très fortement gardée. Non seulement chaque issue était pourvue d'un corps de garde, mais on voyait un grand nombre de soldats à l'intérieur, facilement reconnaissables à leur uniforme « kakki » et qui, la carabine sur l'épaule, ne cessaient de sillonner les ruelles et avenues de la cité improvisée. La présence de cette troupe armée dans le camp annulait du premier coup le plan primitif qui était de venir se poser à l'intérieur avec l'Epiornis, sans se mettre en peine de passer les portes, et d'enlever Nicole de vive force. Il fallait ruser, trouver moyen de se cacher, tandis qu'on chercherait à entrer en relation avec la prisonnière, et, pour l'heure, ne point s'attarder davantage en un lieu d'où l'on ne discernait plus rien, mais où l'on pouvait être aperçu et, par

conséquent, exposer la précieuse machine au risque d'être une seconde fois mise en pièces ou capturée.

D'un bond, l'Epiornis remonte dans l'espace, et, sur les indications de Djaldi, on prend le chemin des grottes où l'on espère pouvoir le loger en sûreté. Bientôt un vaste champ de riz se déroule aux pieds des voyageurs, bordé de bambous, de banians, du curieux arbre à coton, dénué de feuilles, mais couvert de fleurs flamboyantes qui le font ressembler de jour à une torchère allumée. Sur la lisière du champ s'élève la case du père de Djaldi ; dans les rochers qui s'entassent au bord de la mer sont situées les caves où l'Epiornis va trouver un abri jusqu'à l'heure propice.

On plane un instant sous la lune éclatante, puis on descend lentement au centre d'un petit cirque sablonneux entouré d'un massif de rochers, et, ayant posé le pied à terre, on a bientôt choisi, sur les indications de Djaldi, la grotte où l'aviateur sera le mieux placé. L'y ayant amené et soigneusement dissimulé au moyen de broussailles et de branchages, les voyageurs se mettent en route pour la maison de l'interprète.

Djaldi, ivre d'impatience et de joie, bondit comme un chevreau parmi les rochers, jurant ses grands dieux qu'il connaît ici chaque pierre et chaque touffe d'herbe, aussi bien que le creux de sa main, et n'aura aucune peine à retrouver la grotte. Dévalant rapidement, on aborde une large route percée dans les bois et embaumée de parfums exquis. D'un arbre à l'autre courent des plantes grimpantes les reliant de guirlandes fleuries ; on voit là des spécimens de tous les géants végétaux pour lesquels l'île de Ceylan est célébré : le ficus elastica aux racines contournées en forme de serpents, et dont l'ombre couvre parfois jusqu'à la moitié d'une acre de terrain ; le palmier du voyageur, qui donne une

eau pure et délicieuse si l'on pratique une incision dans son écorce ; l'arbre à bétel, le caféier de Libéria, l'arbre à pin, le cinchona, le cocotier, le tulipier, et cent autres mêlent leurs arômes épicés au doux parfum des fleurs. Et c'est au cœur de ce paradis que des milliers de femmes et d'enfants, innocentes victimes d'une guerre sans merci, languissent et meurent !... Le souvenir des miasmes du camp en paraît plus écœurant !...

Enfin on arrive aux abords de la demeure du guide-interprète. Une guitare indigène bourdonne mélancolique. Djaldi ne fait qu'un bond et se jette aux pieds d'un grand Cingalais, à l'épais chignon roulé sur la nuque, le torse couvert d'une veste de couleur sombre, les jambes serrées dans un pagne de calicot. C'est son père qui, de saisissement, laisse tomber sa guitare.

Il ne peut croire d'abord au témoignage de ses sens et au retour de l'enfant prodigue qu'il avait cru mort depuis longtemps, mangé par le « seigneur tigre » ou le « seigneur crocodile ». Et, lorsque Djaldi lui a expliqué avec volubilité quels liens l'attachent aux jeunes Français, il se précipite, leur baise les mains, leur baiserait les pieds, s'ils ne s'en défendaient.

Au tumulte joyeux, la mère et les enfants sont accourus — le plus jeune, un magnifique bébé de dix-huit mois est sommairement vêtu d'une guirlande de jasmin — et tout le monde se livre à la joie.

Puis, on invite poliment les voyageurs à entrer et à se rafraîchir ; la maison est petite, mais propre, et le guide, cordialement appuyé par sa femme, prie les deux Sahibs de considérer comme leur propriété tout ce qu'elle contient.

On accepte simplement cette hospitalité simplement offerte, et Henri, convaincu, au bout de quelques minutes d'examen, qu'il a affaire à de braves et honnêtes gens, ne craint pas de leur confier le but de son voyage en demandant conseil sur les moyens de pénétrer dans le camp.

Goûla-Doûda secoue la tête. Ce sera difficile ; pour eux Français, impossible sans doute… mais peut-être le petit pourrait-il s'y glisser, chercher la Mem Sahib (la dame blanche) et tâcher de se mettre en rapport avec elle.

Ce projet, d'abord repoussé par les deux frères qui répugnent à exposer Djaldi, est définitivement adopté, quand le père et la mère ont affirmé qu'il ne peut y avoir aucun danger pour leur fils, à faire comme tant d'autres Hindous, à pénétrer dans le camp en qualité de vendeur, — pourvu qu'il s'y conduise avec prudence et discrétion. Sur quoi, ils lui font soigneusement la leçon et lui donnent toutes les indications nécessaires.

Le lendemain, au lever du jour, Djaldi suspend à son cou un éventaire chargé de bananes, de pêches et de grenades, il se dirige vers le camp et se présente au corps de garde. Il recèle, au coin le plus sûr de sa mémoire, un message verbal que nul ne pourra lui dérober et dans son petit cœur fidèle le désir ardent de venir en aide efficacement aux bons Sahibs qui lui ont été fraternels et secourables.

Selon la prédiction de Goûla-Doûla, l'enfant ne rencontre aucune difficulté pour entrer. En même temps que lui, une foule d'indigènes, petits ou grands, se pressent aux portes avec des marchandises de diverses sortes, tous désirent d'être les premiers, de récolter les maigres deniers que peuvent contenir les

poches des détenus avant que la concurrence vienne les leur disputer.

D'un pas vif, Djaldi se met à parcourir les voies tortueuses, les ruelles sordides, offrant sa marchandise, scrutant les physionomies, essayant de reconnaître celle qui lui a été minutieusement décrite. Pendant longtemps il erre ainsi sans succès, cherchant vainement parmi les figures lamentables qu'il rencontre une femme ou une jeune fille ressemblant même de loin au portrait qu'on lui avait fait de Nicole. La plupart de ces infortunées faisaient mal à voir : maigres, hâves, décharnées, vieillies avant l'âge, elles paraissaient généralement stupéfiées par la faim et les privations, incapables même de faire un mouvement pour s'arracher à leur triste sort. Près d'une tente misérable, le petit Hindou s'arrêta involontairement frappé par un spectacle navrant. Sur un grabat étendu à l'entrée, une fillette agonisait, pareille déjà à un pauvre petit cadavre. Ses lèvres desséchées laissaient à découvert toutes ses dents jaunes. Ses pieds et ses mains paraissaient disproportionnés, au bout des os décharnés qu'étaient devenus ses bras et ses jambes ; à l'approche de Djaldi, une lueur s'alluma dans ses yeux éteints ; et le regard avidement fixé sur les fruits qu'il portait disait assez que si la petite s'en allait c'était uniquement faute de nourriture.

Vite il choisit le plus beau et le lui offrit ; mais la pauvre créature n'avait plus la force de le porter à ses lèvres.

Une femme accroupie tout auprès, misérable fantôme presque aussi faible que la fillette, prit le fruit, l'approcha de sa bouche ; l'enfant y mordit, et un pâle sourire parut sur son visage, tandis que la triste mère disait d'un regard silencieux sa reconnaissance.

Remué de pitié, Djaldi s'attardait auprès d'elles, voulant que toutes deux se rafraîchissent, et ne pouvant se décider à quitter ce grabat avant qu'un peu de mieux se fût dessiné sur le visage de la petite, lorsqu'une voix au timbre pur et grave entendue derrière lui le fit soudain tressaillir et se retourner.

« Bonjour, dame Frika ! Je vois avec plaisir que vous avez de beaux fruits pour notre Janik, ce matin !… »

Celle qui parlait était une jeune fille vêtue de noir, de taille haute et svelte, d'aspect infiniment noble et doux. Sa blanche figure, émaciée par les fatigues et les privations, semblait celle d'un pur esprit ; ses grands yeux gris, intelligents, lumineux, respiraient la pitié ; ses cheveux blonds la nimbaient comme d'une auréole ; et lorsque, agenouillée près de Janik, sa fine main, sa douce voix enveloppèrent de consolation la petite malade, Djaldi crut voir un ange descendu du ciel, et demeura frappé de respect.

Du premier coup d'œil, il avait d'ailleurs reconnu Nicole Mauvilain.

« Janik est bien contente, dit la mère, laissant tomber une larme. Mais comment payerons-nous ces fruits-là, demoiselle ? Je n'ai pas un penny.

— Moi non plus, dit la jeune fille. Mais le petit marchand doit avoir bon cœur… Je vois cela sur sa figure… Il nous les donnera, ou il attendra que nous puissions payer… » Et, comme elle parlait ainsi, un sourire si charmant vint animer cette physionomie sérieuse, que Djaldi eût souhaité avoir dix éventaires chargés de fruits pour les offrir. Mais il ne s'agissait pas de perdre son temps : il fallait prudemment se faire connaître.

« Je donne mes fruits si vous voulez bien les accepter, ou je les vends si vous le préférez, dit ce jeune diplomate. Je voudrais faire ici exactement ce que feraient mes maîtres révérés, les bons Sahibs Henri et Gérard Massey… »

Sans élever la voix, il avait pris soin de détacher nettement chaque mot. La jeune fille tressaillit à son tour.

« Qu'as-tu dis, mon enfant ? quels noms as-tu prononcés ?…

— Henri Sahib et Gérard Sahib, fit-il baissant le ton.

— Tu les connais ? Tu les a vus ? s'écria-t-elle, l'entraînant à quelques pas de là.

— Ce matin même. Et toi, demoiselle, n'es-tu pas la Mem Sahib Nicole ?

— C'est mon nom : Nicole Mauvilain… Dis, parle vite !… Tu viens de leur part ? Ô ciel miséricordieux, soyez béni !

— Ils t'attendent près du camp. Eux ne sauraient y pénétrer, mais je viens te dire de leur part que la liberté est à ta portée… Oh ! ils sont bons et forts ; ils peuvent tout ce qu'ils veulent, fit l'enfant avec enthousiasme. Ils ont fabriqué, pour venir te prendre, un grand oiseau-fée qui nous a menés ici en faisant le tour du monde…

— Dieu soit loué ! Dieu soit loué ! répétait la jeune fille avec ferveur. Mais dis-moi, cher enfant, t'ont-ils expliqué comment ils comptent pénétrer jusqu'ici, ou me faciliter la sortie du camp ? Répète-moi bien fidèlement les instructions que tu as reçues.

— Nous devons, toi et moi, choisir un emplacement où le grand oiseau puisse venir se poser à la nuit noire, et toi tu n'as

qu'à te tenir prête à t'embarquer au premier signal.

— Un ballon ?... un aérostat dirigeable ? se disait Nicole rêveuse. — Oui, Henri est bien capable de l'avoir trouvé... et le moyen d'évasion paraît en effet ingénieux... pourvu qu'une des patrouilles qui circulent sans cesse ne nous empêche pas d'exécuter notre dessein... Voici ! fit-elle après avoir réfléchi ; il faudra que l'oiseau dont tu parles vienne se poser sur la bâche du wagon qui me sert de logis. Si la nuit est très sombre, peut-être réussirons-nous à n'être pas aperçus par les soldats qui à tout instant parcourent les ruelles. — Il est sévèrement défendu à tout autre qu'eux de circuler la nuit.

— On choisira l'heure la plus noire, les. Sahibs l'ont dit. Mais, d'abord, montre-moi l'emplacement du wagon, Mem Sahib, il ne s'agirait pas de se tromper ! fit Djaldi d'un petit air important.

— Suis-moi à quelque distance, dit Nicole, et ne me parle pas ; ceux qui nous gardent sont soupçonneux. Quand je serai arrivée à ma demeure, tu t'approcheras, je feindrai de marchander tes fruits, et toi tu refuseras de les donner pour le prix que j'offrirai. Comprends-tu ?

— Oui, oui ! Sois tranquille, Mem Sahib ! Je vais faire le méchant, comme si j'étais un vrai soldat ! » répondit gaiement Djaldi.

Nicole reprit son chemin parmi les huttes et les tentes délabrées, s'arrêtant souvent pour donner quelques douces paroles à ses compagnons de captivité. Son passage était salué d'expressions d'amour et de reconnaissance ; les petits s'attachaient à sa jupe et lui baisaient les mains, enfin elle atteignit un mauvais wa-

gon qui reposait sur ses brancards, et ayant fait mine d'y entrer, reparut bientôt au dehors.

XIX

Djaldi s'avançait en flânant ; elle l'appela de loin.

« Par ici, marchand de fruits ! »

Un soldat anglais, qui allait et venait d'un air las, s'arrêta, les mains croisées sur le canon de sa carabine, pour assister à l'entretien.

« Tu as de belles pèches, mon petit, commença Nicole. Combien les vends-tu ?

— Plus cher sans doute que tu ne peux payer ! fit d'un air rogue le petit marchand, promenant un œil dédaigneux sur le logis de l'acheteuse. Vingt-quatre anas les six.

— C'est plus en effet que je ne puis y mettre, dit-elle d'un ton de regret. Voudrais-tu m'en donner pour la valeur de quatre anas ?

— Je ne vends mes pèches qu'à la demi-douzaine.

— Alors il faudra que je m'en passe.

— C'est ça ! L'abstinence est une grande vertu… on gagne le ciel à la pratiquer !

— Mais toi, si tu veux gagner le ciel, fit doucement Nicole, pratique la vertu de générosité ; offre gratuitement tes beaux fruits à

ces pauvres malades dont les lèvres sont desséchées par la fièvre…

— C'est donc pour eux que tu les voulais ?

— Oui ; moi je suis jeune et forte. Je n'ai besoin que d'un morceau de pain pour me soutenir ; mais le cœur se brise à voir ces enfants et ces vieillards privés de tout…

— Si vous voulez promettre de les garder pour vous et de ne pas les donner au premier mendiant venu, je vous paye toute la corbeille, plaça ici le troupier qui avait écouté le débat.

— Je vous remercie, répondit Nicole avec calme. Personnellement, je n'ai besoin de rien. Mais, si vous donnez aux malades, Dieu vous récompensera.

— Plus souvent ! m'éboursiller pour un tas de geignards et de fainéants ! Ah ! mais non… Allons, ne faites pas les dégoûtés. C'est moi qui régale ! En attendant, je m'en vas y goûter. »

Et, arrachant rudement la corbeille, il la plaça sur le devant de la charrette et se mit à fourrager parmi les beaux fruits, qu'il mordait à même.

« Eh bien, vous n'en mangez pas ? » fit-il suçant ses doigts ruisselant de jus.

Mais déjà Nicole avait gagné l'intérieur de sa cabine.

« Toi alors ! dit le soldat avec colère, s'adressant au petit marchand. C'est ennuyeux de manger seul. Je n'aime pas à « faire suisse », moi.

— Merci. Je n'ai pas faim.

Tous les mêmes ; plus ils sont gueux et plus ils sont orgueilleux ! » grommela le soldat, déçu dans ses vagues intentions de libéralité.

Tirant de sa poche une poignée de menue monnaie, il choisit la plus mince et la jeta au petit marchand.

« Hé ! le moricaud ! Prends ton argent et emporte ta corbeille. On t'a assez vu.

— Un ana !... Un ana pour tout ce que tu as dévoré ! glapit Djaldi.

— Pour des fruits volés, sans doute... c'est bien payé !

— Je ne suis pas un voleur ! Ces fruits viennent du jardin de mon père — un plus honnête homme que le tien !

— Vermine ! je vais t'apprendre à me parler ainsi... »

Mais, ramassant son éventaire, Djaldi s'enfuyait déjà à toutes jambes, content du résultat de son expédition. Il avait noté soigneusement la situation du wagon, ses abords, la distance qui le séparait du corps de garde, les points de repère qui lui permettraient de le retrouver aisément ; et son œil avisé avait bientôt noté une indication qui le dispensait de chercher davantage, qui pouvait presque servir de poteau indicateur : c'était une maison de bois assez vaste, par comparaison avec les misérables buttes qui l'entouraient, et sur laquelle flottait le drapeau à croix rouge. Le wagon qui servait d'abri à Nicole était le huitième, si l'on suivait une ligne droite, partant de l'ambulance pour gagner la porte de sortie ; muni de ces renseignements, Henri, qui menait son aviateur avec tant de sûreté, ne courrait pas le risque de s'égarer.

Léger comme un chamois, Djaldi parvient en quelques minutes à cette porte, sans autre accident que le pillage du reste de ses fruits par des soldats qui, ceux-là, n'eurent pas l'honnêteté de lui offrir même une fraction d'ana. Mais, dédaigneux d'un détail aussi mince, le petit Hindou, dévorant l'espace, se mit en devoir de regagner au plus vite la maison paternelle. Il avait hâte de rassurer ses grands amis ; et il était tout glorieux du bon résultat de son ambassade...

Quelle joie ! Quel soulagement ! quand on le vit arriver, sa bonne figure brune toute rayonnante. Les parents étaient fiers de la conduite de leur fils ; ils avaient compris, avec l'intuition de cœurs délicats, combien il était pénible à ces intrépides jeunes gens de demeurer inoccupés, ne fût-ce que l'espace d'une matinée, et de remettre à des mains étrangères le soin de leurs plus chers intérêts.

Mais cette période d'attente et d'incertitude était passée... Nicole vivait. Les privations, les fatigues n'avaient altéré ni sa santé, ni son courage. Elle savait que le salut était proche. Que d'heureuses nouvelles après tant d'épreuves amères ! Henri et Gérard ne se lassaient pas de se faire redire tous les détails de l'entrevue ; et Djaldi répétait avec complaisance combien la Mem Sahib était imposante : il avait cru voir un ange du ciel ! Et combien elle était douce aux malades, aux malheureux ! Comment les petits enfants baisaient ses mains !...

Les larmes coulaient sur le visage brun de la mère de Djaldi, en écoutant ces récits. Et quand vint le soir, quand les jeunes hôtes dirent adieu à la maisonnette hospitalière, non sans laisser entre les mains du père un souvenir généreux de leur passage, il leur sembla à tous que c'étaient des amis qui partaient. Djaldi

surtout se montrait inconsolable, Henri ayant refusé péremptoirement de permettre qu'il participât à une expédition qui pouvait aboutir à des coups de fusil ; car le pauvre petit, en dehors de la vive affection qu'il avait vouée aux deux frères, avait pris un goût non moins vif pour l'Epiornis ; il se trouvait affreusement désappointé par cette décision qu'il n'avait point prévue.

On avait attendu pour se mettre en route que le lever et le coucher de la lune fussent accomplis. Bien avant l'heure favorable, les deux frères, guidés par Djaldi et son père vers le cirque des rochers où l'Epiornis était remisé, observaient impatiemment le ciel ; à mesure que le crépuscule l'envahit, un fantôme de lune se dessine ; peu à peu l'astre brille d'un éclat plus vif, et enfin il répand une clarté éclatante, autant que celle d'un beau jour d'occident. Il est minuit passé quand la lune redescend, disparaît enfin sous l'horizon, ne laissant le bleu sombre du ciel éclairé que par des myriades d'étoiles.

C'est le moment. Déjà, depuis une heure, Henri et Gérard ont exigé que leurs guides regagnent la maisonnette et les laissent seuls à l'entreprise qu'ils vont tenter. Ils ont vu la poitrine de Djaldi secouée de sanglots, mais sont restés inébranlables dans leur résolution de ne pas l'admettre à bord.

L'Epiornis est sorti de son abri ; le voici libre et bientôt planant dans les airs. Henri le dirige aussitôt vers le camp dont il a, tout le long du jour, déterminé la position, la distance et la configuration, sur les renseignements minutieux donnés par Goûla-Doûla. La nuit n'est pas si obscure qu'on ne puisse distinguer vaguement la forme des choses ; et, grâce à son excellente vue, servie par une lorgnette marine, Gérard parvient à distinguer le drapeau blanc à croix rouge qui flotte sur sa hampe. Joyeux, il an-

nonce la nouvelle, et, après avoir pris position au-dessus de ce point, l'Epiornis commence à descendre lentement.

Voici qu'il se trouve à cent mètres environ au-dessus de l'ambulance. Le drapeau, tout à l'heure faiblement agité, pend immobile, car une sorte de calme pesant s'est abattu sur l'atmosphère et, en même temps, la nuit s'est épaissie. Penché au-dessus du bord, Gérard compte anxieusement les cabines dont la forme, de plus en plus vague, se profile, grisâtre, sur le sol. Et Henri, suivant les indications qu'il lui jette à voix basse, gouverne de façon à venir effleurer, ainsi qu'il a été convenu, sur la bâche même du wagon.

Mais qu'arrive-t-il ? Gérard étouffe une exclamation de surprise, hésite une seconde, puis rapidement :

« Change de direction, Henri ! Vite, un peu à gauche ! nous ne pouvons descendre où il a été dit. Devant la huitième hutte, — oh ! c'est sûr, j'ai compté dix fois, — devant cette hutte ou ce wagon, je vois une lanterne posée à terre et qui l'éclaire en plein !... Qu'est-ce que cela veut dire ? Nicole aurait-elle été assez mal avisée pour allumer un fanal, afin de nous indiquer sa demeure ?

— Jamais, répond Henri. Ou bien elle est soupçonnée, surveillée ; ou ceci est un malencontreux accident auquel il faut remédier. Discernes-tu, près d'ici, quelque emplacement vide où nous puissions nous poser dans l'ombre ? »

Gérard détermine tant bien que mal un endroit propice, et Henri manœuvre pour atterrir. Tout à coup, une voix discordante rompt le silence de la nuit, commence à beugler une chanson chauvine. Puis, abandonnant ce thème guerrier, le chanteur en-

tonne une romance sentimentale fort en honneur parmi la soldatesque :

THE GIRL I LEFT BEHIND ME

avec le plus pur accent faubourien de Londres :

THE GURL I LEFT BE'IND ME.

Et la suite, « faisant la nuit hideuse » par sa lourde et grossière gaîté, et empêchant les infortunés malades de dormir.

— La sentinelle charme ses loisirs en se donnant un petit concert ! murmure Gérard.

— Il est tout près de la cabine de Nicole, n'est-ce pas ?

— Planté juste en face de sa porte, avec sa lanterne et sa carabine entre les jambes. Impossible que le plus léger mouvement s'y produise sans qu'il en soit averti : le diable l'emporte !

— Il faut nous débarrasser du bonhomme ! dit Henrri brièvement.

— Allons-y ! »

Les deux frères ont bientôt réglé leur place.

Descendant sans le moindre bruit, grâce aux chaussons dont il s'est muni, sur le conseil de Goûla-Doûla, Gérard se dirige à pas de loup sur le dos de la sentinelle, qui braille toujours ; prompt comme l'éclair, il la coiffe jusqu'au menton de son large chapeau de feutre, lui enroule la tête dans une ceinture de flanelle ; puis, l'ayant ainsi rendu aveugle et muet, il le renverse, lui lie les mains derrière le dos, le laisse comme un paquet sur le sol, avant même

que l'autre ait eu le temps de crier à l'aide ou de comprendre ce qui lui arrive.

Une fois son exploit accompli, Gérard allonge un coup de pied au falot, l'éteint, court au wagon, frappe légèrement à la porte, qui s'ouvre aussitôt.

Une silhouette sombre se dessine vaguement.

« C'est vous, Nicole ? Vite !... Ne perdons pas une seconde ! Venez !...

Prenant la main de la jeune fille, il l'aide à descendre, l'entraîne vers le point où il croit pouvoir regagner l'Epiornis. Mais, dans l'émotion de ce moment critique, il a perdu son orientation. Il erre un instant, incertain, se heurte dans l'obscurité contre un obstacle imprévu, réveillant un chien qui commence à aboyer.

« Où donc est l'ambulance ? demande-t-il à voix basse, et s'arrêtant court.

— Au nord de ma cabine, répond la jeune fille, qui, toujours brave et maîtresse d'elle-même, n'a marqué ni par un mot, ni par un geste la frayeur ou le découragement.

— C'est-à-dire en face de l'entrée !

— Oui.

— Alors Henri est en arrière. Croyez-vous pouvoir retrouver l'ambulance ?

— J'essayerai, je ne me rends pas très bien compte de la place où nous sommes... »

En ce moment des jurons, des cris, des appels retentissent dans la nuit.

— Help !... The camp is attacked... Help, boys !... Mercy !... The devil is on us ! ....

Surexcité par ces clameurs, le chien jappe de plus belle ; on entend des pas précipités ; une patrouille débusque en courant, projetant aux alentours la lueur de plusieurs lanternes. Plaçant Nicole derrière lui, Gérard s'arrête dans l'ombre contre une cabine ; ah ! s'il pouvait seulement décharger le snyders de la sentinelle qu'il a emporté !...

Cependant les soldats sont auprès de leur camarade abattu, qui est parvenu en se débattant à se désemmaillotter et qui jure, encore à moitié pris dans ses liens. Ils achèvent de le dégager, le remettent sur pied ahuri et furieux.

« Où est ton fusil ? demande rudement le sergent à moustache grise qui commande la patrouille.

— The devil has taken it ! (Le diable me l'a pris) répond le héros d'un air effaré.

— None of your sauce ! (pas d'impudence !) où est ton fusil ?

— Je ne sais pas... Il était là... Mais le diable est venu par derrière... et le fusil n'y est plus...

— Prends garde de passer au conseil de guerre pour avoir été trouvé sans armes à ton poste... Et d'abord qui t'a accommodé de la sorte ?

— Je n'en sais rien... si ce n'est le malin en personne...

— Tu n'as rien entendu ?

— Non, Votre honneur !

— Tu dormais, je vois ça !

— S'il vous plaît, Votre honneur, je ne dormais pas.

— Que faisais-tu, grande bête ?

— Je chantais…

— Tu chantais ?… Voyez un peu le beau rossignol ! Mais assez causé… Il s'agit de retrouver la carabine, et celui qui l'a volée… Ça, mes garçons, qu'on fouille partout, et vivement !… »

Les soldats se jettent parmi les ruelles, pénètrent sans crier gare dans toutes les cabines, fouillent, saccagent, bouleversent devant eux les choses et les gens… Sans perdre la tête, Gérard et Nicole font retraite pas à pas en tournant autour des huttes, à mesure que la troupe s'avance. La jeune fille est légère, comme une ombre. Gérard n'a fait aucun bruit sur ses chaussons de silence ; pas le plus léger frôlement ne les trahit. Bientôt, dépités de leurs recherches vaines, les troupiers se replient, s'éloignent, mais non pas sans que le sous-officier ait pompeusement placé deux sentinelles sur le lieu de l'attaque, et emmené, pour le mettre sous clef, le malheureux qui s'est laissé surprendre. De nouveau le calme règne dans le camp.

Cachés derrière une tente, à genoux sur le sol, retenant leur haleine, les fugitifs ont attendu patiemment que le silence et la solitude se fissent.

Ils se relèvent alors, examinent la position où ils se trouvent : dans l'éloignement ils reconnaissent le drapeau blanc de l'ambu-

lance ; ils se mettent en marche vers ce point, prenant mille soins pour ne rien heurter et ne réveiller personne dans les ténèbres.

Ils progressent ainsi sans encombre depuis deux ou trois minutes, quand une nouvelle alerte se produit. Au détour d'une allée une patrouille s'avance, un homme qui se porte-en tête, un fanal à la main, hèle d'une voix impérieuse :

« Qui vive ! on a remué là… Répondez ou je fais feu !

— Chut ! Laissez-moi faire, dit la jeune fille. Et surtout ne vous montrez pas !… »

Puis, s'avançant tranquille :

« C'est moi, Nicole Mauvilain !

— Ah, bon !… l'infirmière des prisonniers ! » fait le chevronné, dont la voix rude prend un ton de respect. Puis se rappelant sa consigne : « Ignorez-vous qu'il est interdit de circuler la nuit dans le camp ?

— Je ne l'ignore pas, mais vous-même, sergent, vous m'avez laissée passer il y a quelques heures quand j'allais recueillir le dernier souffle d'une fillette de mon peuple, de la pauvre Janik qui m'appelait… Vous avez permis que la malheureuse mère vînt m'avertir que la petite était au moment de passer…

— Bon ! bon ! grommelle le sergent… Pour cette fois encore, je ne dirai rien… Mais rentrez vite. »

Et pivotant sur ses talons, raide comme un piquet, il s'éloigne avec ses hommes, non sans murmurer dans sa barbe qu'il commence à en avoir assez du métier de geôlier…

Nicole est revenue vers l'angle du mur de toile où Gérard est resté immobile, et, se tenant par la main, ils reprennent leur course à travers les tortueuses et sombres ruelles.

Parfois ils sont forcés d'enjamber un corps étendu à terre, un être humain mort ou endormi, ayant bravé la consigne pour venir respirer au dehors un air moins vicié que celui qui remplit les huttes sordides, à peine moins vicié, car une atmosphère lourde, étouffante, les oppresse ; on dirait que les pleurs répandus, les gémissements exhalés nuit et jour dans cette lugubre geôle, ont formé un nuage qui plane sur le camp.

Enfin, Nicole s'arrête. Ils ont contourné l'ambulance, se trouvent sur le terre-plein où, selon les indications que lui donne Gérard, l'Epiornis a dû venir se poser. Hélas ! il n'y est plus…

Qui sait à quelles manœuvres Henri a pu se voir forcé durant cette chaude alerte, alors que des hommes, des lanternes sillonnaient toutes les avenues du camp ? Sûrement il a été obligé de quitter le sol, de planer dans la hauteur jusqu'à ce que le calme fût rétabli.

Saura-t-il du moins regagner la même place ? Oui, sans doute, car le drapeau blanc à croix rouge, vague fantôme immobile, n'a pas quitté son poste, il sert toujours d'indice de ralliement.

« C'est ici, n'est-cc pas ? murmure Nicole.

— Oui, répond Gérard à voix basse. Voyez ! en nous penchant, nous pouvons apercevoir là-bas, droit devant nous, les deux sentinelles et leur falot. Nous devons nous trouver, à peu près exactement, à la place même où nous avions atterri. Si seulement il ne faisait pas noir comme dans un four !…

« Si j'osais appeler !... Hem !... Hem !... » risque-t-il, toussant légèrement.

Un silence ; puis, un peu sur la gauche, et comme venant du ciel :

« Hem !... Hem !... répond une voix étouffée.

— Bon, dit joyeusement Gérard. Il est là. Toute la question maintenant est de se rencontrer... »

Nicole et lui ouvrent démesurément leurs jeunes yeux, essayant de percer l'obscurité. Enfin Gérard croit voir comme un nouveau nuage plus dense augmenter l'épaisseur de l'air qui l'entoure ; au même instant il perçoit un léger frôlement ; il tend la main, rencontre une courroie...

« C'est l'Epiornis, qui nous cherche et n'ose atterrir de peur de nous écraser par mégarde... Brave frère, va !... »

Et élevant un peu la voix :

« Nous y sommes !... Vas-y carrément, Henri !... Preste !... »

Il a saisi le bordage de l'Epiornis, l'amène au ras du sol, de la main gauche, et, de la droite soulevant Nicole, il la place sur le marchepied, sent aussitôt qu'elle lui échappe, enlevée, mise en sûreté, par Henri.

Il s'apprête à la suivre, quand un jet de lumière électrique fulgurant, aveuglant, perce la nuit obscure, vient se poser sur l'Epiornis, l'illumine d'une clarté brutale en ses moindres détails.

Gérard saute dans l'oiseau géant, qui, d'un bond soudain, remonte aussitôt dans les nuages. Mais le rayon implacable l'y

poursuit et, presque aussi rapides que le rayon, la poudre et le plomb vont l'y chercher. La fusillade éclate, bientôt suivie du tonnerre de l'artillerie. Tout le camp est en tumulte.

XX

Dans ce péril mortel, Henri Massey décida immédiatement sa tactique. Chaque obus tiré du camp pouvait frapper l'Epiornis et l'abattre, comme avait fait naguère le Silure. Il fallait donc monter, monter, en changeant constamment de place, dans le sens horizontal comme dans le sens vertical. C'était le seul moyen de ne présenter aux canons et aux fusils qu'un but incertain et mobile, dans un tir en hauteur, toujours difficile.

Il opéra la manœuvre avec une habileté consommée.

Et pourtant, en dépit des bordées imprévues qu'il faisait courir à l'oiseau géant, tout en s'élevant sans relâche, les obus ne cessaient de siffler autour de lui, — un seul suffisait pour tout perdre, — et l'œil électrique, implacablement « collé » sur l'Epiornis, ne le lâchait pas une demi-seconde, suivait tous ses mouvements.

Soudain, une balle entra, ricochant sur le bordage…

Presque au même instant, la lumière électrique s'éteignait brusquement — comme soufflée.

D'un maître coup de son mauser, envoyé par le hublot du fond, Gérard venait de fracasser l'appareil, au milieu du camp.

« Pour vous apprendre à regarder où vous n'avez que faire, mes maîtres ! » disait-il en guise de commentaire.

Une rumeur confuse, des cris, des hurlements, montaient dans une colonne de poussière. En même temps que la lampe électrique sautait en pièces, un obus avait éclaté sur un des corps de garde, y causant d'affreux ravages.

La canonnade et les feux de salve durent encore quelques secondes, puis s'arrêtent graduellement… Une dernière détonation… C'est fini !… l'Epiornis, sorti à son honneur de cette chaude alerte, suit son essor victorieux à quinze cents mètres au-dessus de ses obscurs blasphémateurs.

Mais, des trois personnes qui l'occupent, une seule demeure en pleine possession de ses moyens, — c'est Nicole.

Henri gît devant le disque, évanoui, le sang coulant à flots d'une blessure à la nuque. Gérard, qui s'est foulé le poignet gauche et rudement heurté le front au départ, a abandonné sa carabine, et sautant sur les manettes, guide tant bien que mal le vol éperdu de l'oiseau géant.

Le premier moment de stupeur passé, Nicole essaye de percer l'obscurité profonde, de distinguer la silhouette de ses compagnons, de comprendre par quel miracle elle est ainsi emportée sans secousse et sans bruit hors des affres et des souffrances de la captivité.

« Henri !… Gérard !… Êtes-vous là ?… articule-t-elle.

— Ah ! Nicole !… Saine et sauve ?… répond Gérard. Tenez, cherchez à gauche : vous trouverez une lanterne sourde allumée ;

entrouvrez la petite porte… Mais prenez bien garde qu'on ne vous aperçoive pas d'en bas !… »

Nicole a bientôt mis la main sur l'œil-de-bœuf du fanal, en fait jaillir un rayon de lumière. Elle ne peut retenir un cri d'épouvante en apercevant le visage ensanglanté d'Henri qui, pâle, les yeux clos, semble avoir exhalé le dernier soupir.

« Mort, est-il possible ? s'écrie-t-elle en tombant à genoux à côté de lui.

— Blessé seulement, espérons-le ! dit Gérard non sans angoisse. Vite, Nicole, la boîte à médicaments… Impossible que je quitte le disque… Là, à droite… voyez-vous ?… un petit coffre rouge… »

En un clin d'œil, Nicole a trouvé la boite, y a pris tout ce qui est nécessaire à un pansement. Habile infirmière, elle examine la blessure ; c'est un coup de feu qui a contourné la nuque et labouré le maxillaire, mais, autant qu'elle peut en juger, sans que le projectile soit resté dans la plaie ; le sang a coulé en abondance, ce qui est une bonne chose en soi et diminue le danger d'inflammation ; c'est sans doute la commotion qui a fait perdre connaissance au blessé. Nicole lave la plaie, bande adroitement la tête d'Henry, lui maintient un flacon d'ammoniaque sous les narines et s'efforce de lui faire avaler quelques gouttes d'éther ; mais il demeure privé de sentiment, bien que la respiration soit calme et régulière comme celle d'un homme endormi.

« Je ne puis pas le ranimer, Gérard, fait Nicole les larmes aux yeux.

— Un peu de commotion cérébrale, répond Gérard qui a vu assez de blessés pendant qu'il suivait la Croix-Rouge sur les champs du Transvaal, pour avoir acquis une certaine expérience. Laissons-le reposer, chère Nicole, il reviendra à lui tout naturellement. Aïe !... ajoute-t-il en se mordant la lèvre. Un mouvement inconsidéré de son bras gauche lui ayant causé la plus vive douleur.

— Qu'avez-vous ?... Seriez-vous blessé aussi ? s'écrie Nicole.

— J'ai eu la maladresse de me tordre le bras en grimpant... Quand vous aurez le temps de le regarder...

— Oh ! voyons vite !... »

S'approchant de lui, la jeune fille saisit le bras malade ; le pauvre garçon ne peut retenir une contraction des lèvres, tandis que la main légère de Nicole palpe délicatement l'articulation atteinte, remonte du poignet au coude et du coude à l'épaule.

« Rien de cassé... une simple foulure, dont le massage et une compresse d'arnica auront bientôt raison, prononce Nicole. Comment donc cela est-il arrivé ?

— Ne m'en parlez pas !... Maladroit que je suis... C'est en me hissant à bord que j'ai fait ce beau coup !...

— Et moi, vous m'y avez placée si adroitement ! Pauvre Gérard !... s'écrie Nicole, pleine de sympathie. Mais qu'allons-nous devenir ? ... Nous ne pouvons pas continuer le voyage dans ces conditions... Il faut redescendre ! ...

— Pour nous faire repincer par nos bons amis les Anglais ?... Non, merci, ma chère Nicole !... Avec votre permission, nous ne

leur ferons pas ce plaisir !…

— Mais…

— Non, non, croyez-moi, chère amie, « le vin est tiré, il faut le boire », comme dirait Le Guen. Vous comprenez que désormais, ayant vu notre oiseau, ils sont avertis et n'attendent que l'occasion de lui mettre le grappin dessus… Et si nous avions la bonté d'aller nous placer nous-mêmes à portée de leurs griffes…

— Mais l'île est grande ! Ne pourrions-nous pas nous cacher quelque temps dans les collines du centre ?

— Soyez certaine que notre signalement est déjà donné partout : si l'Epiornis a le malheur de reparaître, à cent lieues à la ronde il sera immédiatement descendu par un obus, et nous serons faits prisonniers — si tant est que nous arrivions vivants en bas !

— Ne pourrions-nous atterrir ailleurs ?

— Aux Indes ?… Même histoire.

— Pourquoi pas dans l'Inde française ?

— Et perdre notre temps en route au lieu d'aller droit au Transvaal ? Non, Nicole, si vous le voulez, à nous deux nous pouvons mener l'Epiornis au but, j'en suis convaincu. J'oubliais de vous dire que, dès ce matin, nous avons envoyé des télégrammes en Europe et à Calcutta pour signaler la présence des naufragés sur l'île et demander de prompts secours… Mais j'y songe ! je vous parle hébreu ! Vous ignorez absolument ce que c'est que cette île et ces naufragés… Reprenons les choses du commencement, si vous voulez bien. »

Et, tandis que Nicole continuait à masser scientifiquement le poignet endommagé, Gérard la mit sommairement au courant des aventures qui les avaient enfin amenés, Henri et lui, à Ceylan pour l'y cueillir et en rapporter, l'un une douloureuse foulure et l'autre un coup de feu à la tête.

« Mais soyez tranquille, chère Nicole, conclut Gérard, nous nous tirerons d'affaire. Je surveillais Henri tout en parlant, et son évanouissement me paraît se changer en un sommeil naturel. Laissons-le dormir. Ce sera le meilleur traitement, puisque vous avez si bien pansé sa blessure.

— Et vous, mon pauvre Gérard, comment pourriez-vous continuer à mener la machine avec une seule main ?... Cela ne saurait durer ainsi !... C'est impossible !...

— Aussi ai-je bien l'intention de vous demander votre aide. C'est simple comme bonjour — simple comme toutes les choses belles. Vous voyez ce disque, ces lettres indiquant les points cardinaux, ces leviers, ces manettes : en tirant celle-ci, nous montons, celle-là nous descendons ; comme ceci nous virons de bord à droite et à gauche, et, quand nous sommes deux à manœuvrer, si le second se tient au gouvernail, on ne peut rien imaginer de plus rapide, de plus moelleux, de plus exquis que l'allure de notre bon géant... Voulez-vous essayer ?

— Certes !... pourvu, au moins, que je ne fasse pas de sottises !...

— Je suis là ! ne craignez rien. Essayons, prenez les poignées, maintenez l'Epiornis dans sa route... C'est cela... très bien !... À présent, faites-le monter... houp !... parfait ! ... redescendez !... Oh ! mais les choses vont toutes seules... Passons à une ma-

nœuvre un peu plus compliquée : virez de bord, à gauche !... à droite !... Vous êtes née pour être aéro-pilote !... »

Aussi adroite qu'intelligente, Nicole avait d'emblée saisi le mécanisme très simple qui faisait manœuvrer l'aviateur ; et, bien que sous la main plus faible l'impulsion donnée fut moins hardie et en quelque sorte hésitante, le grand oiseau poursuivait sa route aérienne, allant droit comme une flèche vers le but désiré.

« C'est parfait, nous sommes hors d'affaire ! » s'écria Gérard en reprenant sa place, tandis que Nicole s'agenouillait auprès d'Henri pour lui tâter le pouls et écouter sa respiration.

« Nicole, remarqua-t-il, je suis vraiment un garçon chanceux. Une sœur comme Colette pour traverser l'Afrique, et une sœur comme vous pour voguer dans les nuages, ce n'est pas banal !... On peut dire que le sort m'a bien traité...

— Et croyez-vous qu'on rencontre souvent un frère comme vous ? demanda Nicole avec un affectueux sourire.

— Mais vos frères à vous, tous les vôtres ?... Parlez-moi un peu de vous tous, mon amie... Il y a si longtemps que nous sommes privés de nouvelles ! »

Deux larmes brillèrent dans les grands yeux gris de la jeune fille et coulèrent lentement sur ses joues amincies.

— Nous tous !... répéta-t-elle. Savez-vous combien nous sommes maintenant, nous que vous avez connus si nombreux et si prospères ? ... Nous étions quinze, filles et garçons ; avec le père et la mère cela faisait dix-sept qui nous réunissions autour de la table familiale... Quand on m'a faite prisonnière, il ne restait de cette puissante lignée que ma mère, moi et le dernier-né, un

enfant de seize mois… Tous morts… tous tombés au champ d'honneur… depuis notre aîné Agrippa jusqu'à ma petite Lucinde, ma sœur bien-aimée… fauchée dans sa fleur par une balle anglaise…

— Ma pauvre Nicole !… Mais par quel miracle avez-vous échappé au massacre ?

— Je ne sais. Certes, je n'ai pas fui la mort, continua simplement la jeune fille. Mais sans doute mon heure n'était pas venue, car j'ai assisté à plus de vingt combats, à un nombre infini d'embuscades et de surprises ; j'ai vu tomber autour de moi Boers et Anglais, frères et ennemis : j'ai pansé indistinctement leurs blessures, et jamais une balle ne m'a même effleurée…

— Nicole, vous avez été héroïque !… Vous avez noblement servi votre pays… Et vous avez l'air si jeune !… ajouta Gérard, frappé de la silhouette enfantine et de l'air ingénu de sa compagne, debout dans sa petite robe noire, ses beaux cheveux blonds un peu défaits autour de son fin visage lui donnant l'air d'une fillette.

— Je suis jeune, je crois… répondit Nicole. Je l'étais, du moins, au début de cette affreuse guerre…

— Et vous le redeviendrez dès que nous pourrons vous choyer et vous consoler à notre aise. Songez à la joie de maman, de Colette, de Lina, lorsqu'elles vous auront au milieu d'elles, avec dame Gudule et le pauvre bébé…

— Oh ! Gérard, quand cela sera-t-il ?… Que sont devenus ma mère et mon petit frère depuis ces longs mois ?… Je ne quitterai certes pas mon malheureux pays, tant que je pourrai le servir… Dès que vous m'aurez ramenée là-bas, je reprendrai mes devoirs

d'infirmière… Fasse le ciel que je puisse les continuer encore longtemps !… Mais qui sait combien de temps il nous sera donné de résister à l'oppresseur !…

— Quelle qu'en soit l'issue, s'écria Gérard avec feu, cette guerre restera comme l'exemple le plus achevé d'héroïsme qu'aient donné les temps modernes. Une poignée d'hommes ! Des fermiers !… des paysans, des vieillards, des enfants !… Quinze, vingt mille au plus, tenir tête trois ans à l'énorme puissance britannique ; humilier ces soldats de carrière en cent combats ! Cela est admirable, Nicole !… Vos adversaires eux-mêmes sont forcés de le reconnaître.

— Hélas ! qui nous rendra nos pères, nos frères, nos sœurs mortes… nos demeures dévastées… nos foyers ruinés ?…

— Rien ne peut nous rendre ceux que nous pleurons ; mais n'est-ce pas une consolation de savoir qu'ils sont morts en héros, qu'ils ont donné leur vie pour la plus noble des causes ?

— Oui, les miens sont tombés pour une cause juste et belle… Mais songez, Gérard, à la solitude de ma pauvre mère,… de milliers d'autres mères boers… Elle si fière de sa nombreuse famille ! si orgueilleuse de ses grands fils… de leur force et de leur beauté !…

— Celle qui lui reste, en vaut dix à elle seule ! s'écria impétueusement Gérard ; et, quand tout sera rentré dans l'ordre, nous élèverons le petit à être digne de ses aînés !… Nous ferons de lui un homme, un vrai Mauvilain ! … Nous lui apprendrons à honorer en lui-même le nom que votre père et vos frères ont à jamais illustré… »

Nicole secoua tristement la tête. Mais sur ce jeune visage, pâli par des souffrances et des angoisses trop lourdes, l'aurore d'une joie possible sembla passer doucement.

L'Epiornis poursuivait son vol silencieux ; accablé par la fatigue et la douleur que lui causait son bras foulé, Gérard avait fini par s'assoupir, la main posée sur une des manettes. Toujours allongé à la place où il s'était affaissé, Henri murmurait dans son sommeil des paroles sans suite ; deux taches brûlantes coloraient ses joues ; il s'agitait, en proie à la fièvre montante.

Debout, immobile devant le disque, Nicole avait vu le soleil se lever dans sa gloire et illuminer les plaines de l'Océan. Comme en un rêve, elle serrait de ses frêles mains les leviers qui maintenaient à ces hauteurs vertigineuses le fantastique équipage et l'empêchaient de tomber dans les flots avides qu'elle entrevoyait en une effrayante perspective, se heurtant et se brisant au-dessous d'elle. Une nature plus nerveuse n'aurait pu soutenir cette effroyable tension, la sensation écrasante de solitude, de responsabilité… Rien sur elle que le ciel ; rien au-dessous que l'Océan tumultueux ; pas une terre, pas un navire en vue ; ses seuls compagnons, blessés, l'un mourant peut-être, l'autre à peu près hors d'état d'agir en cas de péril imminent… Mais la jeune fille tenait de ses pères hollandais un calme et un sang-froid qui, joints au courage indomptable des vieux huguenots cévenols, la rendaient inaccessible à la crainte. Son jeune visage penché sur le disque, ne regardant ni à droite ni à gauche, toutes ses facultés tendues vers le but de tenir l'oiseau géant dans la route indiquée, elle s'oubliait elle-même pour ne penser qu'à sa tâche.

Tout à coup Gérard tressaillit et se redressa. Son premier regard lui montra Nicole à la manœuvre et Henri brûlant de fièvre.

« Nicole !… Je suis impardonnable !… M'endormir en un moment pareil !…

— Vous êtes tout pardonné. J'étais heureuse de vous voir prendre du repos.

— Donnez-moi votre place et déjeunez avant toute chose. Il faut conserver vos forces. Les provisions sont là… »

Cédant son poste à Gérard, Nicole obéit simplement et, lui ayant apporté à déjeuner après avoir elle-même touché des lèvres à une légère collation, elle s'empressa de revenir auprès d'Henri ; elle changea le pansement, baignant la nuque, les tempes, la paume des mains du blessé. Elle eut bientôt la joie de voir s'effacer le pli d'angoisse qui contractait son front, ses yeux s'ouvrir et fixer sur elle un regard conscient :

« Nicole !…

— C'est bien moi !… Je suis là avec Gérard, cher Henri.

— Là ?… où donc ?… qu'est-il arrivé ?… Où sommes-nous ?…

— Dans l'Epiornis, — en plein Océan, à mille mètres de hauteur.

— Dans l'Epiornis ?… »

Henri voulut se soulever, mais il retomba, épuisé par cet effort.

« Chut ! ne bougez pas. Si vous restez parfaitement tranquille et immobile, votre guérison sera plus prompte.

— Ma guérison ?… Mais je ne suis pas malade ! …

— Vous avez reçu un coup de feu à la nuque, en quittant le camp de concentration ; par un hasard, la balle n'a pas pénétré. Vous gardez un peu de fièvre, qui rend le repos indispensable ; mais, soyez-en sûr, avec du calme, la guérison ne peut tarder.

— Pourtant, je suis immobilisé…

— Gérard et moi nous ferons la besogne, voilà tout… répliqua Nicole avec un vaillant sourire.

— A-t-on jamais vu malchance pareille !… Ces choses n'arrivent qu'à moi !…

— Garde quelques invectives pour ton frère, qui est encore le plus maladroit, riposta Gérard. En culbutant, la tête la première, dans l'Epiornis, je n'ai rien eu de plus pressé que de me fouler le poignet.

— Te fouler le poignet !…

— Et me cogner la tête, par-dessus le marché ! …

— Dans ce cas, l'erreur a été de monter ! s'écria Henri en s'agitant. Il fallait rester à Ceylan.

— Avec toutes les troupes anglaises à nos trousses ?… Non, merci bien !… C'est par miracle que nous avons pu leur échapper. Et, ma foi, comme je n'avais aucune envie que nous retombions dans leurs filets les uns ou les autres, comme nous étions en route, j'ai cru devoir continuer…

— Avec Nicole à bord !… Si nous étions seuls, encore !…

— Nicole est un aéronaute-né. Je dois t'avouer que j'ai mis le comble à mes crimes en m'endormant tout à l'heure, et c'est elle

qui nous a menés sans à-coup jusqu'ici.

— Est-ce possible ?... Mais, au surplus, où sommes-nous ? Êtes-vous bien sûrs d'avoir suivi la bonne voie ? demanda Henri en essayant de se relever pour regarder la boussole.

— Oui, sois tranquille. Nous allons droit au Transvaal, et nous y arriverons sans encombre, pourvu que tu n'entraves pas notre course en te faisant ce que Martine appellerait « du mauvais sang ». Tiens-toi tranquille, ne sois pas malade, et nous te déposons au Transvaal avant que tu aies le temps d'éternuer... N'est-il pas vrai, Nicole ?

— Oui, j'en suis persuadée. Mais il faut nous obéir et être sage, dit la jeune fille en posant doucement sa main fraîche sur le front du blessé.

— Sage ! je voudrais vous y voir !... murmura Henri. Ce n'est pas possible ! Je ne puis pas rester là comme un paquet sans rien faire ! reprit-il au bout d'un instant, il y a de quoi devenir fou !...

— Attendez, fit Nicole. Nous allons vous arranger de façon que vous puissiez surveiller le disque et celui qui le gouverne, ce qui vous permettra de le diriger et de vous rendre compte qu'il n'arrive rien de fâcheux ! »

Joignant l'action à la parole, Nicole établit prestement une sorte de siège avec les couvertures et les coussins dont était suffisamment pourvu l'aviateur, et Henri, y ayant été placé, la tête et les épaules bien soutenues, put, malgré le vertige et la nausée que lui causait le moindre effort, surveiller la manœuvre dont dépendait leur salut à tous.

Agenouillée à côté de lui, baignant ses tempes, lui offrant à boire, lui décrivant l'aspect du ciel et de la mer, Nicole semblait l'âme même du blessé ; calme et rasséréné par le sang-froid de ses deux compagnons, Henri, pénétré comme eux de l'impérieuse nécessité de garder sa lucidité et de ne pas ajouter un élément de plus aux périls de la situation, réussit par un énergique effort à dompter l'agitation fébrile qu'il sentait le gagner.

Se relayant toutes les heures, obéissant docilement aux indications de leur chef, Gérard et Nicole continuaient à guider dans l'espace le vol puissant de l'Epiornis avec autant de sérénité que s'ils avaient accompli la manœuvre la plus ordinaire.

XXI

Après quarante-huit heures de voyage, Henri, grâce à son indomptable énergie, était en état de collaborer à la manœuvre ; bien que tout danger de fièvre ne fût pas écarté et en dépit des instances de son frère et de sa fiancée, il avait exigé qu'on le laissât faire, et le résultat n'avait pas été fâcheux. Quant au bras de Gérard, il retrouvait son élasticité ; le gonflement et les élancements des premières heures avaient disparu ; et, sauf une légère sensation de raideur, Gérard déclarait ne se rappeler qu'il avait un bras gauche que s'il lui imprimait par mégarde un mouvement trop brusque. Henri avait repris espoir et comptait être bientôt sur pied ; ses progrès étaient si rapides et si marqués qu'on pouvait les attribuer à la pureté de l'oxygène respiré nuit et jour à pleins poumons. À ces altitudes, l'atmosphère avait la qualité légère et pour ainsi dire effervescente d'un vin mousseux ; le seul

fait d'en remplir sa poitrine semblait renouveler les forces. Gérard, prompt à généraliser, voyait déjà les cures de montagne, à la mode dans le traitement de la tuberculose, remplacées par des saisons en aviateur et n'éprouvait plus que le dédain le plus complet pour l'air qu'on respire dans l'Engadine ou sur l'Himalaya. Qu'étaient ces atmosphères comparées à l'exhilarante pureté de l'éther dont ils étaient les maîtres ? Dans cet élément, Nicole refleurissait comme la rose. Au sortir de la misère du camp de concentration, avec des privations de tous genres, une chaleur accablante, le manque des objets de première nécessité, la nourriture grossière et insuffisante, elle était comme en paradis sur le propre et calme aviateur. Gérard avait arrangé à son intention une « cabine de dames » au centre de la chambre commune, avec des couvertures formant rideaux, mais elle n'avait consenti à s'en servir qu'à la condition que chacun s'y retirerait à tour de rôle pour un temps de repos. Henri et Gérard désiraient que leur chère compagne s'y enfermât au moins dix ou douze heures consécutives sur vingt-quatre ; la vaillante fille avait repoussé cette idée avec indignation en exigeant que les « quarts » fussent également répartis. Grâce à ce roulement, chacun reposait quatre heures pendant que les deux compagnons se partageaient la manœuvre. Les repas étaient simples et réguliers, et la provision d'eau ne risquait pas de manquer, car Gérard avait soin de la renouveler en remplissant tout ce que la soute contenait de récipients disponibles dès qu'on passait à proximité d'un nuage. Nicole et lui déclaraient que l'eau ainsi recueillie était mille fois supérieure à tout ce qu'ils avaient jamais goûté à terre, mais Henri, d'un caractère plus rassis, ne relevait aucune différence appréciable entre cette eau de pluie et celle d'une belle source terrestre.

Le court séjour de l'Epiornis à Ceylan leur avait permis de se ravitailler, grâce au concours de Goûla-Doûla ; Djaldi et sa mère avaient eu soin d'y apporter discrètement une corbeille remplie de fruits exquis, et n'avaient eu garde d'oublier le fruit de l'arbre à pain qui se conserve pendant des semaines et donne l'illusion d'un « croissant » matinal arrivant de chez le boulanger. Gérard appréciait vivement cette savoureuse nourriture et la comparait volontiers à celle dont il avait fallu se contenter sur l'île, biscuit plus dur que la pierre et corned beef ou potted meat plus coriace encore ; on avait eu, il est vrai, du poisson, grâce à lui ; mais quelle nourriture animale vaut un beau fruit ? Nicole partageait son opinion, et c'est avec un plaisir sincère qu'elle mordait à belles dents dans la pulpe fraîche et embaumée de ces fruits, dont, par une incurie incroyable de l'administration militaire, elle avait été à peu près privée pendant tout son séjour au camp, en plein paradis terrestre Ce régime lui était bon, sans doute, car elle paraissait chaque jour plus fraîche et mieux portante.

De son côté, Henri attribuait l'absence de fièvre aux citrons, dont il avait consommé une quantité, Djaldi ayant eu l'excellente précaution d'en placer un sac dans un coin de l'Epiornis. Dès qu'un des voyageurs se sentait assoiffé, il n'avait qu'à étendre la main et presser sur ses lèvres un de ces fruits d'or pâle ; il se trouvait aussitôt désaltéré. Nicole leur conta, à ce sujet, qu'un de leurs parents ayant été atteint de fièvre jaune au Sénégal s'était guéri de cette terrible maladie en prenant des citrons à l'exclusion de toute autre nourriture ou médecine. Les trois voyageurs possédant des dentures en parfait état, ils n'étaient nullement incommodés par l'acidité peut-être excessive de leur fruit favori.

Ainsi lorsque l'Epiornis, au matin du quatrième jour, passa, ailes déployées, au-dessus de l'île de Zanzibar, aucun des voyageurs, pressés d'arriver au Transvaal, ne proposa d'allonger le voyage en y descendant.

« Nous vous reviendrons, n'ayez peur !... cria Gérard saluant de loin le grand relais maritime. Nous sommes de service aujourd'hui, mais l'Epiornis a de robustes poumons et nous ramènera promptement !... »

Vue ainsi à vol d'oiseau, la terre africaine présentait un aspect séduisant, avec ses forêts séculaires, ses prés majestueux, ses fraîches rizières, son aspect riant et hospitalier. Mais, là encore, l'influence anglaise était souveraine. Il ne pouvait être question de s'y hasarder.

Bientôt, laissant loin derrière lui l'île verdoyante, posée comme un cygne sur les eaux, l'Epiornis se retrouva seul entre le ciel et l'océan.

Enfin, le matin du sixième jour, au soleil levant, la vigie — c'était Gérard, comme toujours — signala au loin l'imposante silhouette du continent noir, terre mystérieuse que les hommes d'occident viennent se disputer entre eux, après l'avoir arrachée à ses bruns enfants.

« Terre !... terre !... cria-t-il. Henri !... Nicole !... Voilà l'Afrique !...

— Oui ! nous touchons au but ! Voilà l'Afrique... répéta Henri en promenant un long regard sur la barre sombre qui fermait l'horizon au sud-ouest.

— L'Afrique !... murmura Nicole les yeux humides. C'est là qu'est ma mère, seule de nous tous... si toutefois elle compte encore au nombre des vivants.

— N'en doutez pas, chère Nicole, dit doucement Henri. Vous la retrouverez...

— Et comme elle sera heureuse en vous voyant lui tomber du ciel sur la tête, si j'ose ainsi m'exprimer !... s'écria Gérard.

— Hélas !... peut-il y avoir aucune joie pour elle désormais ? pauvre mère, pauvre veuve !... pardonnez-moi, chers amis ! J'ai l'air d'oublier par quel miracle de courage et de dévouement vous me ramenez auprès d'elle !... Et, croyez-moi, il n'en est rien ! Je ne suis pas ingrate...

— C'est le dernier reproche que nous songerions à vous adresser, chère Nicole... Nous serons ce soir au Transvaal. Indiquez-nous bien exactement dans quelle région vous comptez rejoindre votre mère, dit Henri. Il faudra nous maintenir à une grande hauteur pendant toute la journée, afin de ne pas attirer l'attention sur nos mouvements, et ne descendre qu'à la nuit, aussi près que possible de la demeure de dame Gudule.

— Vous vous rappelez que mon père fut chassé de territoire en territoire dès le commencement des hostilités et avant même d'avoir pris les armes ? Après qu'il eut été tué avec mes trois frères aînés dans la glorieuse journée de Modderfontein, nous trouvâmes un refuge, ma mère, les enfants survivants et moi, dans une petite ferme abandonnée, à l'ouest de la ville. C'est là que je fus capturée après que tous ceux qui nous restaient eurent péri sous nos yeux, de maladie ou de mort violente... C'est là que

je retrouverai ma mère et son dernier-né, s'il est écrit que je doive les revoir en ce monde…

— C'est donc vers Modderfontein que nous allons diriger l'Epiornis. »

Et consultant la carte détaillée du Transvaal qu'il avait toujours gardée dans la poche intérieure de son vêtement, à travers les péripéties de son odyssée, Henri se fit désigner aussi clairement que possible l'emplacement de la ferme.

Sur quoi, ayant réglé la direction à suivre, et le soleil ôtant déjà haut sur l'horizon, l'oiseau géant monta peu à peu à 2 500 mètres. C'est à cette altitude que l'Epiornis fit majestueusement son entrée, nous ne dirons pas en terre, mais en ciel africain.

Durban et le Natal passent au-dessous des voyageurs avec la rapidité de l'éclair ; ceux-ci voient fuir villes, campagnes et villages, réduits à la dimension de jouets d'enfants ; des trains minuscules sillonnent le pays, couronnés d'un grêle panache de fumée ; puis l'aspect du pays change ; la guerre — fléau abhorré des mères — a commencé sa sinistre besogne ; les cultures sont abandonnées ; des ruines à demi calcinées couvrent partout la plaine ; au lieu des paisibles travaux de l'agriculture, ce ne sont plus que des troupes armées, — soldats de plomb d'un joueur invisible, — qui semblent ramper péniblement d'un point à un autre pour y chercher et y donner la mort. Le sol se hérisse de blockhaus, reliés par un système de palissades crénelées et de fil de fer barbelés ; tout paraît morne et lugubre ; aucun chant, aucun symbole d'allégresse ne monte de cette terre que la nature a faite si belle et que ses enfants prennent à tache de défigurer par le massacre et la ruine.

L'après-midi était venu. Penchés par-dessus bord, Nicole et Gérard regardaient de tous leurs yeux, s'efforçant de distinguer plus clairement ce qui se passait au-dessous d'eux ; — Henri était au moteur, — lorsque Gérard se tourna vivement vers lui.

« Henri !... Est-ce exprès que tu nous fais descendre ? demanda-t-il.

— Descendre ?... que veux-tu dire ?...

— Depuis cinq minutes, nous avons descendu d'au moins trois cents mètres. Vois !... on dirait que tout grandit et court pour venir d'en bas à notre rencontre ! »

Henri se précipite, regarde, mesure la distance d'un coup d'œil rapide ; il n'en peut douter : à chaque minute, l'Epiornis se rapproche de la terre, où maintenant sa masse doit présenter une forme définie, au lieu de n'être, comme tout à l'heure, qu'un point dans l'espace.

D'un geste nerveux, Henri tire la poignée marquée H (haut) ; obéissant, l'aviateur remonte d'un bond puissant, — pour redescendre aussitôt d'un mouvement lent, mais sûr...

Impossible de se faire illusion ; l'oiseau géant poursuit sa course, mais, par quelque déclenchement, quelque usure ou frottement dans ses délicats rouages, il est hors d'état de conserver son altitude première ; il descend, il tombe... on peut prévoir le moment où il atterrira, en dépit de tous les efforts...

« Je sais ce que c'est, murmure Henri. Il faut renouveler la manœuvre de l'île au Singe. Dès que nous serons en lieu sûr, nous descendrons pour réparer le dommage.

— Oui !… mais je crois bien qu'on nous a déjà vus d'en bas », répliqua Gérard.

En effet, un régiment en marche a fait halte : on semble délibérer ; et grâce à sa lorgnette, Gérard se rend compte qu'on paraît sur le point de tirer…

Henri, pressant l'allure, obtient une vitesse vertigineuse ; l'Épiornis dévore l'espace, la terre semble fuir sous lui ; mais son fatal mouvement de descente s'accentue et chaque seconde le rapproche plus périlleusement de la terre…

Derrière lui, la troupe s'est mise à courir ; on perçoit le bruit des carabines déchargées contre le géant de l'azur ; grâce à la rapidité de sa course, il va pourtant leur échapper, lorsqu'une troupe venant en sens contraire l'aperçoit, se rend compte de la situation. En peu d'instants, les hommes ont épaulé, fait feu ; l'Epiornis n'est pas en ce moment à plus de deux cents mètres du sol et reçoit la décharge en pleine poitrine.

Rebondissant sous le choc, il se relève et continue sa course foudroyante. Déjà les soldats disparaissent, laissés en arrière, et les voyageurs se croient sauvés, lorsque Nicole, qui n'avait ni tremblé, ni pâli, pousse un cri : « Le feu !… » dit-elle.

Henri et Gérard reportent leurs regards autour d'eux, il n'est que trop vrai ! une étincelle a jailli du choc d'une balle, et la toile imperméable, les ossements, les cartilages desséchés du grand fossile ont pris feu comme amadou. Activées par la vitesse terrifiante, les flammes ont bondi ; en quelques secondes, l'aviateur changé en météore enflammé passe comme une torche au-dessus de la campagne déserte.

Déserte, par bonheur, car Henri, tirant violemment la poignée B (bas), n'a d'autre ressource que de s'abîmer sur le sol.

Ils touchent terre ; saisissant Nicole dans ses bras, Henri, les cheveux et les vêtements roussis, à demi aveuglé par les flammes et la fumée, saute hors de la cabine en feu. Gérard le suit et vient tomber sur l'herbe, auprès de lui, pendant que le malheureux Epiornis, au milieu des détonations, des éclats de métal et de verre, du crépitement des flammes, bondit et rebondit, dessine un instant sur le ciel clair son squelette embrasé et retombe enfin pour toujours, réduit en cendres…

Pétrifiés, les voyageurs ont assisté à la destruction du géant… Henri voit se consommer sous ses yeux la ruine de ses plus chères espérances, la destruction de la plus admirable machine qui ait jamais été à la disposition d'un homme. Dans le premier moment de désarroi, les malheureux oublient qu'ils ont échappé à une mort horrible pour ne penser qu'à la perte de leur fidèle Epiornis, de l'être fantastique que chacun avait appris à aimer comme une créature de chair et de sang et comme un ami.

« C'est fini !… dit enfin Gérard en se rapprochant des cendres fumantes. Pauvre vieil oiseau !… dire qu'il s'est survécu des milliers d'années pour en arriver là !…

— Mais il a bravement fait son devoir jusqu'au bout, s'écria Nicole en plaçant son bras sous celui d'Henri, immobile et atterré. Non seulement il nous a conduits en Afrique, mais il vient de nous emporter, de son dernier élan, hors de l'atteinte des soldats. Henri, consolez-vous ! Même si vous avez perdu un admirable instrument, le principe est sauf et vous reste. Vous avez prouvé ce que peut la science. Grâce à vous, le grand problème est résolu…

— Vous avez raison, Nicole, le principe reste !... s'écria Henri en passant sa main sur son front, comme pour en chasser le nuage qui l'assombrissait. Mais, je l'avoue, la perte de ce noble serviteur m'est cruelle... Je m'étais pris d'affection pour lui... et jamais, quoi que j'en dise, la mécanique ne nous rendra la perfection de cet Epiornis semi-nature... Et puis, nous voici jetés sans ressources, sans moyen de locomotion, en plein pays ennemi... alors que rien n'était plus simple que d'échapper aux poursuites, montés sur notre fidèle hippogriffe ; rien ne sera plus difficile que de les éluder désormais !

— Les Anglais ont un proverbe qui me paraît assez sage, interrompit Gérard : What can't be cured must be endured, disent-ils. Et puisque nous ne pouvons pas, hélas ! remettre sur pied notre pauvre Epiornis, ne nous attardons pas à de vains regrets. Tâchons de nous tirer d'affaire sans lui.

— Tu as raison, fit Henri en soupirant. Voyons : j'avais calculé que nous planerions aux environs de Modderfontein sur les cinq heures du soir. Il en est quatre, ajouta-t-il après avoir consulté sa montre. En tenant compte de la différence entre notre allure future et celle de l'Epiornis, il faut compter au bas mot deux ou trois jours pour y arriver. D'ici là, nous ne pouvons manquer de tomber dans l'un ou l'autre parti belligérant. Si ce sont des Boers, le nom de Nicole nous servira de passeport. Si ce sont des Anglais...

— Nous serons des touristes venus pour visiter le théâtre de la guerre, suggéra Gérard.

— Singuliers touristes, sans bagages, sans domestiques, sans une chemise ou une paire de chaussettes de rechange.

— Bah ! les hasards de la guerre seront la cause de notre dénuement… Mais, j'y pense ! je ne suis pas sans le sou, ajouta joyeusement Gérard en exhibant un portefeuille bien garni. Quoique je sois peu porté, de mon naturel, à pratiquer l'épargne, je constate avec une légitime fierté que je n'ai pas dépensé le vingtième de la somme dont le cher père m'a nanti au départ, continua-t-il en riant.

— Ajoute que les occasions étaient assez rares sur l'île de Glace, répliqua Henri ; sans quoi tu serais assurément parvenu à revenir la bourse vide… Moi aussi, d'ailleurs, je suis convenablement fourni du nerf de la guerre, ajouta-t-il en ouvrant à son tour son portefeuille et en y jetant un regard. Nous avons là de quoi nous rendre auprès de votre mère, chère Nicole, pourvu que nous parvenions à fréter un moyen quelconque de locomotion.

— Il n'y a que moi qui suis réduite à la mendicité, fit Nicole. Tout ce que je possède au monde est représenté par cette belle robe… »

Et, laissant retomber ses deux bras, elle désignait le vêtement élimé qui drapait avec une grâce modeste sa taille svelte, et dont la triste couleur semblait choisie pour faire ressortir le doux éclat de ses cheveux d'or.

« Et dire qu'elle arrivait encore, en cet état, à donner chaque jour ce qu'elle n'avait pas !… s'écria Henri.

— Oui, oui, nous en avons entendu de belles sur votre compte, mademoiselle Nicole, ajouta Gérard. Nous avons su comment vous vous dépouilliez de tout pour soulager vos compagnons de captivité, comment vous avez travaillé de vos mains aux plus grossiers ouvrages, pour gagner les quelques anas qui devaient

procurer un fruit ou un médicament aux malades du camp… pendant que vous mouriez vous-même de faim et de besoin, pauvre petite martyre !…

— Je n'ai rien fait de plus que les autres, dit Nicole, confuse et baissant la tête devant ces éloges. Mais, ajouta-t-elle en jetant les yeux autour d'elle, il me semble être déjà venue dans ce pays… Il ne manquait pas de fermes ici autrefois où nous aurions pu trouver à louer des chevaux ou une carriole… Peut-être, en cherchant bien, découvrirons-nous cc qu'il nous faut.

— Partons donc, fit Henri en soupirant. Adieu, cher Epiornis !

— Adieu, fidèle ami, ajouta Gérard.

— Un moment ! » dit Nicole.

S'agenouillant, elle prit une pincée de cendres sur les restes du géant de l'azur, et, demandant un feuillet de calepin à Henri, elle les y serra soigneusement, écrivant au crayon : Précieuses reliques, sur le papier.

« C'est pour Colette », dit-elle.

Ni l'un ni l'autre de ses compagnons ne songea à sourire de cette action sentimentale.

Les voyageurs s'étaient dirigés vers l'est. Une heure de marche dans un pays désert et dévasté les conduisit à une ferme à demi ruinée qui s'élevait au milieu d'un champ inculte. Leurs appels réitérés firent apparaître une femme maigre et triste qui se montra sur le seuil, un enfant dans les bras. Elle paraissait plongée dans une complète atonie morale et physique, et semblait comprendre à peine les pressantes questions des deux Français. Ce-

pendant, elle finit par dire qu'elle pourrait leur procurer une carriole et un guide — sa fille, âgée de treize ans — pourvu qu'ils consentissent à lui en payer la location…

« Nous n'avons plus rien, — nous sommes sans pain… et si vous nous enlevez notre cheval… ajouta-t-elle.

— Vous l'enlever ! se récria Henri. Le ciel nous en préserve, ma chère femme ! Dites votre prix et ce sera le nôtre.

— Je suis née Boer, comme vous, ajouta Nicole. Moi aussi j'ai tout perdu à la guerre.

— Hélas ! dit la pauvre femme, est-ce vrai, demoiselle ? Faut-il que nous ayons tout perdu pour rien !… ajouta-t-elle d'un ton de profond découragement.

— Comment, pour rien ? s'écria Gérard.

— Vous ne savez donc pas la nouvelle ?

— Nous ne savons rien…

— Eh bien, mon bon monsieur, on dit qu'ils ont fait la paix, que la guerre est finie !… Il paraît qu'il faudra être Anglais… On prétend qu'on rebâtira nos fermes et qu'on nous remboursera nos pertes… Mais moi je dis : Qui nous rendra nos hommes — nos fils et nos maris — qui sont morts à la peine ?… Est-ce avec de l'argent qu'on panse ces plaies-là ?…

— La paix !… répéta Nicole en palissant.

— Ne le déplorez pas, Nicole, s'écria Henri. Vous avez tous fait pour votre indépendance plus qu'il n'était humainement possible ! L'honneur est sauf !… Et j'avoue que je ne puis m'em-

pêcher de me réjouir à la pensée de vous emporter hors de ce cauchemar… Vous avez bravement lutté jusqu'au bout… Tant qu'il y aura des hommes ; on se répétera avec admiration les hauts faits du petit peuple boer… Allons, amie, courage !… Et ne tardons pas davantage à aller rejoindre votre mère, qui souffre et pleure seule !

— Vous avez raison, Henri ; il faut s'incliner devant les décrets de la Providence et la remercier d'épargner le reste de nos malheureux frères… Mais avoir tant souffert, tant peiné pour en arriver là !… N'avoir compté que des victoires et perdre notre personnalité morale !… Cela paraît trop dur…

— Vous la regagnerez tôt ou tard, Nicole ! s'écria impétueusement Gérard. Jamais je ne vous considérerai comme vaincus… La Grande-Bretagne sera forcée de vous accorder des conditions honorables, de reconnaître votre autonomie… et vous avez pour vous, du moins, le sentiment du devoir noblement accompli, l'admiration et la sympathie de tous les cœurs haut placés. »

Et, serrant fraternellement Nicole dans ses bras, Gérard ne craignit pas de mêler ses larmes à celles que la jeune fille laissait couler sur son amère déception.

XXII

La pauvre femme fit traverser à ses hôtes la misérable demeure où elle végétait, seule auprès de ses deux enfants. La toiture à demi arrachée, les murs en ruine, parlaient avec autant d'éloquence que l'état inculte du jardin et du champ. C'était bien là un

de ces humbles foyers, de ces tristes nids écrasés au passage par la tourmente de l'ambition humaine et que rien ne pourra édifier à nouveau. La fermière avait vu fusiller sous ses yeux quatre membres de sa famille. Désignant un coin de la cour d'un geste tragique :

« C'est là !... dit-elle. Mon mari fut frappé le premier... puis mon fils, puis mon gendre... et comme Anerl, ma fille, disait aux soldats sa façon de penser, ils l'ont tuée aussi... là... et moi j'étais ici, à la fenêtre de la cuisine... »

Ses yeux secs erraient d'un point à l'autre avec un regard terne et vitreux ; on eût dit qu'elle ne voyait rien de ce qui l'entourait.

Le cœur serré, ses hôtes la suivaient en silence ; ils passèrent la cuisine qui n'était égayée par les préparatifs d'aucun repas ; un morceau de pain noir à moitié moisi et une jatte d'eau semblaient la seule nourriture dont les pauvres êtres dussent se contenter ; l'apparence misérable, le teint terreux de la mère et de l'enfant, disaient assez comment ils s'étaient sustentés pendant de longs mois.

Ouvrant la porte de la cour, la fermière mit la tête au dehors et appela :

« Rosenn !... hé, Rosenn !... Viens donc, veux-tu ?... »

D'abord personne ne répondit ; enfin un mouvement se produisit dans le fourré qui séparait la cour de la rase campagne et une jeune fille d'une douzaine d'années, plus grande et plus forte qu'une Européenne de vingt ans, vêtue d'une méchante robe trop courte et trop étroite, se montra à demi :

« Viens, Rosenn ! répéta sa mère. Ce sont de braves gens. Ne sois pas honteuse… »

La jeune fille semblant encore hésiter, Nicole courut à elle, les mains tendues.

« Je suis Boer aussi, moi ! Comme vous j'ai perdu à la guerre mon père, mes frères et mes sœurs !

— Et maintenant, ils disent que c'est fini, qu'il faut signer la paix ! articula la jeune fille d'un ton farouche. Est-ce que vous croyez cela possible, vous, que nous ayons ainsi tout perdu pour devenir Anglais ?

— Cela, jamais ! s'écria Nicole avec fureur. Celui qui nous a mis au cœur l'amour de l'indépendance ne peut vouloir que nous trahissions cet amour…

— Nous avons pourtant tout fait pour rester libres !… Si chacun de nous avait eu dix vies, est-ce qu'il ne les aurait pas données de bon cœur pour la cause ?… À quoi cela a-t-il servi, si c'est pour déposer les armes et nous avouer vaincus ?… »

Nicole releva fièrement la tête et une expression d'indomptable énergie passa dans ses yeux gris et sur tout son doux visage.

« … Oui, oui, murmura Rosenn, répondant aux paroles non prononcées. Vous avez raison… il faut « posséder notre âme en patience », comme dit le Saint Livre… Notre tour viendra… L'Éternel est juste, si ses voies sont impénétrables… »

Et s'avançant vers la fermière :

« Que voulez-vous, mère ? demanda-t-elle.

— Ces gens désirent louer la carriole pour aller près de Modderfontein rejoindre la mère de cette demoiselle ; j'ai pensé que tu pourrais les y conduire : ils nous payeront bien. »

La jeune Boer rougit beaucoup.

« Il fut un temps où chevaux et voiture auraient été à leur disposition pour rien, fit-elle tristement. Mais nous n'avons plus même le privilège d'obliger… Il faut vendre un pauvre service qu'il eût été si doux de donner…

— Nous ne vous en saurons pas moins de gré ! s'écria Nicole. Voyez, moi aussi, je suis dénuée de tout ; sans le secours de ces chers amis, je ne pourrais même rejoindre ma mère… »

Secouant tristement la tête, Rosenn se dirigea vers le fourré et se mit à siffler doucement ; au bout de quelques instants, un piétinement se fit entendre et un petit cheval dont l'œil plein de feu brillait à travers une crinière embroussaillée, leva la tête par-dessus la haie, en humant l'air non sans inquiétude. Il n'était entravé d'aucune manière.

« Il sent qu'il y a des étrangers, dit la fermière. Oh ! mais c'est qu'il n'aime pas le red neck, lui non plus… »

Gérard, séduit d'emblée par la physionomie du poney, s'était avancé pour lui caresser les naseaux et le front, tandis que, tendant l'encolure, l'animal le flairait avec attention.

« Je voudrais bien avoir quelque chose de bon à t'offrir, murmura le jeune homme. Tiens !… une banane dans ma poche, comme par hasard !… »

Mais, remarquant tout à coup le regard avide que l'enfant fixait sur le fruit, il en ôta l'écorce qu'il donna au cheval, réservant la pulpe ; le petit la saisit et la dévora gloutonnement, tendant les mains pour en avoir d'autres.

« Il faut l'excuser, dit Rosenn confuse ; il est trop jeune pour savoir qu'on ne doit rien demander ; depuis si longtemps, c'est à peine si nous avons un morceau de pain à lui offrir.

— Mais, demanda Henri, est-ce que vous savez où vous procurer les objets de première nécessité ? Je suis tout prêt à vous avancer la somme nécessaire…

— Dieu vous bénisse, mon bon monsieur, fit la mère en reprenant une ombre d'animation, avez-vous jamais vu qu'on manque de rien quand on a de l'argent pour payer ?… Rosenn achètera tout ce qu'il faut en ville et le rapportera.

— Dans ce cas, plus tôt nous partirons et mieux cela vaudra pour tout le monde. Et si votre fille est prête…

— Ce ne sera pas long, dit Rosenn. Je regrette que notre carriole soit en si mauvais état, ajouta-t-elle en redressant avec une vigueur masculine un véhicule délabré posé sur ses brancards, sous un petit auvent voisin ; mais, depuis que nos hommes sont morts… on n'a plus eu de cœur à rien… »

Aidée par Gérard, elle eut bientôt harnaché le cheval qui vint de lui-même se placer entre les brancards ; Henri ayant remis un billet de banque à la fermière, en ajoutant qu'il en donnerait autant à Rosenn pour ses emplettes, les voyageurs s'installèrent dans la carriole avec la jeune fille et partirent au grand trot, suivis par les bénédictions de la digne femme.

Le trajet n'était pas sans difficultés par les routes défoncées, dans la nuit déjà tombante. Mais Rosenn connaissait bien les chemins, et, sur un simple claquement de langue, le poney, dressant les oreilles, pressait son allure déjà vive et surmontait tous les obstacles. Et, comme Gérard louait la brave petite bête, Rosenn leur conta des traits merveilleux de son intelligence et de son courage, ajoutant, comme sa mère, qu'il ne pouvait souffrir les red neck et l'avait prouvé cent fois au cours des hostilités.

On traversait une contrée ravagée par la guerre. Partout des fermes en ruines, des champs saccagés, des tronçons de voie ferrée coupés à coups de pioche ou détruits par la dynamite ; tantôt le sol était sillonné de longues tranchées irrégulières tracées par les Boers, tantôt par les blockhaus anglais avec leurs palissades hérissées de fil de fer épineux ; les troupes qu'on rencontrait laissaient passer la carriole sans trop de difficultés, car la nouvelle de la paix avait produit une détente générale, encore que beaucoup de gens fussent persuadés que ce serait seulement un armistice, le moment était favorable pour circuler dans la contrée.

Il était plus de minuit lorsqu'on atteignit la petite ville de Diesfountain. Rosenn offrit si cordialement l'hospitalité à ses nouveaux amis dans la famille d'un parent, qu'il n'y aurait pas eu possibilité de refuser sans la blesser. Il fallait d'ailleurs que Trekk, le petit cheval, pût se reposer pour l'étape du lendemain, et les voyageurs eux-mêmes avaient besoin de nourriture et de sommeil. Rosenn frappa donc à la porte et, malgré l'heure tardive, ils furent immédiatement accueillis avec cette cordialité grave et simple qui distingue les Boers. Il n'y avait que des femmes à la maison : une vieille grand'mère, sa bru, ses trois filles et une jeune servante ; après que les visiteurs eurent accep-

té une légère collation, les jeunes filles conduisirent Rosenn et Nicole à la chambre qu'elles devaient partager ensemble pendant qu'on accommodait Henri et Gérard dans une pièce du rez-de-chaussée et le bon petit cheval dans une écurie vide.

Le lendemain, à l'aube, on se remettait en route, après que Henri eut généreusement rétribué la servante et remercié ses hôtesses.

« Le nom de Nicole Mauvilain vous aurait assuré la bienvenue chez nous, même si nous n'avions pas eu le plus grand plaisir à vous voir vous-mêmes », répliqua l'aïeule, et ce n'était pas là une vaine formule, car l'hospitalité des Boers est passée en proverbe.

L'après-midi s'avançait lorsqu'on atteignit enfin la pauvre masure qui avait remplacé pour les Mauvilain la riante demeure de jadis. Au lieu de la ferme prospère, des champs plantureux, des nombreux serviteurs, une misérable cahute dont le toit de chaume protégeait mal les murs branlants ; au lieu de la mère de famille, trônant heureuse et honorée en face de son mari, à la tête de sa nombreuse lignée, une triste veuve au visage émacié, aux yeux brûlés par les larmes, qui se leva en sursaut au bruit de la porte, comme si tout nouvel incident ne devait lui amener que de nouveaux désastres et de nouvelles terreurs.

Quel cri déchirant en apercevant Nicole !… Les deux femmes demeurèrent longtemps enlacées, sanglotant dans les bras l'une de l'autre. Enfin Nicole, se dégageant doucement, se reculant pour mieux voir le cher visage : « Et le petit, mère ?… où est-il ?… » murmura-t-elle en tremblant. Mais chacun, en voyant vides les bras de la mère, avait compris…

« Mort, ma fille… mort, lui aussi !… je l'ai enseveli avant-hier… Ah ! si tu avais pu arriver à temps… »

Un nouveau flot de larmes s'échappa des yeux de Nicole ; dans sa dure captivité, dans sa lugubre solitude, elle avait si souvent rêvé à ce petit enfant, frêle fleur seule échappée au désastre. Elle s'était tant promis de relever dans le saint amour du sol natal, de le rendre digne de ses frères disparus !… Hélas ! lui aussi avait succombé ! il était allé grossir l'effroyable hécatombe des victimes innocentes, des malheureux êtres qui ont péri par milliers dans ce triste conflit !… Le courage qui avait fait de cette jeune fille l'égale des hommes les plus braves se fondait enfin et, serrée sur le cœur de sa mère, elle pleurait comme un enfant…

Henri, Gérard et Rosenn pleuraient comme elle, car il y avait dans la rencontre de ces deux douleurs quelque chose d'inexprimablement poignant…

Enfin, peu à peu, par de bonnes paroles, des assurances réconfortantes, leurs amis réussirent à leur faire relever la tête, à sécher leurs pleurs. En quelques paroles émues, Nicole mit sa mère au courant de ce qu'ils avaient fait pour elle. Une fervente action de grâce s'échappa des lèvres de la digne femme ; et Rosenn exprimant l'intention de repartir sans délai afin de se retrouver plus tôt chez elle, une diversion se produisit.

Nicole, reprenant d'instinct ses habitudes de ménagère modèle, découvrit par intuition le morceau de pain noir, la minuscule jatte de lait qu'elle pouvait offrir à ses hôtes, tandis que Gérard, sortant sans bruit, se mettait en devoir de bouchonner, étriller et panser Trekk, lui trouvait un seau d'eau claire et une brassée d'herbe fraîche que la bonne bête dégusta sans se faire

prier, poussant affectueusement son nez velouté contre l'épaule de Gérard, en qui il avait sans peine reconnu un ami vrai des animaux. Dames Gudule et Nicole ayant embrassé Rosenn avec affection, car la nature franche et sincère de la jeune Boer la rendait sympathique, et Henri lui ayant remis un second billet de banque, elle remonta dans sa carriole et repartit, non sans tourner souvent la tête en arrière pour regarder ses nouveaux amis, groupés sur le seuil de la maisonnette.

Quand Rosenn eut définitivement disparu, on tint conseil. Henri et Gérard étaient d'avis que, rien ne retenant plus dame Gudule et sa fille sur le territoire boer, elles devaient le quitter sans délai pour venir avec eux à Paris. Outre le besoin qu'elles avaient de se refaire, de reprendre leurs forces affaiblies par les désastres et les privations, l'état du pays en ferait pendant longtemps encore un séjour peu désirable pour des femmes seules. Plus tard, quand tout serait rentré dans l'ordre, qu'on verrait jour à reconstituer un foyer, il serait possible de revenir tous fonder une seule famille dans les libres espaces que les Massey avaient appris à chérir comme une seconde patrie. Bien qu'il en coûtât cruellement à dame Gudule de quitter son pays natal pour s'expatrier, d'y laisser tous ceux qu'elle pleurait, et la tombe encore fraîche de son dernier-né, — l'intérêt évident de sa fille fit taire ses sentiments personnels ; elle se rendit aux raisons d'Henri.

« Il en sera comme vous voudrez, mon fils, dit-elle avec une dignité simple. Nous n'avons plus que vous au monde ; nous sommes entre vos mains. »

Se réservant de réclamer en temps et lieu l'indemnité due à M et à M Mauvilain pour les biens qu'elles avaient perdus, on se résolut donc au départ.

Dame Gudule avait conservé deux maigres chevaux qui se nourrissaient seuls dans la campagne environnante, mais revenaient au premier appel avec une docilité canine. Une vieille guimbarde se trouvant derrière la maison, on les y attela tant bien que mal, et, mettant la clef sous la porte, on se dirigea vers Modderfontein, distante de quelques lieues, après que la mère et la fille eurent cueilli quelques brins d'herbe autour de l'humble petite tombe creusée dans le champ.

Ayant, non sans peine, équipé leurs compagnes pour le voyage, car les magasins de la ville étaient pauvrement fournis, les jeunes Massey les amenèrent enfin à Durban où, huit huit jours plus tard, ils s'embarquaient pour l'Europe.

Une dépêche, envoyée dès qu'on avait touché terre à Ceylan, était, bien entendu, arrivée à Passy, pour calmer l'inquiétude dans laquelle le long silence des jeunes gens avait plongé leur famille.

M Massey ne pouvait croire encore au bonheur de les revoir.

Enfin le jour tant désiré se lève ; Martine, rayonnante, apporte le bienheureux télégramme, daté de Marseille :

« Arriverons demain neuf heures. Tous bien.

« Henri. »

Colette ne veut pas entendre parler d'attendre à la maison ; et, bien que Henri ait peu de goût pour les effusions en public, elle est résolue à braver son déplaisir possible pour serrer les chers voyageurs dans ses bras une heure plus tôt. Martial Hardouin se dévoue à rester auprès de M Massey avec Lina, et Colette et son

père, arrivant enfin à la gare, pénétrèrent, le cœur palpitant, sur le quai.

Voici le train ! Son panache de fumée, son sifflet strident viennent rassurer ceux qui attendent et qui, jusqu'au dernier moment, ont été poursuivis par le cauchemar des catastrophes possibles… Dès qu'il paraît, Colette a aperçu le visage bronzé et souriant de Gérard, penché à la portière.

« Bon !… Elle est là !… j'en étais sûr !… s'écria celui-ci joyeusement.

— Qui ça ?… Colette ?… Ils sont tous là ? demanda Henri.

— Non, rassure-toi ! seulement Colette et papa… je savais bien qu'elle viendrait !… »

Et tombant comme la foudre sur le quai, avant même que le train soit complètement arrêté, Gérard reçoit dans ses bras sa sœur chérie qui ne peut retenir ses larmes et sanglote éperdument sur son épaule. Enfin on s'apaise, on se ressaisit, on embrasse dame Gudule et Nicole, toutes pâles et bouleversées, on monte en voiture, on se dirige rapidement vers Passy.

Que de choses on a à se dire ! non seulement la découverte de l'Épiornis, l'évasion de Nicole et la perte finale de l'aviateur, mais des nouvelles des naufragés que le gouvernement a reçues depuis deux jours et communiquées à M. Massey. Le navire immédiatement expédié à la recherche de l'île désolée a fait parvenir un télégramme :

« Tout bien sur l'île des Cavernes. Naufragés rapatriés fin du mois. »

Les choses sont donc pour le mieux. Dame Gudule et Nicole, faisant un héroïque effort pour surmonter leur tristesse et se mettre à l'unisson, aucun nuage ne plane sur les joies du retour.

On arrive à Passy. Avec un cri d'allégresse profonde, une action de grâces est sortie du cœur. M Massey presse enfin dans ses bras ses fils reconquis.

André Laurie.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_G%C3%A9ant_de_l%E2%80%99azur. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.